

EDITIONS FRANCISCAINES

REGARDS
SUR LE CHRIST

Un volume 14×22 de 120 pages.



REGARDS
SUR LA COMMUNAUTE

Un volume 14×22 de 120 pages.



REGARDS
SUR L'EGLISE

Un volume 14×22 de 240 pages.



REGARDS
SUR LA LIBERTE

Un volume 14×22 de 128 pages.

9, RUE MARIE-ROSE — PARIS (14^e)

FR. VALENTIN-M. BRETON
O. F. M.

LA COMMUNION DES SAINTS

HISTOIRE
DOCTRINE
PIÉTÉ

ÉDITIONS FRANCISCAINES
PARIS

**LA
COMMUNION
DES SAINTS**

DU MEME AUTEUR

Aux Editions Franciscaines

LA SPIRITUALITÉ FRANCISCANE.
LE CHRIST DE L'ÂME FRANCISCANE.
MÉDIATION DE JÉSUS-CHRIST.
NOVISSIMA, retraite préliminaire.
RENAITRE, retraite fondamentale.
LA TRINITÉ, histoire, doctrine, piété.
PROPOS SUR L'EXAMEN DE CONSCIENCE.
LA CONFESSION FRÉQUENTE, histoire, valeur, pratique.
LE TIERS-ORDRE FRANCISCAIN, commentaire historique,
littéral et spirituel de la Règle.
LE CHRIST ET LE TERTIAIRE.
SAINT FRANÇOIS ET LE PRÊTRE.
LA PAUVRETÉ, vertu fontale de la piété franciscaine.
LA TRIPLE VOIE DE SAINT BONAVENTURE, texte latin, introduction, traduction et notes.

A la Librairie Saint-François

DE L'IMITATION DU CHRIST A L'ÉCOLE DE SAINT FRANÇOIS.

Chez Aubier

SAINT BONAVENTURE, maître de spiritualité.
LA VIE DE PRIÈRE, nécessité, pratique, grandeur.

FR. VALENTIN-M. BRETON
O. F. M.

LA COMMUNION DES SAINTS

HISTOIRE
DOCTRINE
PIÉTÉ

ÉDITIONS FRANCISCAINES
9, Rue Marie-Rose - PARIS (14^e)

NIHIL OBSTAT

Parisiis,

die 8 a novembris 1933,

Fr. Richardus DEFFRENNES,
Cens. Dep. O.F.M.

IMPRIMI POTEST

Parisiis,

die 8 a novembris 1933,

Fr. Remigius-M. LEPRÊTRE
Min. Prov. Franciæ

IMPRIMATUR

Lutetiæ Parisiorum,
die 4 a Januarii 1934

V. DUPIN, v.g.

A TOUTES LES AMES
CONNUES OU INCONNUES
DONT LES PRIÈRES, LES DÉSIRES OU LE BESOIN
— ARGUMENT PLAUSIBLE DE LA COMMUNION DES SAINTS —
ONT OBTENU A SON AUTEUR
LA GRACE MULTIPLE DE L'ÉCRIRE,
CET OUVRAGE
EST PAR LUI
DÉDIÉ

PRÉFACE

LE titre de cet ouvrage a évoqué dans notre mémoire, parmi les notions du Catéchisme appris autrefois littéralement, le souvenir précis que cette étude de la lettre avait pour but principal de conserver en nous.

Objet du livre. — I. Nous nous sommes rappelé que par COMMUNION DES SAINTS s'entend une union spirituelle existant entre tous les membres de l'Eglise ; dont l'effet est de les rendre solidaires les uns des autres et participants, comme d'un patrimoine commun, des biens spirituels de cette Eglise ; et que ce patrimoine, ce trésor familial, est enrichi des mérites infinis de Jésus-Christ Notre Seigneur, des mérites surabondants de la Très Sainte Vierge et des Saints, et de ceux que les justes acquièrent chaque jour par leurs prières et autres bonnes œuvres.

Nous nous sommes souvenu aussi que les membres de l'Eglise sont d'abord les saints du ciel qui composent l'Eglise triomphante ; puis les âmes du purgatoire, qui composent l'Eglise souffrante ; et enfin les fidèles de la terre, qui composent l'Eglise militante.

1) Entre les saints du ciel et les fidèles de la terre, l'union est établie par l'intercession et la protection que ceux-ci implorent de ceux-là, et que ceux-là accordent à ceux-ci ; entre les fidèles trépassés qui achèvent de purifier leur âme et les fidèles vivant encore sur la terre, cette union devient une assistance des uns aux autres par l'offrande à Dieu en leur faveur de suffrages et de satisfactions, et sans doute un retour de gratitude des âmes soulagées au profit de leurs bienfaiteurs.

2) Entre les fidèles de la terre, cette même union produit une réciprocité, une réversibilité des prières et des mérites de tous au bénéfice de chacun, de chacun au profit de tous. Nous avons là un résumé exact et littéralement complet de l'objet de croyance formulé par cet article du *Symbole des Apôtres* : « Je crois la Communion des Saints ».

Mais que de notions il implique ! Que de questions il soulève ! Si nous laissons la méditation creuser quelque peu et féconder les termes qu'il groupe en une ligne, vers quels horizons indéfinis ne sommes-nous pas entraînés ! Quelles perspectives ouvre devant nous cette mention de l'Unique et Triple Royaume où le Seigneur Jésus communique aux hommes de tous les temps et de tous les lieux la vie qu'il puise au sein de l'adorable Trinité !

les liens

La vie de Dieu ! la Charité ! N'est-elle point le lien mystérieux qui unit entre eux tous les fidèles du Christ, ceux qui triomphent dans la gloire et ceux qui luttent sous l'étendard de la foi, et ceux qui peinent dans l'expiation ; mais qui en outre les attache, bien plus les incorpore à l'Homme-Dieu ; et par cet unique médiateur entre Dieu et les hommes, les rend tous : *consortes divinæ naturæ*, participants de la nature divine ?

Voilà donc la réalité secrète et profonde, immense, que couvre et révèle la lettre de l'humble formule dogmatique : *je crois la Communion des Saints*. Elle nous place alors au confluent de toutes les doctrines : Dieu-Trinité ; le Christ médiateur ; le Corps mystique avec

son Chef et ses membres ; l'Eglise visible et invisible, canal de la grâce, distributrice de la parole et des sacrements ; la prière et son efficacité ; les œuvres méritoires et satisfactoires et leur valeur ; l'intercession des Anges et des Saints ; la terre où l'on combat ; le Purgatoire où l'on expie ; le Ciel où l'on est couronné ; le temps de l'épreuve et l'éternité bienheureuse ; la prédestination et la consommation où Dieu enfin est tout en tous... La Communion des Saints forme le centre, logique et vital de *tout*, doctrine et pratique.

Faudra-t-il donc, à son sujet, parler de tout, et y montrer de tout la convergence ?

Pour aider à l'intelligence de cet article du symbole, il n'est pas nécessaire, on le conçoit, de reprendre l'exposé de l'enseignement de l'Eglise ; il est néanmoins obligatoire de montrer la jonction, la coordination vitale dans l'exercice quotidien de la vie chrétienne, des notions intéressées par le dogme. Là était la difficulté de notre œuvre.

Plan de l'ouvrage. — Dès que l'on quitte le genre du bref exposé catéchétique qui suffit à l'enseignement de la croyance et qui dans les ouvrages les plus complets tient en une dizaine de pages, et qu'on essaie d'étendre la matière à la contenance d'un juste volume, le péril devient menaçant de perdre de vue le sujet limité et spécial que l'on traite. De beaux et utiles développements se présentent qui semblent étroitement liés à ce sujet : l'Eglise triomphante, souffrante, et militante ne fournit-elle pas une naturelle occasion de décrire longuement le bonheur des élus, les peines des âmes, les combats des fidèles ; ou d'établir la légitimité du culte des saints, les preuves révélées de l'existence du Purgatoire, ou le sens combattif des Béatitudes ? N'est-on point fondé à insister sur l'excellence de la dévotion à la Sainte Vierge, sur l'efficacité de l'intercession des Saints et l'application des Indulgences ? *Et cœtera...*

Sans aucun doute ; nous ne songeons pas à blâmer ceux qui l'on fait ailleurs ou qui à notre place l'auraient fait ici. Nous ne prétendons même pas, ni avoir mieux

réussi, ni nous être entièrement gardé de cet écueil. Nous croyons n'avoir pas omis de rendre pleinement intelligibles et intéressantes les doctrines directement engagées par la Communion des Saints. De plus, ceux de nos lecteurs qui voudraient connaître le détail harmonique des doctrines auxquelles il n'est emprunté que des conclusions ou fait des allusions, ont la possibilité de se reporter aux ouvrages qui en traitent¹. Malgré nos bonnes intentions, nous craignons néanmoins qu'on ne nous trouve sur certains points à la fois long et incomplet ; nous nous en accusons le premier en indiquant dans cette préface les éléments de notre justification.

Nous avons ainsi divisé notre travail : une INTRODUCTION expose le sens grammatical des mots, très utile à l'intelligence de leur usage dogmatique.

Cette exposition littérale nécessitant déjà la connaissance des acceptions historiques, nous racontons brièvement le fait de l'insertion au Symbole des Apôtres de la formule : *Je crois la Communion des Saints*.

Logiquement cette incursion dans l'histoire du dogme nous amène à y relever les témoignages de la foi des chrétiens, des origines jusqu'à la période scolastique, après laquelle la doctrine fixée n'a plus connu de vicissitudes, sauf dans l'interprétation des protestants. Telle est la matière de la PREMIÈRE PARTIE qui ressortit à la Théologie positive.

Nous avons suivi, et nous l'avouons dans une pensée de loyauté et de gratitude, P. Bernard, dans son article : *Communion des Saints*, publié par le *Dictionnaire de Théologie Catholique*^{1a}. Tous ceux qui ont traité le sujet depuis la publication de cette admirable étude en sont tributaires ; mais les gens du métier verront ce que nous avons essayé d'y apporter du nôtre. Un autre article du même *Dictionnaire*², sur le témoignage des monuments antiques en faveur du dogme, signé R.S. Bour, aurait mérité une ample utilisation. La nature

1. Par exemple ceux de la B.C.S.R., chez Bloud et Gay. — 1a. D.T.C., tome III, col. 424-453. — 2. D.T.C., tome III, col. 454-480.

de notre travail ne l'ayant pas permis, nous signalons ici cette intéressante collection de documents.

De la Théologie positive nous sommes remontés à la Théologie scripturaire dans notre DEUXIÈME PARTIE. Nous avons attentivement étudié les enseignements fournis par les Evangiles Synoptiques sur le Royaume de Dieu, par saint Jean sur la vraie Vigne, par saint Paul sur le Corps Mystique, trois aspects de l'unique réalité, l'Eglise, dans laquelle circule la vie divine, la charité dont la communication entre tous les membres est l'objet de la foi. De notre mieux nous avons développé les analogies scripturaires ; nous les avons éclairées par les faits d'ordre humain et divin qu'elles associent, et enfin appliquées au sujet.

Il fallait enfin de toute cette doctrine indiquer la valeur de vie, les conséquences pratiques pour l'exercice quotidien de l'existence chrétienne, sa consolation et sa vigueur. Nous nous y sommes appliqué dans la TROISIÈME PARTIE, au risque de déséquilibrer quelque peu l'ordonnance de notre œuvre, car cette partie est sensiblement plus ample que chacune des deux premières. Nous l'avons bien vu, nous l'avouons et nous ne nous en repentons pas.

Dessein de l'auteur. — Cette ampleur, en effet, correspondait à notre dessein. Nous n'avions point principalement souci de faire œuvre de science ; mais, — et nous le déclarons sans détour — œuvre d'édification. Peut-être nous accordera-t-on que le savoir doctrinal ne manque pas à ce livre et que les parties de Théologie positive, historique et scripturaire y basent solidement la piété. Mais d'année en année nous vérifions la justesse de la parole apostolique : ce n'est pas leur science qui sauve les âmes³.

La doctrine, dit-on, manque à notre époque. Ce n'est point faute de livres. Mais peut-être en trouve-t-on davantage pour cultiver l'érudition et amuser la curiosité, que pour réveiller la foi, embraser la générosité, éclairer

3. Rom., 1, 19-23 ; 1 Cor., 1, 17-25.

la marche, régler l'agir... Or, le besoin du peuple chrétien n'est pas de démonstrations logiques, mais de sagesse, de savoir vital et vivifiant. Ce peuple serait heureux de vivre en plénitude sa vie chrétienne, si on lui en donnait l'intelligence et le goût. Le fait-on suffisamment ? Ose-t-on même le faire ?

Parce que *les chrétiens de la nef* ne pourraient ordinairement pas répéter les termes d'un enseignement quelque peu relevé, on s' imagine, et même on le leur fait croire, qu'ils ne le saisissent pas et qu'ils sont incapables d'en profiter ! N'oublions pas que l'intelligence de la doctrine révélée ne se mesure pas uniquement sur les facultés humaines ; les dons et les grâces du Saint-Esprit suppléent, dans une proportion qui nous est difficilement appréciable, mais que l'expérience manifeste considérable, aux déficiences de la nature. *Les cœurs purs voient Dieu.*

Amoindrir les vérités, les rabaisser en faveur des esprits rebelles et des cœurs lâches, c'est, dit le Psalmiste, diminuer aussi le nombre des Saints, *Deficit sanctus, quoniam diminutae sunt veritates a filiis hominum*⁴. Ce sera par contre multiplier le nombre des Saints que mettre à la portée des âmes la joie et la plénitude de la vérité.

Nous avons donc essayé de proposer à nos lecteurs les aspects les plus profonds du dogme et ses conséquences les plus spirituelles. Mais cette volonté de rendre abordables les cimes nous a entraîné en redites et en longueurs. Puisse notre dessein ainsi déclaré nous faire absoudre : c'est presque un livre de méditation que nous avons écrit.

Néanmoins, n'ayant pu, ainsi que nous nous en sommes expliqué, dire tout ce qui venait à notre propos, nous nous permettons de recommander à nos lecteurs :

1° de chercher dans le contexte du Nouveau Testament les textes que nous avons abondamment cités et dont la lecture directe leur procurera lumière, joie, consolation : Nulle parole ne vaut la parole divine ;

4. Ps. 2, 1.

2° de trouver des enseignements complémentaires, des vues nouvelles, des suggestions semblables à celles dont nous aurions voulu remplir notre ouvrage dans les quelques excellents livres que nous signalons ici :

Bossuet : *Méditations sur l'Evangile, La Cène*, 2^e Partie.

K. Adam : *Le Vrai Visage du Catholicisme* (Grasset).

G. Bardy : *En lisant les Pères* (Bloud et Gay).

A. von Ruville : *Retour à la Sainte Eglise* (Beauchesne).

W. Soloviev : *Les Fondements Spirituels de la Vie* (Beauchesne).

V.-M. Breton : *Le Christ de l'Ame Franciscaine* (Editions Franciscaines).

Et si la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, humblement implorée par l'intercession de sa Mère, féconde pour leurs lecteurs les pages de ce livre, qu'ils daignent se souvenir devant Lui de l'humble auteur.

Fr. V.-M. B.

INTRODUCTION

LE SENS DE LA FORMULE DOGMATIQUE EXPLICATION DES MOTS SIGNIFICATION VERBALE SIGNIFICATION DOCTRINALE

I. Sens verbal : Communion ; les Saints. — II. Sens doctrinal.

AVANT d'entreprendre l'exposition de la réalité signifiée par la formule « Communion des Saints », arrêtons-nous quelque peu à l'explication verbale de ses éléments ; elle nous servira, pour leur intelligence réelle, d'une utile préparation ; car d'apprécier l'exactitude, la plénitude des mots choisis par la conscience chrétienne pour exprimer sa foi, affermira partout notre confiance en Celui qui n'a pas dédaigné, révélant aux hommes la doctrine de vie, d'insérer sa pensée dans leurs vocabulaires, et présidant ensuite au développement du dogme révélé, de se prêter même aux subtilités de leurs syntaxes.

I. — SENS VERBAL

Communion. — COMMUNION transpose simplement dans notre français le mot latin *communio* avec les différents sens que celui-ci possède dans sa langue originelle, ordinairement moins différenciée que la nôtre. Nous pouvons en effet selon le contexte, rendre COMMUNIO par *communication*, *communauté* et *communion*, qui ont chacun leur sens particulier.

La racine unique est *communis*, commun, adjectif que l'on fait venir de *cum* — *munus*.

CUM, préfixe, ainsi que le nôtre, *co*, *col*, *com*, *con*, qui en dérive, est la préposition *cum* = avec, et indique similitude, simultanéité d'action ou d'état.

MUNUS, *eris* ou MUNIA, *iorum* portent entre autres le sens (figuré) de charges, d'offices publics, de services à rendre ; puis de services rendus ; et de là grâces, faveurs, dons. Nos mots COMMUNE et MUNICIPALITÉ et leurs dérivés gardent la première signification.

L'adjectif *commun* implique donc primitivement l'idée d'une charge à laquelle plusieurs participent ensemble ; puis par extension, l'idée de participation égale à n'importe quoi ; d'où la gamme de sens descendue par le mot : indivis, public, général, ordinaire, banal.

Communia esse amicorum inter se omnia, dit Tércence : Tout est indivis entre amis ; Cicéron appelle l'Empire romain, *commune imperium* ; le salut public, *communis salus* ; l'intérêt général est nommé dans C. Nepos *communis utilitas*. Des inscriptions nomment *communia* des biens communaux.

Communio sera l'état des choses communes, mises en partage, en communauté : *communio legis*, parité de droit (Cicéron) ; *communio sanguinis*, communauté du sang (Cicéron) ; et même *communio parietum*, mitoyenneté des murs (Tacite).

Le verbe correspondant à *communio* est *communicare*, communiquer, dont notre verbe communier est le doublet, forme populaire propre uniquement à la langue française. Il signifie : mettre en commun ; partager, au sens actif de faire part, et passif d'être admis au

partage ; puis communiquer, avoir rapport avec quelqu'un, s'associer avec lui ; enfin dans le latin théologique, participer à l'Eucharistie.

Un mot voisin par l'orthographe mais éloigné par le sens, est celui dont nous avons tiré *munir* : *MUNIRE* et ses dérivés, par exemple *communire* = fortifier, protéger, enceindre de remparts, garnir de *munitions*. Souvent la liturgie rapproche les deux mots l'un de l'autre, car la *communion* sacramentelle *munit* l'âme, la fortifie contre ses ennemis. C'est pourquoi nous en signalons l'homonymie.

On aperçoit, par cette petite incursion étymologique, la richesse du mot communion. Cet aperçu ne sera pas inutile à l'intelligence du dogme.

Nous ajouterons dans la même pensée qu'en grec, langue originelle du Nouveau Testament et de la théologie primitive, les mots correspondants présentent exactement les sens expliqués, sous l'abondante variété de formes particulière à cet idiome éminemment souple et riche.

Koinônia, l'équivalent de *communio*, peut se traduire par communication, communauté, commerce, *consortium*, société, participation. Des exemples nombreux s'en lisent dans l'Écriture. Citons-en quelques-uns ; ces citations reviennent à notre sujet.

I. — Au sens de *communauté*, société¹, l'intime et étroite liaison dans laquelle les croyants se tenaient unis est ainsi décrite : Ils étaient assidus à l'enseignement des apôtres, *aux réunions communes* (communauté selon le grec, *communicatio* dans la Vulgate), à la fraction du pain et aux prières. On voit dans ce passage la *communauté* ecclésiastique distinguée de la *communion* eucharistique, si fraction du pain désigne le rite sacramentel.

S'il est [parmi vous] quelque communauté d'esprit (société, dit la Vulgate)... = *unanimité*².

1. Act., 2, 42. — 2. Phil., 2, 1.

II. — Au sens de participation, d'entrée en partage :

Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la *communication* du Saint-Esprit soient avec vous tous ³.

Afin d'être admis à la *communion* de ses souffrances [celles du Christ] en lui devenant conforme dans sa mort ⁴... (Vulgate : *societas passionum*).

Le calice de bénédiction que nous bénissons n'est-il pas une communion au Sang du Christ ? Et le pain que nous rompons, une communion au Corps du Christ ? ⁵ (Vulgate : *communicatio sanguinis, participatio corporis*). Il s'agit bien là de la communion eucharistique ; et ici il s'agira de l'incorporation mystique par la foi et la grâce ⁶ :

Il est fidèle le Dieu qui vous a appelés à la communion (Vulgate : *société*) de son Fils Jésus-Christ Notre Seigneur ⁷.

III. — Mais une attention particulière est due au sens que saint Jean attribue au mot KOINŌNIA, particulièrement dans sa première Epître. Nous lisons ainsi au chapitre premier :

... « Ce que nous avons vu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous soyez en *communion* avec nous [les Apôtres] et que notre [celle des Apôtres et des fidèles] *communion* soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ... Si nous disons que nous sommes en *communion* avec lui [Dieu] et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité... Mais si nous marchons dans la lumière... nous sommes en *communion* les uns avec les autres... »

La Vulgate traduit *société* ; et le mot *communauté*, aussi exact que celui de *communion*, est d'une grande douceur pour l'âme qui se souvient de la promesse de Jésus, « Nous viendrons à lui, nous nous ferons en lui notre demeure » ⁸. Mais le sens plein de cette « commu-

3. 2 Cor., 13, 13. — 4. Phil., 3, 10. — 5. 1 Cor., 10, 16. — 6. 1 Cor., 10, 4-7. — 7. 1 Cor., 1, 9. — 8. Joan., 14, 23.

nion » manifeste la conjonction des chrétiens avec Dieu dans le Christ, et leur commune participation à l'Esprit du Christ et aux biens qui de cet Esprit dépendent, par le fait de leur union au Christ et à Dieu ⁹.

C'est ainsi que l'étude grammaticale des textes nous entraîne soudain jusque dans la profondeur de la doctrine. Remarquons encore que saint Jean reste en parfaite conformité de vocabulaire avec saint Paul. L'opposition de la lumière aux ténèbres du texte cité nous remémore la semblable allusion de 2 Corinth., 6, 14 : Quelle société existe-t-elle entre la justice et l'iniquité, quelle *communauté* entre la lumière et les ténèbres ?...

Nous sommes désormais fixés sur le sens un et multiple du mot *communio* tel qu'il se présente dans la formule dogmatique. Il désigne à la fois une communauté de personnes et de biens où celles-là participent indivisément et communément à ceux-ci ; autrement dit une société dont les membres se communiquent entre eux leur avoir ; cette participation, cette communication elle-même ; les biens qui en sont l'objet, savoir les biens communs ou communaux, comme lorsqu'on dit : La communauté réduite aux acquêts ; l'état qui naît de cette communication : vivre en communauté. Et quand saint Augustin dira : *Imperatores nostrae communionis*, les empereurs de notre communion, nous n'hésiterons pas plus sur le sens de sa parole, que quand il dira : *communione Ecclesiae aliquem privare*, séparer un impie de la communion de l'Eglise. Cette communion est celle de la foi, de la grâce, biens de Dieu dont nous sommes héritiers et participants dans le Christ.

Le verbe exprimant l'action et causant l'état, est *communier*. Les fidèles du Christ communient en Lui et entre eux à sa vie qui est la vie divine ; et le moyen principal et surexcellent de cette communion en conserve éminemment le nom : LA SAINTE COMMUNION.

9. Grimm, *Lexicon Gr.-Lat. in libros N.T.*

Si nous comprenons la valeur de ce mot, et la dignité qu'il a acquise en passant de l'usage profane au service de la Révélation, jamais plus nous ne nous en permettrons l'abusif emploi, courant dans une certaine littérature, pour signifier une quelconque sympathie d'ordre esthétique ou sentimental ; nous refuserons de communier à l'âme des choses qui n'en ont pas, nous qui avons l'honneur de communier en Jésus-Christ à Dieu et avec les enfants de Dieu ^{9a} !

« Ne vous attachez pas à un même joug avec les infidèles. Quelle *société* former entre la justice et l'iniquité ? Quelle *communauté* entre la lumière et les ténèbres ? Quelle *participation* entre le Christ et Bélial ?... Quel rapport entre le temple de Dieu et les idoles ? Car nous sommes, nous, le temple du Dieu vivant ! » ¹⁰

Empruntons maintenant, pour conclure notre étude, un clair résumé du sujet à ce parfait expositeur des vérités chrétiennes que fut Jean-Jacques Olier ¹¹ :

« Communier, c'est se donner à Dieu pour entrer en participation de ses dons et de ses perfections. Cette participation est appelée *Communion*, surtout par les Pères grecs, parce que Dieu nous rend là ses richesses communes. La participation au Corps de Jésus-Christ s'appelle *Communion sacramentelle*, parce que ce sacrement nous rend communs les bien de Jésus-Christ, et nous communique ses plus grands dons ; et la participation qui se fait dans l'oraison s'appelle *Communion spirituelle*, à cause des dons que Dieu y communique par la seule opération intime de son Esprit ».

Les Saints. — Nos lecteurs ont peut-être été surpris de la diversité des sens, ou mieux, des nuances de sens qu'à notre considération présentait le mot *communion*.

^{9a}. 1 Cor., 10, 17. — 10. 1 Cor., 10, 17. — 11. Cat. Chr., P. II, ch. 8.

Ils le seront sûrement davantage en apprenant que le mot *Saint* est susceptible d'interprétations nettement différentes ; et non plus seulement du point de vue grammatical ou étymologique ; mais du triple point de vue grammatical, doctrinal et historique ; et qu'il faut faire appel aux docteurs et aux historiens pour fixer son acceptation dans l'article du Symbole : Je crois la Communion des Saints.

Voici d'abord en bref le nœud de la difficulté et sa solution ; nous nous efforcerons ensuite d'en bien exposer les tenants et aboutissants, selon la grâce qui nous en sera départie.

Le pluriel « saints » et ses équivalents latin et grec, comme notre mot français, peut désigner soit des choses, soit des personnes, et dans le cas où l'on opterait pour ce dernier sens, les personnes désignées peuvent être toutes celles qui vivent par la foi et la grâce dans le Christ, et c'est le sens du Nouveau Testament ; sans exclure néanmoins celles qui déjà règnent avec le Christ dans la gloire céleste, selon le sens ecclésiastique traditionnel.

Quand nous saurons qu'un maître de la taille de saint Thomas d'Aquin, l'Ange de l'Ecole, a hésité sur la question, et finalement opté pour une solution aujourd'hui abandonnée, nous attendrons pour nous prononcer d'en avoir vu la complexité.

COMMUNIO SANCTORUM, KOINÔNIA TÔN 'AGION, COMMUNION DES SAINTS, quand on prend cette formule séparée de tout contexte, ne peut indiquer si le mot *saint* désigne des personnes ou des choses. En latin, *sanctorum*, génitif pluriel, convient au masculin personnel et au neutre ; en grec *agiôn* peut être masculin et féminin ou neutre ; en français, *saint*, substantif, désigne ordinairement une personne: le Saint de Padoue, la Sainte de Lisieux, les Saints du Paradis ; adjectif il peut qualifier une personne, le Saint Enfant, ou une chose, la Sainte Maison de Lorette.

Dans un contexte, si le mot en question est déterminé par un pronom ou un autre adjectif, on pourra se rendre compte de son genre : Par exemple, toute hésitation est

levée quand on lit : *Sanctorum communionem* qui dona *Spiritus Sancti* [acceperunt] : la Communion des Saints qui ont reçu les dons du saint Esprit ; ou encore : *Sanctorum Communionem, id est cum illis Sanctis* qui in hac fide... La Communion des Saints, c'est-à-dire de ceux qui sont morts [dans la foi du Christ] ¹².

Mais le contexte n'est pas toujours aussi clair. Ne nous en étonnons pas : en français le pronom relatif *qui* prend pour antécédent un homme, une femme, une chose...

Le langage biblique, sur lequel s'est façonné notre langage théologique par l'intermédiaire de la version grecque des Septante, ou par celui de la Vulgate latine, présente la même ambiguïté dans l'emploi du mot Saint, d'autant qu'une particularité de la syntaxe hébraïque, connue peut-être de quelqu'un de nos lecteurs, met au pluriel les mots dont elle veut renforcer la signification : *sancta*, pluriel neutre, signifie le Lieu Saint par excellence, le Sanctuaire ; *Sancta Sanctorum*, de mot à mot les Saints des Saints, doit se traduire par le Sanctuaire très Saint.

Pour éviter de charger notre exposition de textes latins à tout le moins inutiles, nous nous bornerons à apporter les exemples en traduction littérale, en y joignant l'équivalence.

I. — 1° Le mot SAINT, au neutre singulier, désignant des choses :

A. — *Ancien Testament* (Celui qui mange l'hostie après le jour prescrit) profane le Saint du Seigneur (chose consacrée) ¹³.

Que (le Seigneur) t'envoie le secours du Saint (Sanctuaire) ¹⁴. Tu habites dans le Saint, ô gloire d'Israël ¹⁵.

12. Sermons CCXL et CCLXII, attribués à saint Augustin, P.L. 39, 2189-2193. Ainsi saint Athanase, *Epist. ad Draconitum*, 4, P.G. 25, 528. — 13. Lévit., 19, 8. — 14. Ps. 19, 3. — 15. Ps. 21, 4.

B. — *Nouveau Testament*. 1° Ne donnez point le SAINT aux chiens (la doctrine révélée aux impies) ¹⁶. Mais dès la fin du 1^{er} siècle le même mot *Saint* est appliqué à l'Eucharistie, et le précepte du Seigneur cité pour la refuser aux profanes ¹⁷.

2° *Le même mot désignant un Etre personnel :*

Ce qui, SAINT, naîtra de toi (Marie) sera appelé *filis de Dieu* ¹⁸.

Pour vous, c'est du SAINT [Esprit] que vous avez reçu l'onction ¹⁹.

II. — *Le mot, SAINTS, neutre pluriel désignant des choses :*

A. — *Ancien Testament*.

(Le psaume, *Dixit Dominus Domino meo*, est bien connu pour le premier des Vêpres dominicales. La Vulgate donne ainsi ce verset) : Avec toi est la puissance souveraine au jour de ta force dans les splendeurs des *Saints* : il s'agit des ornements sacrés et splendides du Christ Pontife et Roi ²⁰.

Louez le Seigneur dans ses *Saints* = Le Sanctuaire ²¹. Dieu est redoutable dans ses *Saints* ²². Les *Saints* sont foulés aux pieds (le sanctuaire et son mobilier) ²³.

[Dieu] donna (à Jacob) la science des *Saints* = des choses saintes, le don de prophétie ²⁴.

B. — *Nouveau Testament*. (Avec son propre sang le Christ est entré) une fois pour toutes dans les SAINTS = dans le Sanctuaire ²⁵ ; semblablement plus loin : Ce n'est pas dans des *Saints* faits de main d'homme que le Christ est entré, mais dans le Ciel [sanctuaire véritable] ²⁶.

16. Mt., 7, 6. — 17. *Didaché*, 9, 1. — 18. Lc., 1, 35. — 19. 1 Joan., 2, 20. — 20. Ps. 109, 3. — 21. Ps. 150, 1. — 22. Semblablement au Ps. 67, 36. — 23. 1 Mach., 3, 51. — 24. Sap., 10, 10. — 25. Hebr., 9, 12. — 26. Hebr., 9, 24.

III. — Le mot SAINTS désignant les fidèles :

a) Vivants :

Ancien Testament : Nous sommes les enfants des saints (de la race élue) ²⁷ ;

Ils ont dispersé les cadavres et répandu le sang de tes saints autour de Jérusalem ²⁸.

Chaque saint priera Dieu au temps favorable (l'homme pieux) ²⁹ ;

Garde mon âme, car je suis saint (*idem*) ; Sauve ton serviteur qui espère en toi, etc... ³⁰.

Nouveau Testament :

Les saints et frères fidèles dans le Christ Jésus ³¹ ; les saints de Jérusalem ³².

Participer aux nécessités des saints ³³ (le mot employé est connu : *communicantes*).

(La veuve qui) a lavé les pieds des saints ³⁴.

Paul se dit le dernier des saints, c'est-à-dire des fidèles, comme il se dit le dernier des apôtres ³⁵.

Ces *Saints* le sont par la communion à la foi et à la grâce ³⁶, puisqu'il est écrit que le Christ a établi les apôtres, les prophètes, les docteurs, etc., en vue du perfectionnement des saints..., pour l'édification du Corps du Christ..., et que l'Apocalypse conclut l'exhortation du prophète en disant : Que le juste pratique encore la justice et que le saint se sanctifie encore ³⁷.

b) Néanmoins, on trouve aussi dans le Nouveau Testament le mot saints employé à désigner soit les fidèles trépassés ³⁸, soit des fidèles régnant dans le Ciel avec le Christ ; sans toutefois que de leur société soient exclus ceux qui vivent encore sur la terre.

Vous êtes concitoyens des saints et membres de la famille de Dieu ³⁹ ; comme l'Apôtre adresse sa lettre « aux saints » (qui sont à Ephèse), il faut, pour que

27. Tob., 2, 18. — 28. 1 Mach., 7, 17, citant Ps. 78, 2. — 29. Ps. 31, 6. — 30. Ps. 85, 2. — 31. Colos., 1, 2 ; cf Ephes., 1, 1 ; Rom., 1, 7 ; 16, 15 ; 1 Cor., 1, 2 ; 2 Cor., 1, 1 ; Phil., 1, 1. — 32. Rom., 15, 23-31 ; Act., 9, 13 ; 26, 10. — 33. Rom., 12-13. — 34. 1 Tim., 5, 10. — 35. Ephes., 3, 18 ; 1 Cor., 15, 9. — 36. Ephes., 4, 12. — 37. Apoc., 22, 11. — 38. Mt., 27, 52 ; 1 Thess., 3, 13. — 39. Ephes., 2, 19.

l'argument garde son sens, que le même mot ait en cet endroit un sens plus noble que précédemment.

Rendant grâces à [Dieu] le Père qui vous a rendus capables d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière ⁴⁰...

(Dieu a parlé par) la bouche de ses Saints, qui ont été prophètes ⁴¹...

Il est question de saints dont les prières composent le parfum offert à Dieu ⁴² ; de martyrs dont il est dit : Heureux et saint, celui qui prend part à la première résurrection ⁴³.

Quelle que soit l'acception rigoureuse de ces textes, leur valeur générale suffit à appuyer notre conclusion : L'usage biblique du mot *saint*, qui a inspiré l'usage théologique, favorisait l'ambiguïté de la formule : *Communio Sanctorum*. Mais dans la troisième série des témoignages allégués on voit s'ébaucher, plutôt que l'idée d'une « communication de choses saintes », celle d'une « communauté entre les saints de la terre et du ciel » s'étendant à leurs biens.

II. — SENS DOCTRINAL

Nous aurons à revenir plus loin sur l'histoire de la doctrine et de l'insertion au Symbole des Apôtres de l'article qui l'exprime. Nous ne voulons ici que fixer le sens des mots. Grammaticalement, le mot SAINTS peut se dire : 1° de choses ; 2° de personnes ; et de nouveau : a) soit des fidèles encore vivants ; b) soit des élus dans la gloire.

On comprend que les choses saintes dont il serait alors question seraient d'abord les sacrements, puis les biens qui peuvent venir aux fidèles de leur association en Eglise, soit l'assistance de la charité surtout spirituelle, mais même matérielle, à l'exemple des premières chrétientés de Palestine ; sur la qualité des personnes,

⁴⁰. Colos., 1, 12. — ⁴¹. Lc., 1, 70. — ⁴². Apoc., 5, 8 ; 8, 3. — ⁴³. Apoc., 16, 6 ; 17, 6 ; 20, 6.

aucune hésitation n'est possible ; il s'agit des fidèles du Christ, unis entre eux par le triple lien de la foi, des sacrements, de la soumission aux Pasteurs.

La première acception ne paraît pas avoir retenu d'abord la pensée des disciples du Christ, au moins d'une façon exclusive.

Un historien, Zahn⁴⁴, croyait avoir démontré que l'expression *Communion des Saints* avait été employée au sens de *participation aux sacrements*, de très bonne heure, en Gaule, peut-être dans le rayonnement d'influence de Lyon, dont les évêques, saint Pothin † 177, et saint Irénée † 208, étaient des Asiates ; mais un autre historien, Kattenbusch, reste indécis sur le même point. Tandis qu'il est clair que les commentateurs latins du Symbole, à partir du v^e siècle, prennent *sanctorum* au sens personnel, c'est-à-dire, grammaticalement au masculin et non au neutre.

Originellement donc, la signification sacramentelle est exclue ; on ne la trouve que plus tard : au moyen âge, par exemple, dans l'*Explication du Symbole* d'Yves de Chartres († 1016) ou l'*Exposition* de Josselin de Soissons. Saint Anselme, un peu postérieur († 1109), et saint Bernard († 1153) s'attachent au sens traditionnel que Pierre Lombard († 1160), fidèle à saint Augustin, fait passer dans son *Livre des Sentences*. Mais ni ils ne se posent ni ils ne discutent la question, comme l'a fait Abailard († 1142) : « La Communion des Saints, par laquelle les Saints sont formés ou confirmés dans la sainteté, par la participation au divin sacrement ; mais on pourrait prendre *sanctorum* au sens neutre, et désigner par là le pain et le vin sanctifiés dans le sacrement de l'autel ».

Sanctorum est-il un masculin personnel, ou un neutre ?

Alexandre de Halès, le premier grand docteur franciscain († 1245) traduit ainsi la formule : « participation aux sacrements » ; et il ajoute, unissant à l'article *je crois*

44. *Neue Kirch. Zeitschrift*, 1905.

la *Communion des Saints*, le suivant : « conférant la rémission des péchés »⁴⁵.

« Tel est le sens : je crois que les sacrements, et la participation aux sacrements en quoi les saints communiquent, confèrent la rémission des péchés. »

Et tout de suite il élargit cette conception, ajoutant : « *Ou bien* : Je crois que l'Unité de l'Eglise est telle et si intime, que chacun de ceux qui en sont membres participe à tout ce qui appartient à tout le corps ; si grande est donc la force de l'unité que quiconque participe du Christ peut humblement être dit participant de tous les fidèles du Christ ».

Saint Albert le Grand est plus décisif : « La Communion des Saints ne peut s'accomplir quant aux biens, dit-il, sinon par l'Esprit-Saint qui unit et vivifie tout le corps mystique » ; « La surabondance des uns supplée ainsi à l'insuffisance des autres »⁴⁶.

Nous retrouverons saint Thomas plus loin, à la place qu'il mérite dans l'histoire de la doctrine. Mais nous comprendrons que dans l'état où il a trouvé la question, et de plus attribuant aux apôtres la rédaction du Symbole enseigné en leur nom, il ait pu donner au mot *Sanctorum* le sens neutre, et restrictif ; « La Communion des Saints est une communication des biens dans l'Eglise ». Comme ces biens participés, où s'accumulent les mérites de la Passion du Sauveur communiqués par les sacrements et aussi les mérites de sa vie et ceux des saints, sont en définitive la charité divine, tous ceux qui vivent dans la charité participent à tout le bien qui s'accomplit dans l'Eglise. S'il ne fait pas entrer dans sa conception de la Communion des Saints l'idée de l'union des membres du Christ entre eux, mais seulement les fruits de cette union ; s'il rattache le premier élément à la notion de l'Eglise, dont la catholicité s'étend au delà de la terre jusqu'aux membres de l'Eglise souffrante et de l'Eglise

45. Somme Théologique, III, 49. — 46. In IV Sent., L. III, dist. XXIV, q. 1.

triomphante, ce n'est qu'une question de méthode ; sa synthèse reste la même.

Le mot « Saints » étant donc à prendre au sens personnel, devra-t-il être étendu à tous les membres de la Triple Eglise — ainsi que nous l'avons implicitement fait dans les pages précédentes, — ou restreint aux fidèles encore vivants ici-bas, à l'imitation des Epîtres Pauliniennes ?

C'est la deuxième partie de la disjonction.

On ne voit point d'abord la portée de cette question. Mais elle est insidieuse. Elle est inspirée par un préjugé protestant. Le principe d'individualisme qui régit toute la théologie de la Réforme a détruit l'Eglise visible et hiérarchique ; il doit logiquement s'attaquer à la solidarité invisible des âmes. Chacun étant élu ou réprouvé pour soi, sans aucun mérite ou démérite personnel, nulle solidarité n'est plus utile ni admissible ni même concevable, entre individus enfermés dans leur prédestination. Nous aurons à revenir sur cette doctrine odieuse où d'ailleurs les protestants n'ont pas pu se maintenir. Cette indication suffit à l'intelligence de la question qui est en réalité une objection à la thèse traditionnelle, et à celle de la réponse que nous lui donnerons.

Si l'on réduit le sens du mot Saints à désigner les justes actuellement vivants, Communion des Saints ne s'entend plus que des bons rapports entre la hiérarchie ecclésiastique et les fidèles, de communication pacifique entre pasteurs et troupeaux (communication, bon rapport, le mot « communion », nous l'avons appris, supporte cette interprétation). Le sens d'union spirituelle entre fidèles, et à plus forte raison entre croyants de la terre et élus du ciel se trouve exclus.

Un théologien anglican, Swet⁴⁷, a soutenu cette thèse, inspirée de Luther. Il en a même trouvé le fondement historique ! Pour réfuter les Donatistes (schismatiques africains, 312-405), qui reprochaient âprement

47. *The Apostles' Creed*, London, 1894.

à l'Eglise le mélange des justes et des pécheurs dans son sein, les catholiques auraient imaginé d'intégrer à leur communion les Saints du Ciel. Mais jusque-là, Saint ne signifiait que fidèle.

Cette hypothèse se heurte néanmoins à plusieurs et évictives difficultés :

1° Même dans le langage de saint Paul et des autres Apôtres, — nous en avons relevé des exemples, — *saint* s'applique aussi aux justes morts et glorifiés ; 2° quand au v^e siècle l'article en question s'inscrit au Symbole, depuis longtemps les chrétiens ne se désignaient plus par l'épithète apostolique ; enfin 3° l'origine de la formule et la contrée de son insertion ne sont pas africaines mais gauloises (Dom Morin, Kattenbusch). En Afrique précisément, elle a donné lieu à des malentendus qui nous ont valu un grand nombre de sermons, où saint Augustin a merveilleusement et presque définitivement exposé et expliqué la doctrine traditionnelle. Quelques textes obscurs ne peuvent prévaloir contre l'interprétation courante des évêques et des docteurs. Tous parlent évidemment et clairement, à propos de la Communion des Saints, d'une extension mystérieuse de l'Eglise, d'une union affective et effective de tous les croyants du Christ, dans laquelle fidèles de la terre et élus du ciel participent au même Bien Suprême. Nous en apporterons les témoignages bientôt.

En ce temps-là (iv^e siècle) comme au nôtre, dans le langage chrétien le titre de saint est décerné par excellence aux fidèles entrés dans la récompense céleste et dont le mérite auprès de Dieu a été manifesté, soit par des miracles qui ont conquis le suffrage populaire, soit par une déclaration authentique du magistère ecclésiastique. « Il ne faut canoniser personne de son vivant », disait saint François d'Assise⁴⁸ : Rome a fixé par de prudentes directions les règles de parler et d'écrire sur ce sujet. Mais à propos des saints avec lesquels nous sommes en communion, nul ne se trompera.

48. 2 Celano, 133.

La doctrine est désormais fixée, ainsi que le sens de l'article du Symbole. La Communion des Saints est une société de justes : c'est la communauté de ceux qui participent en Jésus-Christ de la vie de Dieu. Saint Jean nous en avait le premier livré l'exacte formule :

« Nous vous [communiquons, comme nous l'avons reçue], la vie éternelle, afin que vous soyez en communion avec nous, et que notre communion soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ » ⁴⁹.

Nous l'avions remarqué à propos du mot *Communion* : l'étude grammaticale de son sens nous a entraînés soudain jusque dans la profondeur de la doctrine. Nous n'avons pas davantage pu discuter les diverses acceptions verbales du mot *Saint* sans empiéter sur son acception réelle : nous avons dû recourir au témoignage des docteurs et des historiens pour déterminer qu'il s'appliquait légitimement à tous les fidèles du Christ, à ceux qui vivent actuellement sur la terre, aussi bien qu'à ceux qui déjà sont passés de ce monde visible à l'invisible région des esprits.

Il nous faudrait maintenant considérer comment les mots voient la plénitude de leur sens se vérifier dans la réalité concrète.

En premier lieu viendrait donc à examiner la nature de la Communion des Saints ; c'est-à-dire quel est le *lien* qui unit entre eux les Saints ; et en deuxième lieu *quels biens* cette union leur communique ; enfin quels sont *les membres* de la société ainsi constituée. Ce serait l'ordre logique.

Qu'on nous excuse de lui préférer l'ordre historique et visible, pour cette raison que sans doute on agréera : La cause vitale de la société mystique, formée dans le Christ Jésus entre Dieu et ses élus et entre les élus eux-mêmes, est comme elle mystique, secrète, spirituelle. Elle est, par conséquent moins facilement saisissable que ses effets, pour la même raison que l'âme est pour

49. 1 Joan., 1, 3.

nous, actuellement, moins aisée à connaître que le corps par elle vivifié.

Nous suivrons donc l'ordre historique. Nous retracerons brièvement l'histoire de l'insertion de l'article « Je crois la Communion des Saints » au Symbole de notre foi. Puis nous rechercherons les témoignages de l'antiquité de la croyance dans les écrits des Pères et dans les écrits du Nouveau Testament. Il nous sera facile ensuite d'entrer ainsi guidés dans l'intelligence du dogme. Daigne l'Esprit de Jésus nous assister de sa vivifiante lumière.

PREMIÈRE PARTIE. HISTORIQUE

LA COMMUNION DES SAINTS
DANS
LA PENSÉE CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER

L'INSERTION DE LA FORMULE AU SYMBOLE

I. Analogies.

II. Nicéas de Rémésiana et Fauste de Riez. — Conclusion.

NOUS venons de faire allusion à l'insertion de l'article : (*Je crois*) la COMMUNION DES SAINTS dans le Symbole de notre foi. On fixe à cette insertion un temps : le v^e siècle ; un lieu : la Gaule.

Nos assertions ont pu étonner quelques-uns de nos lecteurs. Qu'on nous permette donc d'élucider ce point d'histoire et de montrer ensuite que ce fait n'a en rien modifié la doctrine.

Le xix^e siècle a vu inscrire parmi les dogmes de notre foi, l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge et l'Infaillibilité du Pontife Romain. Le xx^e, l'Assomption. Ces vérités faisaient depuis toujours partie du dépôt de la Révélation. Leur définition n'a pas atteint leur substance ; elle a précisé à leur égard le devoir des fidèles.

Ainsi en est-il dans le cas présent.

Analogies. — Remarquons d'abord que la « Communion des Saints » n'est pas inscrite dans la solennelle formule de foi chrétienne qui se chante chaque dimanche à la Messe. Ce Symbole a été fixé par les Conciles de Nicée I (325) et Constantinople I (381) ; et le Concile d'Ephèse (431) a interdit de le modifier.

Il se lit ainsi, après l'article développé concernant le Saint-Esprit :

Je crois l'Eglise qui est une, sainte, catholique et
[apostolique,
Je confesse un seul baptême pour la rémission des
péchés, et j'attends la résurrection des morts et la vie
[du siècle à venir.

Tandis que le petit Symbole que nous appelons des Apôtres dit :

Je crois le Saint-Esprit,
la sainte Eglise Catholique,
LA COMMUNION DES SAINTS,
la Rémission des Péchés,
la Résurrection de la Chair,
et la Vie éternelle.

Et il est aisé de voir que l'omission de *la Communion des Saints* dans le premier, non plus que celle *du Baptême* dans le second, n'affecte pas la doctrine et ne doit pas inquiéter la foi d'un chrétien.

La rédaction la plus simple du Symbole est antérieure de beaucoup à la plus développée. On sent davantage en celle-ci la volonté d'opposer une ferme affirmation aux arguties des hérétiques. La première remonte aux Apôtres et c'est à juste titre qu'on lui reconnaît leur autorité. Mais il ne s'agit que de sa substance, et non de la rédaction de mot à mot.

Sans refaire ici l'histoire du Symbole qui se retrouve dans différents ouvrages de la collection B.C.S.R., et que nous-même avons esquissée dans *La Trinité*¹, rappe-

1. *La Trinité*, p. 73 sq.

lons simplement que les historiens les plus catholiques n'hésitent pas aujourd'hui à déclarer légendaire l'attribution à chacun des douze Apôtres d'un des articles du Symbole baptismal.

Saint Thomas, qui la croyait, disait de son temps que la chose était d'ailleurs de peu d'importance².

En tout cas, autant l'existence d'un texte apostolique du Symbole paraît assurée, autant la subsistance de ce texte dans sa teneur primitive est aléatoire. Aucun document ne nous en transmet la formule écrite et surtout la formule unique. Celle que nous connaissons et récitons, romaine dans son origine, gallicane dans sa transcription, serait contemporaine de saint Justin et de saint Irénée (II^e siècle).

Pour connaître la teneur de cet antique symbole, à défaut de document qui en conserve le texte, nous sommes réduits à la rétablir d'après les commentaires qu'en ont donnés les écrivains de ces siècles lointains, et qui sont parvenus jusqu'à nous.

Or l'article concernant la Communion des Saints n'y apparaît pas avant le V^e siècle. Et s'il est vrai qu'alors il en est parlé non comme d'une innovation, mais comme d'une doctrine traditionnelle, cette preuve de paisible possession n'évince pas l'argument tiré du silence des commentateurs précédents.

Suivons dans son étude le savant P. Bernard³.

Un symbole jusqu'alors inédit, publié en 1903⁴ et appelé *Fides Hieronymi*, c'est-à-dire Confession de (S.) Jérôme, présente ce texte :

« Je crois la Rémission des Péchés dans la Sainte Eglise Catholique, la *Communion des Saints*, la Résurrection de la Chair pour la Vie Eternelle. »

D'une part cette confession, attribuée sans preuves suffisantes au saint Docteur, n'est peut-être pas même de son temps, mais assez postérieure ; d'autre part une attribution à saint Jérôme, qui est mort en 420, donc au début du V^e siècle, ne fait pas avancer de beaucoup la date de l'article.

2. Somme, III, dist 25, a 1. — 3. D.T.C. art. Communion des saints. — 4. *Analecta Maredsolana*.

Nicétas de Rémésiana. — Le premier document d'une date à peu près assurée est une *Explication du Symbole* dont l'auteur serait *Nicétas, évêque de Rémésiana*. Ce que nous savons de la biographie de ce personnage est important pour notre sujet ; il intéressera nos lecteurs, d'autant que ces détails sont le fruit des patientes investigations de l'érudition contemporaine.

Bien qu'évêque en Dacie, il se pourrait que Nicétas fût gaulois d'origine (Kattenbusch) ; il était l'ami de saint Paulin de Nole, né à Bordeaux ; il ne manqua pas de le visiter durant les voyages qu'il accomplit en 398 et 402, et nous avons encore le poème (17) que Paulin lui dédia pour lui souhaiter un heureux retour dans son évêché. Rémésiana, aujourd'hui Bela Palanka, en Serbie, était une bourgade toute latine, ainsi que son nom (Romatiana) semble l'indiquer. Nicétas vivait aux confins des deux civilisations, latine et grecque, et si les deux langues devaient s'y parler, lui-même écrivait dans un latin clair et limpide, ainsi que dit Gennade, dans ses *Hommes Illustres* (494).

Parmi les œuvres dont la paternité lui a été rendue, se conservent deux livres — sur dix que l'ouvrage en comptait — d'*Instructions aux Catéchumènes* — le III^e et le V^e — ; celui-ci est une des plus anciennes et importantes explications du Symbole romain : on peut la comparer à celle de Rufin d'Aquilée (Cayré). C'est là que se lit le texte que nous allons citer.

Ajoutons d'abord ce détail : le savant Dom Morin attribue au même Nicétas, qu'on savait auteur d'hymnes d'ailleurs perdues, la composition du *Te Deum*, et cette attribution s'est acquis la plupart des suffrages compétents. « Ainsi, dit Mgr Duchesne, cette hymne célèbre que toute la chrétienté chante à ses heures émues aurait d'abord retenti dans un coin perdu de l'antique Mésie. C'est la plus belle relique des Eglises qui s'y épanouirent aux temps romains » et que le schisme grec et l'invasion musulmanes ont réduites au souvenir. Nicétas serait mort vers 416.

Voici donc son texte, non dans l'original latin⁵, mais dans une fidèle traduction :

« Après avoir confessé la Bienheureuse Trinité (c'est-à-dire les articles du Symbole concernant Dieu, Jésus-Christ et l'Esprit-Saint) professe maintenant ta foi à la Sainte Eglise Catholique.

« Or l'Eglise est-elle autre chose que la Congrégation de tous les Saints ? Dès l'origine du monde en effet, patriarches... prophètes, apôtres, martyrs, tous les autres justes... sont l'Eglise UNE ; car sanctifiés par la foi commune et la commune vie, marqués par un seul Esprit, ils sont devenus un seul corps, et de ce corps la tête est le Christ, ainsi qu'atteste l'Ecriture.

« Je dis plus encore : même les Anges, même les Vertus des Cieux et les Puissances sont confédérés en cette unique Eglise...

« Donc, en cette Eglise une, crois que tu obtiendras la Communion des Saints.

« Sache ainsi qu'unique est cette Eglise catholique, établie par toute la terre, dont tu dois fermement retenir la Communion ».

Il est bien entendu que ces affirmations si claires ont dû passer par les filtres de la critique ! Nicétas a-t-il bien voulu parler de la Communion des Saints ? Ces mots faisaient-ils partie de son symbole ? Ne s'est-il pas livré à quelque développement oratoire qui les aura amenés comme naturellement sous sa plume ?...

Mais les impératifs dont use l'évêque catéchiste : *Sache donc, crois donc, professe-toi croire* (c'est-à-dire : professe que tu crois, pour tenter de marquer la rudesse énergique du texte : *jam profiteris te credere*), ces impératifs, disons-nous, rendent peu vraisemblable la supposition d'une envolée d'éloquence ; l'évêque impose un devoir à ses auditeurs, *professer de bouche, croire de cœur*⁶.

On a ensuite cherché à quelle source Nicétas avait puisé sa doctrine. Harnack a prétendu que les *Catéchèses* de saint Cyrille de Jérusalem (348) avaient inspiré l'évêque de Dacie. Mais un autre savant allemand, F. Köstlin, a montré que l'influence exercée sur Nicétas

5. P.L. 52, 871. *Explanatio symboli*, N° 10. — 6. Rom., 10, 10.

était non pas asiatique, mais méditerranéenne, plus probablement. Il a visité saint Paulin sûrement en 398 ; leurs relations n'étaient-elles pas antérieures ? N'avait-il pas connu par là les Expositions du Symbole de saint Augustin, le *De Fide et Symbolo*, de 353, plus tard le *De Catechizandis Rudibus* (400) ? Car, ajoute Kös-
tlin, l'inspiration de saint Cyrille serait d'abord sensible à Jérusalem, puis en Asie, puis sur les bords du Danube, pays de langue grecque, où l'on n'en trouve pas trace, avant d'atteindre un évêque de langue et de mentalité latines et qui a visiblement subi l'influence de saint Augustin.

Ajoutons que de son temps même Nicétas était fort connu et apprécié en Gaule. Gennade, prêtre de Marseille, qui continua à la fin du v^e siècle l'œuvre bio-bibliographique de saint Jérôme, *De Viris Illustribus*, lui fait place dans sa galerie ^{6a}.

Ces détails sans doute sont de peu d'importance pour notre foi. Ne serviraient-ils qu'à initier nos lecteurs aux questions multiples dont la solution s'impose à leurs maîtres dans la doctrine ; à leur faire entrevoir avec quelle science attentive, consciencieuse, sagace sont étudiés les moindres faits de l'histoire, élucidées les plus légères difficultés de la critique ; et par là à accroître et affermir leur confiance dans le corps enseignant de leur Eglise ; que leur exposé n'en aurait pas été inutile, et leur lecture temps perdu.

Fauste de Riez. — Un autre « témoin » de la présence de l'article « Communion des Saints » dans le symbole qu'il expliquait à ses fidèles est un évêque de Riez (actuellement chef-lieu de canton des Basses-Alpes, arr. de Digne), nommé *Fauste*, mort vers 495. Il avait été moine à Lérins. Il fut un des évêques de Gaule les plus en vue de son temps ; il exerça une influence considérable par sa correspondance et ses sermons — car il était prédicateur éloquent et abondant. Son zèle contre l'aria-

^{6a}. *De Viris Illustr.*, 122.

nisme lui valut d'être chassé de son diocèse par le roi Eurich et de subir sept années d'exil. Une célébrité compromettante lui a été récemment décernée à cause d'erreurs semi-pélagiennes dont son traité de *La Grâce* serait entaché.

Mais ce n'est point dans cet écrit — dont les intentions d'ailleurs étaient orthodoxes, — que se lit le témoignage qui nous intéresse ici. C'est dans un petit traité : *Du Saint-Esprit*, que la Patrologie de Migne (62,9-40) inscrit au nom de Paschase, mais que deux érudits spécialistes, Caspari et Engelbrecht, ont restitué à Fauste.

On y voit⁷ :

« Les articles qui suivent dans le Symbole le nom du Saint-Esprit appartiennent à sa conclusion : que nous croyons la Sainte Eglise, la Communion des Saints, la Rémission des Péchés, la Résurrection de la Chair, la Vie Eternelle ».

C'est ce que nous récitons désormais.

Du même Fauste nous possédons aussi deux homélies sur le Symbole ; elles mentionnent notre article ; l'une d'elles ajoute en explication :

« Nous croyons aussi la Communion des Saints ; mais nous rendons un culte aux saints moins de la part de Dieu que pour l'honneur de Dieu — *non tam pro Dei parte quam pro Dei honore.* »

Le lecteur est-il surpris que le grand docteur de l'Occident, saint Augustin, dont l'influence est sensible sur Nicéas et sur Fauste ne nous fournisse aucun témoignage direct de la présence des mots *Communione Sanctorum* au Symbole ? Il verra plus loin que la doctrine de saint Augustin n'est cependant pas douteuse. On avait même trouvé cette mention dans quatre sermons conservés sous son nom⁸. Le dernier est intitulé : *De la Foi du Symbole et des Bonnes Mœurs*. Mais F. Kattenbusch, dont nous avons déjà cité le nom et l'ouvrage *Das Apostolische Symbol*, a démontré avec une suffisante exactitude qu'il fallait les restituer à saint Césaire

7. *De Spiritu Sancto*. L. 1, ch. 2. — 8. *Serm.*, 240-244. P.L. 39, col. 2189 sq.

d'Arles, 543, ou à quelqu'un de son entourage. Nous sommes donc ramenés en Gaule. Et il est sans intérêt de pousser plus loin les investigations, car dès lors l'article relatif à la Communion des Saints apparaît régulièrement dans le Symbole à la place où nous avons l'habitude de le voir. Les documents le montrent récité en Gaule, puis en Espagne, puis en Bretagne, et en Italie jusqu'à ce qu'enfin il soit admis sans date connue dans l'ordo Romain.

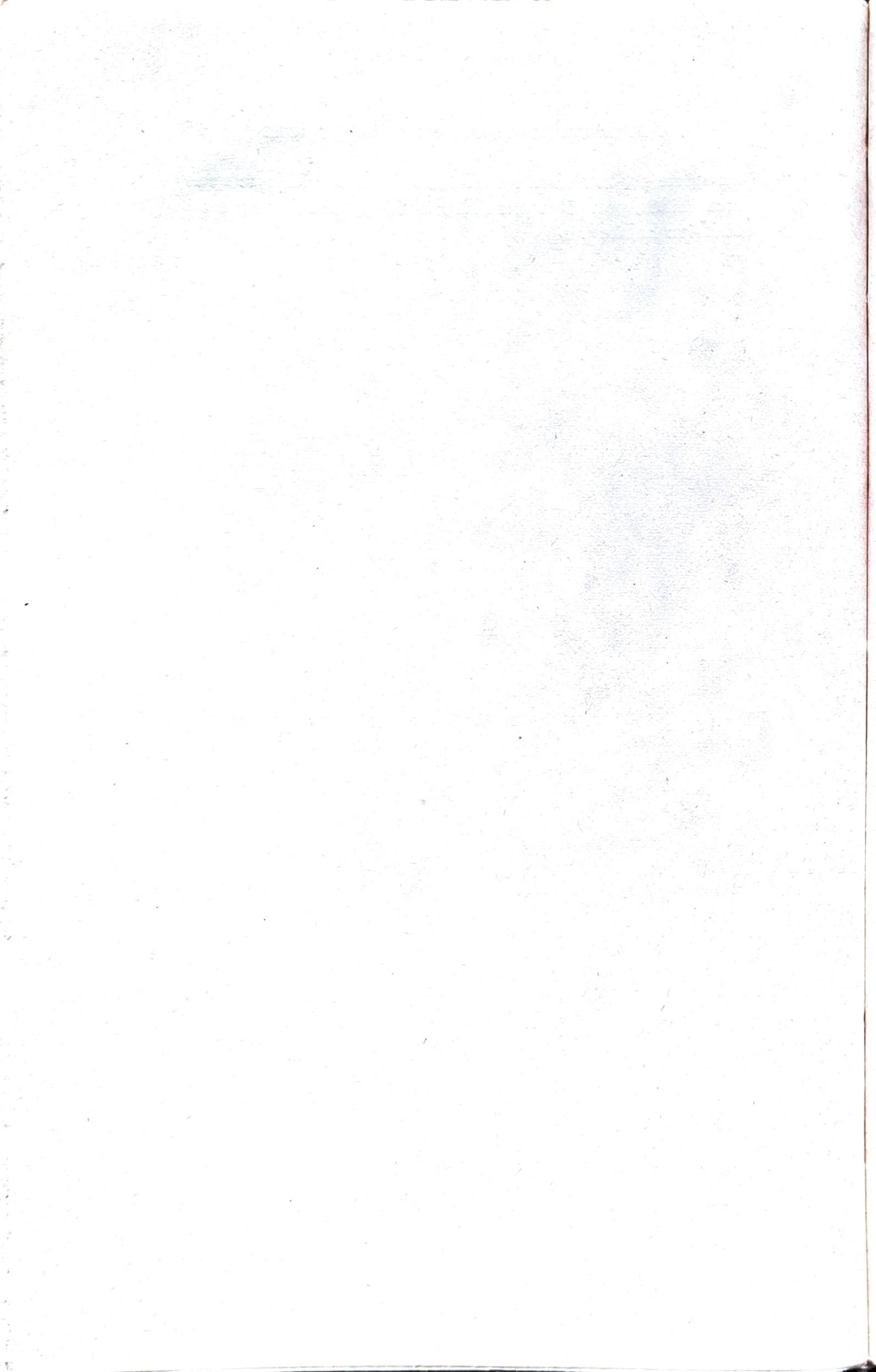
CONCLUSION

A défaut d'informations décisives ou de contestations fondées, il est donc légitime d'attribuer à la piété gallicane la rédaction de la formule : (*Credo*) *Communio-nem Sanctorum*, et son insertion au Symbole à la suite de la croyance à la Sainte Eglise, dont il est une conséquence et un développement. N'est-il pas émouvant pour des enfants de la « noble race gauloise » (Léon XIII) de penser que dans le même temps qu'ils construisaient la France comme les abeilles leur ruche, leurs évêques si soucieux de l'unité nationale avaient également souci d'inscrire au Symbole de leur foi le dogme de l'unité religieuse. Contemporains des Saints Germain d'Auxerre (448), Aignan d'Orléans (453), Loup de Troyes (478), Remi de Reims (533) qui tenaient tête aux barbares et les convertissaient, les évêques et moines théologiens de Provence, par deux mots pleins d'un sens mystérieux insérés à l'antique Symbole, rappelaient aux chrétiens de race la grandeur de leur condition et leur indéfectible noblesse :

« Vous n'êtes point des étrangers ni des hôtes de passage ; vous êtes concitoyens des saints et membres de la famille de Dieu, édifiés que vous êtes sur le fondement des apôtres et des prophètes, dont Jésus-Christ

lui-même est la Pierre angulaire... C'est sur lui que vous êtes édifiés, pour être par l'Esprit Saint, une demeure où où Dieu habite⁹. »

9. Ephes., 2, 19-22.



CHAPITRE II

LES ÉCRITS

I. L'âge apostolique. Origène. Les Pères grecs. — II. L'âge patristique (*suite*). Les latins. Saint Augustin. — III. L'âge scolastique. Saint Bonaventure. — IV. Les déformations protestantes.

I. — L'AGE APOSTOLIQUE. ORIGÈNE LES PÈRES GRECS

CETTE parole de l'Apôtre Paul, exprimant si clairement l'objet de « notre foi, qui est aussi en Dieu notre espérance¹ », nous fera comprendre que la doctrine de la Communion des Saints n'était pas ignorée malgré sa formulation tardive et sa tardive insertion au Symbole. Elle appartenait au dépôt de la Révélation, et elle était entrée dans la conscience et dans la pratique de la vie chrétienne dès les premiers temps.

Pour nous en informer et nous en convaincre, il nous suffira de relever dans les écrits des maîtres de la pensée

1. 1 Petri, 1, 21.

et de la vie chrétiennes, c'est à savoir ceux que nous appelons par honneur et excellence les Pères de l'Eglise, et aussi les Docteurs et les autres écrivains dont les ouvrages nous sont parvenus, les enseignements conformes à la doctrine.

Nous ne leur demanderons pas, cela va de soi, une exposition méthodique du dogme qui n'eût correspondu ni aux besoins de leurs auditeurs ni même aux possibilités de leur culture littéraire et scientifique.

Les écrits de la première période théologique sont à peu près tous des écrits occasionnels, sermons et homélies adressés à un auditoire restreint, lettres à des particuliers, traités plus élaborés mais répondant encore à des questions circonstanciées. On fait honneur à saint Jean Damascène, en Orient, à saint Anselme, en Occident, d'avoir les premiers introduit un ordre systématique dans l'exposition du dogme. Ils sont les premiers Scolastiques ; or, l'un est mort en 749, le second né en 1034.

L'enseignement catéchistique du peuple, la formation didactique des clercs, étaient surtout oraux. Sans doute les expositions complètes, à tendances méthodiques, d'un sujet spécial ou d'un ensemble de doctrine ne manquent pas. Nous pourrions citer les *Tapisseries* (Stromates) de Clément d'Alexandrie, les *Principes* (Peri Archôn) d'Origène, les *Catéchèses* de saint Cyrille de Jérusalem, et même les *Traités*, les *Exposés* de saint Hilaire ou de saint Augustin, pour nous borner aux plus célèbres.

Mais si nous trouvons dans ces documents antiques, à défaut de système doctrinal, les éléments constitutifs du dogme de la Communion des Saints, fût-ce en indications éparses, nous pourrions nous assurer que si la formule dogmatique n'est pas la traduction directe des témoignages, elle se déduit néanmoins avec certitude des faits.

L'étude des mots « Communion des Saints » nous a amenés à concevoir la chose comme une société de justes : la communauté de tous ceux qui participent en Jésus-Christ de la vie de Dieu ; cette communauté unit par le lien secret de la vie divine les fidèles de la terre

aux saints du ciel. Cette notion suffit pour nous permettre de relever les témoignages concordants de la pensée et de la pratique de l'Eglise, dans les écrits des Pères et des docteurs.

Chaque fois qu'il sera question de l'existence de relations spirituelles entre les chrétiens d'ici-bas et ceux qui les ont devancés là-haut ; ou d'une mise en commun de biens spirituels, prières, bonnes œuvres entre les fidèles de ce siècle, nous pourrons conclure : manifestation de la croyance à la Communion des Saints ; car l'agir est logiquement dans la ligne de la pensée, surtout quand aucun intérêt immédiat et temporel n'en vient fausser ou briser la direction normale.

Pour éviter la monotonie des redites, nous ne citerons que les témoignages les plus importants et caractéristiques ; des autres nous nous bornerons à signaler les traits particuliers ou d'une édification plus émouvante.

Saint Clément. — Saint Clément, disciple des Apôtres et quatrième évêque de Rome, mérite à tous égards notre attention, soit à cause de son personnage, soit parce que nous trouvons dans son témoignage tous les éléments d'une doctrine déjà complète.

Sa célèbre *Epître aux Corinthiens*, écrite vers 98 pour rétablir, avec une autorité incontestée, la paix troublée par des factieux, est d'abord d'une incontestable authenticité. Or ses 65 chapitres sont remplis d'assertions concordantes à notre propos.

Clément recommande à ses correspondants l'union des esprits et des cœurs telle qu'elle doit s'épanouir dans l'Eglise du Christ. Car entre les fidèles subsistent des liens plus intimes et plus durables que les liens sociaux : *la mort ne les rompra pas*. S'emparant de l'exemple biblique d'Esther méritant le salut de son peuple, il en tire la preuve de la solidarité des âmes dans la prière, dont le salut des justes dépend, dont les pécheurs profitent².

2. *Epist. ad Cor.*, 55, 6 ; 56, 1 ; 59, 2.

Les chrétiens ne constituent qu'un seul corps, dans lequel la vie descend du Christ³. Et ce corps comprend également les saints du Ciel ; non seulement les saints de l'Evangile, les bienheureux Pierre et Paul en premier lieu, mais ceux aussi de l'Ancien Testament⁴. Les vertus et la gloire des élus font partie d'un patrimoine commun ; les élus sont aux fidèles des modèles glorieux⁵ ; un culte d'admiration et d'imitation leur est dû ; qui tend vers une union affective de tous⁶. De là l'insistance de Clément à resserrer les liens de solidarité entre ses correspondants ; ses exhortations, les exemples qu'il rapporte, les pratiques qu'il suggère ne se comprennent que dans la perspective doctrinale d'une secrète et commune solidarité.

Plutôt que des citations fragmentaires, nous transcrivons pour nos lecteurs la belle prière par laquelle saint Clément termine sa lettre⁷. Nous y reconnaitrons une paraphrase du *Pater*, la source d'une antienne à la Très Sainte Vierge, l'affirmation de l'unité de la famille chrétienne et de l'efficacité de la prière collective pour le prochain et tous les hommes :

« Nous t'en prions, Maître, sois notre secours et notre soutien : sauve nos opprimés, prends pitié des humiliés ; relève ceux qui sont tombés ; montre-toi à ceux qui sont dans le besoin ; guéris les malades ; ramène les égarés de ton peuple ; rassasie ceux qui ont faim, délivre nos prisonniers, rétablis ceux qui languissent, console les pusillanimes ; que tous les peuples connaissent que tu es le seul Dieu, que Jésus-Christ est ton enfant, que nous sommes ton peuple et les brebis de ton bercail.

« ...Miséricordieux et compatissant, remets-nous nos fautes et nos injustices, et nos chutes et nos égarements. Ne compte point les péchés de tes serviteurs et de tes servantes ; mais purifie-nous par la vérité et dirige nos pas, pour que nous marchions dans la sainteté du cœur et que nous fassions ce qui est bon et agréable à tes yeux et aux yeux de nos princes.

3. *Epist ad Cor.*, 38, 1 ; 52, 2 — 4. *Ibid.*, 9, 3-4. — 5. *Ibid.*, 5, 1. — 6. *Ibid.*, 5, 4-5. — 7. *Ibid.*, 59, 2 ; 61, 3.

« Oui, Maître ! fais luire sur nous ton visage, pour nous laisser jouir en paix de tes biens, pour nous couvrir de ta main puissante, nous délivrer de tout péché par ton bras très fort, nous sauver de ceux qui nous haïssent injustement. Donne la concorde et la paix, à nous et à tous les habitants de la terre, comme tu l'as donnée à nos pères lorsqu'ils t'invoquaient saintement ».

Saint Ignace d'Antioche témoignera pour l'efficacité de la prière : « ...Car il n'est qu'une prière, comme il n'est qu'un Esprit, une unique espérance dans cette charité et cette joie parfaite qu'est le Christ⁸ ; et cette union de tous dans la charité donne à ses yeux son efficacité aux prières de chacun⁹. Aussi réclame-t-il sans se lasser les prières des fidèles :

pour soi-même, pour son martyr, pour son salut¹⁰ ; pour toutes les Eglises¹¹ ; pour les hérétiques et leur conversion¹² ; pour tous les hommes¹³.

C'est aux mêmes intentions qu'il souffre¹⁴ ; et l'on peut même conclure avec assez de certitude de la lettre aux Ephésiens qu'il s'offrait en victime pour le salut des frères¹⁵. Dans cette même lettre, il proclame l'étroite union qui rattache l'Eglise d'Ephèse aux Apôtres dans la force vivante du Christ¹⁶. Aux Apôtres il unit les Prophètes¹⁷ comme faisant partie de la même Eglise.

Saint Polycarpe. — De l'évêque de Smyrne, martyr en 156, retenons trois enseignements :

1. Avant qu'on ne l'emmenât à son supplice, il avait « dans sa prière mentionné tous ceux avec qui il avait

8. *Ad Magnes.*, 7, 1. — 9. *Ibid.*, 14. — 10. *Rom.*, 3, 2 ; 4, 2 ; 8, 3 ; *Trall.*, 12, 3. — 11. *Ephes.*, 21, 2 ; *Magnes.*, 14 ; *Rom.*, 9, 1. — 12. *Smyrn.*, 4, 1 ; *Ephes.*, 10, 2. — 13. *Ephes.*, 10, 1. — 14. *Polyc.*, 2, 3. — 15. *Ephes.*, 8, 1. — 16. *Ephes.*, 11, 2. — 17. *Philad.*, 5, 2.

jamais vécu, petits et grands, obscurs et illustres et toute l'Eglise Catholique répandue sur la terre¹⁸ ».

2. Il avait dit : « Adorons le Christ, car il est le Fils de Dieu. Pour les martyrs, nous les aimons à bon droit, car ils sont les disciples du Seigneur et ses imitateurs, et ont témoigné envers Lui, leur maître et leur roi, l'ardeur de leur bonne volonté. Plaise au ciel que nous-mêmes soyons leurs consorts dans la récompense, comme nous sommes ici-bas leurs condisciples¹⁹ ».

3. Et, idée inspirée par saint Paul²⁰ qui recevra d'amples développements mais qu'on est heureux de voir déjà formulée ici : « Le martyr est une participation à la Passion du Seigneur, et aux souffrances de tous ses fidèles²¹ ». Saint Ignace avait voulu par son martyr être conformé au divin Crucifié. Saint Polycarpe « achève dans sa chair ce qui manque aux états du Fils de Dieu pour son Corps qui est l'Eglise²² ».

Dans la *Didaché* — ce manuel du chrétien des temps apostoliques, nous relevons un trait nouveau : la valeur impétratoire des bonnes œuvres ; le jeûne est recommandé comme aussi efficace que la prière pour obtenir le salut et la perfection de l'Eglise²³ et la conversion des persécuteurs. Saint Matthieu²⁴ est cité : « Aimez vos ennemis... priez pour ceux qui vous maltraitent... » Le conseil de la prière est doublé de celui du jeûne : Priez et jeûnez. Il va sans dire que les fidèles les premiers participaient aux mérites communs.

Saint Justin. — Cette union de la prière et du jeûne est signalée par saint Justin martyr, vers 165, comme un devoir pratiqué par les chrétiens envers leurs catéchumènes²⁵.

La nature des travaux des apologistes du II^e siècle excluait toute allusion à la doctrine de la Communion

18. *Martyr.*, 8, 1. — 19. *Ibid.*, 17, 3. — 20. *Rom.*, 8, 17 ; 1 *Cor.*, 12, 26 ; 2 *Cor.*, 1, 7. — 21. *Phil.*, 9, 2. — 22. *Colos.*, 1, 24. — 23. *Didaché*, 10, 5. — 24. *Ibid.*, 5, 44. — 25. *Apol.*, 1, 61.

des Saints, plus encore tout progrès dans son intelligence. *Athénagore*, cependant, et l'auteur de *l'Épître à Diognète* mentionnent le rôle des anges dans la conduite du monde et le salut des hommes, ce qui peut se rapporter à notre sujet. Saint Justin de son côté parle avec précision de la coopération de tous à l'œuvre du salut individuel, par la mise en commun des prières et des œuvres méritoires ; il ajoute ce trait nouveau, que la prière en commun, dont la pratique est plusieurs fois recommandée, enrichit d'une efficacité particulière la prière de chacun, à cause de la fusion des âmes et des œuvres dans le Christ ²⁶.

Tertullien naissait en Afrique, à peu près dans le temps que saint Justin mourait à Rome. En quelques traits vigoureux dignes de son génie, ce père de la théologie latine a accentué l'enseignement déjà traditionnel. Cet homme qui devait finir dans le schisme, avait saisi mieux que personne l'unité de l'Eglise, « qui est le Christ, et qui est la même dans tous et chacun de ses membres ; l'Esprit qui l'âme est commun, et c'est celui du Père de tous et Seigneur de tous ». — « Aussi chacun doit-il traiter son frère, même pécheur, comme il veut être traité lui-même, car c'est le Christ qui est captif en lui, et qui prie en nous. — Les pécheurs réclament les prières des justes. Le corps ne peut être heureux tant qu'un de ses membres souffre ni se réjouir tant qu'il est dans l'opprobre. La communauté entière doit compatir et collaborer à la guérison de son membre. D'ailleurs, entre frères et consorts en qui tout est commun, espoir, crainte, joie, douleur, souffrance, penses-tu être autre chose que ce qu'est ton prochain ? » ²⁷.

« Prions donc pour tous les fidèles qui ne font qu'un avec le Christ, et aussi pour tous ceux que la grâce divine attend et recherche » ²⁸.

26. *Apol.*, 1, 65 ; 15. — 27. *De Pœnit.*, 9, 10. — 28. *De Oratione*, 3.

Saint Cyprien († 258), qui reconnaissait Tertullien pour *Le Maître*, n'offre pas dans sa doctrine de vues d'ensemble ; mais il témoigne de pratiques fondées sur la croyance de la Communion des Saints.

La formule devenue banale *Oremus pro invicem* est prise d'une de ses lettres au Pape Corneille ²⁹ : « Souvenons-nous l'un de l'autre, et d'un seul cœur et d'une seule âme, partout et toujours, prions pour nous » (réciproquement).

Il invite les fidèles à former des associations de prières ; à pourvoir par la prière (fécondée par la souffrance) ³⁰, aux besoins de chacun et de tous ³¹ ; cette mise en commun des mérites des justes et fondée sur la charité, *puissance du ciel* ³².

« Il faut prier Dieu, il faut nous concilier Dieu par nos satisfactions... Croyons qu'au jour où le Seigneur viendra en juge, les mérites des martyrs et les œuvres des justes vaudront grandement !... » ³³.

*
**

Nous avons quelque peu anticipé sur l'ordre chronologique et négligé quelques témoignages secondaires afin de mettre en plein relief l'un des trois grands penseurs chrétiens qui ont le mieux saisi, exposé, exploité la richesse du dogme de la Communion des Saints. Nous nommons ici Origène, et après lui nous nommons saint Augustin et saint Bonaventure.

Jusqu'à présent nous avons rencontré des témoignages, des allusions, des utilisations pratiques de la doctrine ; et certes ces notions fragmentaires suffisent à manifester l'existence et la solidité d'une tradition. Le grand « didascale » d'Alexandrie apporte avec des considérations nouvelles, un essai, encore instable, de systématisation. Ce n'est pas la synthèse, mais son annonce.

²⁹. *Epist.* 60, 5. — ³⁰. *Epist.*, 76, 7. — ³¹. *Epist.*, 30, 6. — ³². *Epist.* 60, 5; *De habitu Virg.*, 24. — ³³. *De lapsis*, 17.

Origène. — Origène, écrit P. Bernard, « a saisi ou entrevu tous les aspects notables de la doctrine. S'il n'a pas trouvé la définition dernière qui résume la pensée maîtresse de ces enseignements, il nous a laissé une formule approchante dont on regrette de ne pas connaître les termes originaux, mais qui, transmise telle quelle par Rufin, n'en contient pas moins l'expression juste, presque adéquate de la vérité ».

« Nous sommes, dit-il, les compagnons des saints, *sanctorum socios*, et il faut bien qu'il en soit ainsi puisque nous sommes en société avec la Trinité Sainte ³⁴.

« Quoi d'étonnant ! Si en effet l'on nous dit former société avec le Père et le Fils, comment ne serait-ce pas aussi avec les saints, non seulement ceux de la terre, mais de plus ceux du ciel, puisque par son sang le Christ a pacifié les choses célestes et les terrestres, afin de les associer les unes aux autres » ³⁵.

Ainsi dans les rapports personnels de l'homme avec Dieu, interviennent pour seconder l'action individuelle et la rendre efficace, non seulement le Christ Jésus, unique médiateur entre Dieu et les hommes, mais sous la puissance et l'autorité de cette médiation, les élus comme intercesseurs et les fidèles de la terre comme coopérateurs. Ne sont-ce pas là les caractères fondamentaux de la Communion des Saints, retracés avec les expressions mêmes d'Origène ?...

Origène dépend à n'en pas douter de son maître Clément d'Alexandrie ; mais il expose les idées de celui-ci avec ampleur et précision, il en indique la portée, il en formule le principe.

Avec Clément était apparue pour la première fois l'affirmation d'une communion effective des deux Eglises, du ciel et de la terre, dans la prière même individuelle : quand le parfait (le gnostique) prie avec les dispositions requises, les anges l'entourent, l'assistent, portent sa prière à Dieu ³⁶.

34. Allusion à 1 Joan., 1, 3. — 35. In *Levit.*, hom. 4, 4. — 36. *Stromates*, VI, 12, 10.

« L'Eglise du Ciel est le modèle, le type de celle de la terre »³⁷. Et Clément s'attache à définir quels liens unissent les saints dans la gloire, les fidèles et les âmes des défunts (car à son parfait il recommande la prière pour les défunts³⁸) ; il enseigne la valeur satisfactoire du martyre, et celle de l'application des mérites de Jésus-Christ, des Apôtres, des Saints, aux fidèles de la terre³⁹.

Toutes hautes et belles qu'elles sont, ces vues restent fragmentaires.

Origène aura l'intuition nette de la solidarité chrétienne, aspect humain du divin dogme de la Communion des Saints. Il fera valoir la dépendance étroite, dans l'œuvre du salut, de l'effort individuel et de la coopération directe de la collectivité.

Les fidèles vivants sont à ce point solidaires les uns des autres, que non seulement ils communiquent aux prières, aux jeûnes, aux mérites de tous, mais qu'aussi la faute de l'un rejaillit sur tous, comme l'infirmité ou la souillure d'un membre, macule et affaiblit le corps entier⁴⁰. Il compare la prière du juste au nard répandu par Marie-Madeleine, dont le parfum a rempli de sa suavité la maison de Béthanie, image de l'Eglise. Cette participation de tous aux mérites communs lui paraît exigée par l'inégalité naturelle des âmes, par la diversité des situations spirituelles : les plus fortunés doivent assistance aux indigents. Chacun doit travailler à sa perfection, mais de plus au salut de tous : une bénédiction divine s'attache au zèle du prochain, dans lequel se trouvent sûrement des vertus célestes et la force des grâces spirituelles⁴¹. Origène ose même dire qu'il ne sera point de parfaite allégresse pour les élus tant qu'ils auront à craindre pour nos erreurs et pleurer sur nos péchés... « Ils nous attendent, bien que nous nous attardions, bien que nous soyons lâches à les suivre »⁴².

37. *Stromates*, IV, 8, 66. — 38. *Ibid.*, VII, 12, 87. — 39. *Ibid.*, IV, 12, 87. — 40. *In Jesu Nave*, hom. 5, N° 6. — 41. *In Cant.*, 3, 7. — 42. *In Levit.*, hom. 7, 2.

Toute l'Eglise du Ciel s'emploie à promouvoir et soutenir l'Eglise de la terre, dit-il, et il ajoute qu'il a reçu cette doctrine d'un ancien : *ita namque etiam quemdam de senioribus magistris audivi dicentem* ⁴³.

« L'EGLISE DU CIEL EST NOTRE MÈRE A TOUS » ⁴⁴, où plutôt il n'est qu'une Eglise, qui comprend tous les justes dès l'origine de l'humanité et qui de la terre se continue au ciel ⁴⁵. « Anges, prophètes, apôtres, tous les saints ne constituent qu'un seul corps où la même vie circule, où se manifeste et se développe le même *consortium* de sympathies et d'intérêts » ⁴⁶.

« Un seul et même corps attend sa justification, le même et unique qui doit ressusciter au jugement » ⁴⁷.

Origène, fils du martyr saint Léonide, et qui lui-même confessa la foi sous Dèce avec une constance qu'aucun supplice ne put fléchir, reconnaît au martyr une importance prépondérante dans l'œuvre commune du salut universel.

Le Christ-Jésus a voulu, dans la Rédemption des hommes, s'adjoindre des coopérateurs. Parce qu'ils ont les premiers bu à son calice les Apôtres avec lui jugeront le monde au dernier jour ⁴⁸ ; mais en attendant, entourant le Christ auprès de Dieu, ils l'assistent dans la conduite de l'Eglise ⁴⁹.

— La liturgie a conservé cette pensée dans la préface des Apôtres : Garde à ton Eglise comme régents ceux que tu lui as conférés comme présidents et pasteurs. Ainsi leur mission n'est pas terminée par leur entrée au ciel.

La passion des martyrs est semblablement le complément, l'achèvement de celle de leur Maître ⁵⁰. Le martyr est une source de grâces pour tous. Beaucoup devront leur salut aux souffrances des martyrs : Aussi le démon retient-il parfois la main des persécuteurs ⁵¹. La valeur

43. *In Jesu Nave*, hom. 14, 5. — 44. *In Num.*, hom. 36, 7. — 45. *In Cant.*, hom. 2, 1, 11-12. — 46. *In Num.*, hom. 4, 10, 2 ; *in Cant.*, hom. 1, 2, 1 ; *in Ep. Rom.*, 7, 6. — 47. *In Levit.*, hom. 50, 7, 4, 2. — 48. *Exhort. ad mart.*, 28. — 49. *De Orat.*, 24, 4. — 50. *Exhort.*, 36. — 51. *Exhort.*, 50 ; *in Num.*, hom. 10, 2.

impétratoire du martyre est encore déclarée, *Contre Celse*⁵² et dans le *Commentaire de saint Jean*⁵³. Les martyrs, les apôtres, mais aussi les prophètes et les anges, quiconque est du Christ, intervient efficacement pour les justes et les pécheurs⁵⁴.

Et c'est une idée favorite d'Origène que les âmes saintes assistent en réalité aux assemblées liturgiques des fidèles⁵⁵ ; les chœurs des anges s'associent à leur prière ; et le Sauveur lui-même, selon sa promesse, vient et les préside. Ainsi la prière en commun est-elle plus que toute autre agréable à Dieu et efficace.

Saint Basile. — On voit tous les progrès accomplis par la doctrine moyennant l'apport du grand Alexandre. Il restait cependant à mettre en lumière le principe dynamique de la Communion des Saints. Parmi les Cappadociens et leurs émules qui ont tenté cette définition, saint Basile apparaît comme le plus profond et le plus cohérent.

Il relève d'Origène et le dépasse ; il bénéficie d'ailleurs des éclaircissements et des développements que la doctrine Trinitaire a reçus après le Concile de Nicée, et dont il est aussi le protagoniste avec les deux saints Grégoire, de Nazianze et de Nysse.

Ce sont eux qui portent avec saint Basile-le-Grand le nom de Cappadociens, à cause du pays de leur naissance et de leur épiscopat. On leur joint parfois saint Amphiloque d'Iconium, cousin de saint Grégoire de Nazianze, tandis que saint Grégoire de Nysse est le frère cadet de saint Basile. Ils écrivaient dans la seconde moitié du IV^e siècle.

Pour Origène le principe de l'union de tous les fidèles du Christ était la société avec la Sainte Trinité. Principe d'union, mais non principe d'activité. Basile attribue la vie commune des membres de cette société au Saint-Esprit : Nous vivons tous de la communion

52. LVIII, 44. — 53. *Comm. de s. Jean*, t. 6, 36. — 54. *In Num.*, hom. 24 ; *in Mt.*, 29, 30. — 55. *De Orat.*, 31, 5.

avec l'Esprit : *Kata to Pneuma Koinônia*. Tous membres d'un même Corps, celui du Christ, animés donc tous du même Esprit. De là nécessité, efficacité, unité de la sympathie et de l'action. La prière pour autrui n'est plus un bienfait de surérogation à lui accorder, mais une nécessité commune ; c'est d'abord par la prière, respiration des âmes en Dieu, que les fidèles doivent s'entr'aider ; mais en tout le reste la solidarité est due ; l'abstentionnisme est une faute contre l'unité. Il serait impossible et même inutile, de signaler tous les endroits où il proclame la nécessité de la prière commune, où il la réclame pour soi et pour autrui.

La notion décisive est formulée : grâce à l'Esprit de la divine Charité, règne la plus étroite, la plus vitale union entre l'Eglise de la terre et l'Eglise du ciel ; ou plutôt « animées d'un même principe vital », elles n'en forment qu'une seule, la Cité de Dieu ⁵⁶.

Nous nous bornerons à nommer les autres Pères grecs en qui nous trouvons quelque vue nouvelle.

Saint Grégoire de Nazianze réclame la coopération harmonieuse des chefs qui gouvernent et des fidèles qui doivent obéir, en vue de la formation, sous la direction de l'Esprit-Saint, de l'unique Christ (mystique) ⁵⁷.

Saint Cyrille d'Alexandrie formule rigoureusement la doctrine de l'incorporation au Christ enseignée par saint Paul ^{57a}, que nous retrouverons dans la deuxième partie de ce livre ⁵⁸.

Saint Cyrille de Jérusalem. — Nous traduirons pour l'édification de nos lecteurs et les reposer de l'aridité de cette nomenclature, une mystique description du Saint-Sacrifice donnée par le saint Docteur, d'où la pratique de la prière commune résulte clairement ⁵⁹.

56. *Traité du Saint-Esprit*, 26 : *Epîtres* 40, 138, 243, etc... —

57. *De Orat.*, 32. — 57^a. 1 *Cor.*, 12. — 58. *In Ia ad Cor.* —

59. *Catéchèse* 23, mystagogie V, N^{os} 8 et 9.

« Après qu'est consommé le sacrifice spirituel, le culte non sanglant, devant l'Hostie de propitiation présente sur l'autel, nous conjurons Dieu d'accorder la paix aux Eglises, et la tranquillité de l'ordre au monde ; nous prions pour les rois, les armées et les alliés ; pour les infirmes, les affligés, et universellement pour tous ceux qui sont en quelque nécessité ; et nous sollicitons Dieu de regarder notre Hostie ;

« Nous faisons ensuite mémoire de tous ceux qui se sont endormis : d'abord des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, afin que Dieu reçoive nos prières à leur intercession ; et aussi des saints pères et évêques défunts, et en général ceux qui parmi nous ont passé leur vie ;

« Car nous croyons qu'il est d'un grand soulagement pour leurs âmes que nos suffrages soient offerts à Dieu alors que la sainte et redoutable Victime est ainsi sous nos yeux. »

Saint Jean Chrysostome eut un jour quelque peine à faire admettre à son peuple la nécessité de la réparation des fautes d'autrui. Pourquoi satisfaire pour les coupables ?

— Mais à cause de la solidarité des membres ! La tête ne souffre-t-elle pas d'une épine qui blesse le pied ?... Une piqûre venimeuse ne contamine-t-elle pas tout l'organisme ? ⁶⁰

Saint Epiphane, saint Grégoire de Nysse, Théodoret, Maxime le Confesseur et saint Jean Damascène nous eussent redit, à quelques nuances près, les formules que nous avons lues dans les autres. Qu'il nous soit permis de passer outre.

60. *Hom. 1 de Pœnit.*

II. — L'AGE PATRISTIQUE (*suite*)

LES LATINS. SAINT AUGUSTIN

D'Orient nous revenons en Occident et nous n'aurons pas à refaire notre voyage ; le schisme, puis l'invasion et la tyrannie musulmanes, vont pour de longs siècles stériliser la pensée chrétienne dans ces lieux où elle s'était épanouie, où elle avait affronté et sinon absorbé, du moins subjugué, la pensée grecque.

Tout l'humble et patient effort de l'esprit humain pour écouter et pour entendre la leçon que lui enseigne la Révélation évangélique va s'exercer en terre latine.

D'abord les Pères, Hilaire, Ambroise, Jérôme, Augustin et leurs disciples vont continuer de noter et de commenter les instructions qu'eux-mêmes ont reçues de leurs devanciers, successeurs des Apôtres.

Puis les Maîtres de la Scolastique, Anselme, Hugues et Richard, Pierre Lombard, Albert-le-Grand, Alexandre de Halès, Bonaventure, Thomas, Duns Scot, et leurs continuateurs jusqu'à nos jours, travailleront à systématiser les données de la Tradition et de l'Écriture dans les cadres d'une logique rationnelle.

Enfin poussés par les attaques de la raison révoltée sous couvert de réforme ou de philosophie, les théologiens modernes réviseront les sources scripturaires, patristiques, historiques et psychologiques de la croyance ; et cette apologétique sera encore une création de la civilisation romaine. La Ville éternelle apparaîtra de plus en plus, au centre de la catholicité, comme le nœud, si cette comparaison est permise de la Communion des Saints.

Mais la grande figure, l'immense génie d'Augustin, domine ces trois étapes de la pensée chrétienne ; et nul ne doute que l'âge qui s'ouvre par notre époque tumultueuse ne soit tributaire de sa pensée, plus peut-être et mieux, à coup sûr, que les précédents. La désaffection provoquée par les excès de la scolastique et les abus des hérésies a pris fin devant une révélation en quelque sorte toute nouvelle de la profonde humanité

d'Augustin, harmonieusement consonante à celle des générations qui montent.

Accordons cependant quelques lignes à chacun de ses précurseurs, Hilaire de Poitiers, Ambroise de Milan et Jérôme, dalmate, grand voyageur, acclimaté à Rome et émigré en Palestine, témoin comme nul autre de la catholicité de l'Eglise au iv^e siècle.

La doctrine des Orientaux se rattachait à la théologie de la Trinité et du Saint-Esprit ; la doctrine des Occidentaux va se rattacher à celle de l'Eglise. Des différences visibles dans la conception de dogme n'empêcheront point les conclusions identiques ; plus abstraites peut-être et succinctes parmi les Grecs, plus systématiques et pénétrantes parmi les Latins ; c'est chez ceux-ci que devait s'élaborer la formule définitive.

Saint Hilaire de Poitiers. — Une oraison de la liturgie actuelle, la postcommunion du III^e Samedi de Carême, résumerait bien, semble-t-il, la pensée de saint Hilaire sur notre sujet. Elle se lit :

Quæsumus, omnipotens Deus, ut inter Ejus membra numeremur, Cujus corpori communicamus et sanguini
C'est-à-dire : Nous vous prions, Dieu tout-puissant, de nous compter parmi les membres de Celui au Corps et au Sang duquel nous participons.

Pour le saint Docteur, en effet, la Communion Sacramentelle est déjà un accomplissement de notre association à Dieu par le moyen de la Chair du Christ ⁶¹. Par elle le Christ habite en nous ; nous sommes une même chair ; nous formons ensemble la demeure du Saint-Esprit : Cité Sainte, bâtie de pierres vivantes, sur le fondement des Prophètes et des Apôtres par le soin des Anges ⁶².

« L'Eglise du Ciel est le corps de la gloire de Dieu : elle est le type de l'Eglise de la terre ; nous devons lui être conformes en tout » ⁶³.

61. *In Ps.* 64, 14. — 62. *In Ps.* 51, 3 ; *in Ps.* 144, 5 ; *in Ps.* 147, 2. — 63. *In Ps.* 134, 4 : *quia hæc (cœlestis) illius (terrestis) forma est.*

Saint Ambroise, moraliste, s'est surtout occupé de la pratique et des effets de la révélation chrétienne. Sur le point spécial dont nous traitons, il a proposé des conclusions décisives. C'est dans son livre *De la Pénitence*⁶⁴ qu'apparaît pour la première fois en termes formels la doctrine des mérites surabondants de l'Eglise et de leur application aux besoins des âmes :

« Toute l'Eglise assume le fardeau du pécheur, de sorte qu'appliquant à celui qui fait pénitence les (mérites) qui surabondent en elle par l'apport de tous, elle expie ses fautes comme en les absorbant dans un mélange de collective miséricorde et de virile compassion »⁶⁵.

« Dieu n'a pas voulu que le salut commun fût une œuvre solitaire ; auprès de Lui le pénitent possède et le mérite qui l'autorise à intervenir et le droit d'obtenir l'objet de sa prière : *et interveniendi meritum et jus impetrandi* ».

Le juste est un intercesseur écouté⁶⁶. Les mérites des uns attirent le pardon des autres.

« Si tu doutes de ton crédit, présente des suppliants, produis l'Eglise qui pour toi priera, et à sa considération Dieu t'accordera ce qu'il aurait le droit de te refuser »⁶⁷.

« L'Eglise est en effet la forme de la justice (qui rend à chacun son dû) ; tous les droits sont de sa communauté ; en commun (pour la communauté) elle prie ; elle travaille pour la collectivité ; elle porte de tous les tentations »⁶⁸. Telle est la solidarité des membres du Christ que rien de ce qui les affecte n'est individuel : épreuves, travaux, prières, tout est indivis, collectif, commun.

« *Si quidem et tu in omnibus es*, car toi-même tu vis en tous », chrétien parmi tes frères⁶⁹.

Cette unité de la foi et de la charité vient du Christ et du Saint-Esprit⁷⁰ ; elle n'est point brisée par la mort ; les saints n'en sont point sortis ; ils gémissent encore

64. *De Pœnit.*, 1, 15. — 65. Cf. *De Virgin.*, 1, 7 ; *De excussu Fratris*, 1. — 66. *Expos. in Lc.*, 5, 11. — 67. *Ibid.*, 11. — 68. *De Offic.*, 1, 29. — 69. *De Caïn et Abel*, 1, 39. — 70. *De Spiritu Sancto*, 11, 10.

avec nous et pour nous ; leur compassion féconde les travaux et les combats de l'Eglise ; ils se réjouissent des prières, des jeûnes, des aumônes des fidèles qui concilient à ceux-ci leur efficace intercession ; les anges s'associent à la joie et à la médiation des saints ⁷¹.

Saint Jérôme. — Ainsi pensait, ainsi parlait saint Ambroise. Saint Jérôme n'a pas une autre foi. Citons de lui quelques lignes écrites au prêtre gaulois Vigilance, qui avait nié dans un écrit sarcastique, l'utilité de la prière adressée aux saints (c'est-à-dire la communauté de nos intérêts aux leurs).

« Tu dis, dans ton libelle, que tant que nous vivons nous pouvons efficacement prier les uns pour les autres ; mais qu'après sa mort, de personne la prière n'est plus exaucée pour autrui ; tu prétends que les martyrs eux-mêmes ne peuvent obtenir vengeance de leur sang versé.

« Mais si les Apôtres et les Martyrs, alors qu'ils vivaient dans la chair, alors qu'ils étaient encore chargés du souci d'eux-mêmes, ont pu prier pour les autres, comme tu en conviens, combien plus le peuvent-ils, après leur victoire, leur couronnement, leur triomphe ! » ⁷².

Saint Augustin. — Et voici saint Augustin.

Théologien de l'unité de l'Eglise en face des hérétiques et des schismatiques de son temps, il a maintes fois repris l'analyse de cette unité, de ses éléments, de ses causes, de ses effets ; il en a appliqué les principes et les conclusions, aussi bien qu'à la vie sociale de l'Eglise, à sa vie intime ; il en a formé une synthèse majestueuse, et les théologiens scolastiques n'auront rien à y ajouter.

Le fondement de l'unité de l'Eglise, c'est qu'elle est un Corps (mystique) dont le Christ est le Chef, la tête ; cette unité est celle de la Charité ⁷³.

71. *Epist.* 35, 39, 108, etc... — 72. *Contre Vigilance*, 6. — 73. *De Unitate Eccl.*, 2.

De droit donc, elle embrasse tous les hommes ; de fait les fidèles justifiés seuls sont dans cette unité réelle et parfaite ⁷⁴. Les apostats, les hérétiques, les schismatiques se sont *arrachés* du corps ; il faut prier pour que Dieu les convertisse et les réintègre ⁷⁵. Les pécheurs sont des membres encore attachés au corps, mais exsangues, inertes ; la santé, la vie, peut leur revenir par la miséricorde du Chef ⁷⁶ ; ils ont part aux prières des justes ⁷⁷ et c'est leur espoir de guérison.

Tous ceux donc qui ont ou ont eu le Christ pour chef appartiennent à l'Eglise ; « depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, en leur adjoignant les légions et les armées des anges, comme les citoyens d'une seule cité sous un même Roi ».

Entre l'Eglise du ciel et l'Eglise de la terre règne une union intime destinée à devenir parfaite unité ⁷⁸ ; ou mieux l'Eglise universelle du ciel et de la terre est un seul Temple de Dieu ⁷⁹.

Le principe de l'unité de l'Eglise est le Saint-Esprit qui est en elle, comme notre âme dans notre corps, un agent d'individualité, de vitalité, de fécondité. Cette conception du Saint-Esprit *AME DE L'ÉGLISE* appartient en effet à saint Augustin : *Hoc agit Spiritus Sanctus in tota Ecclesia quod anima in omnibus membris unius corporis* ⁸⁰. Les Pères grecs, saint Cyrille d'Alexandrie notamment ⁸¹, avaient pressenti cette analogie ; mais ils l'avaient quelque peu restreinte en faisant de l'Esprit Saint l'âme de chaque âme (justifiée), parce qu'il est en elle le principe de sa vie surnaturelle.

On se heurtait à la difficulté d'entendre cette action sans la pousser jusqu'à une union personnelle semblable à celle du Fils avec l'Humanité Sainte. En élargissant cette conception, saint Augustin la précise. L'action de l'Esprit-Saint s'exerce sur le Christ *total* qui comprend la tête et les membres, non la tête sans les membres, non

74. *De Baptismo contra Donat.*, 3, 17. — 75. *Serm.* 137, 273, 277. — 76. *Serm.* 137. — 77. *Enarr. in Ps.*, 105. — 78. *Serm.* 341. — 79. *Enchirid.*, 56. — 80. *Serm.*, 267, 4. — 81. *In Isaï.*, 4.

les membres séparés de la tête : *Totus Christus et caput et corpus est* ⁸².

Et ainsi « le lien d'unité de l'Eglise de Dieu... est l'œuvre propre du Saint-Esprit, avec la coopération du Père et du Fils, car le Saint-Esprit est en quelque sorte le lien du Père et du Fils ⁸³ ». Elevé à cette hauteur, à cette splendeur du modèle, la société, la communauté des saints exauce la prière que Jésus présente à son Père : *UNUM SINT, qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et vous en moi* ⁸⁴.

La conséquence d'une telle unité est une solidarité totale et universelle : « Les services sont divers, la vie commune ⁸⁵ ». Prières, bonnes œuvres, mérites de chacun profitent à tous ; les mérites des martyrs sont nôtres, et nôtres ceux du Christ : c'est pour nous qu'ils ont donné leur vie ; leur sang ne cesse d'interpeller pour nous : leur imitation est notre tâche quotidienne : Si nous ne pouvons les suivre par l'action, suivons-les par le désir ; sinon par la passion, du moins par la compassion ; sinon dans la même excellence, du moins dans la même générosité ⁸⁶.

Mais le premier devoir est le maintien de la charité, d'où l'on conclut la malice du péché qui l'affaiblit, le crime du schisme qui la ruine ⁸⁷.

L'enseignement d'Augustin est devenu, jusque dans ces expressions, celui de l'Eglise. L'intérêt serait minime d'en rechercher l'écho dans ses disciples et ses imitateurs, Prosper d'Aquitaine, Fulgence de Ruspe, Maxime de Turin, ou même saint Léon-le-Grand et plus tard, au ^{vi} siècle, dans les *Morales* de saint Grégoire, le 4^e des Pères de l'Eglise Latine.

C'est néanmoins, ainsi que nous l'avons vu précédemment, dans un centre de tradition augustienne, notre Provence, où déjà vraisemblablement est né le Symbole *Quicumque* ⁸⁸ qu'est peut-être née et qu'à coup sûr s'est

82. *Serm.* 137, 1. — 83. *Serm.* 71, 20. — 84. *Joan.*, 17, 23. — 85. *Serm.* 267. — 86. *Serm.* 280. — 87. *Tract. in Joan.*, 32, 7. — 88. *La Trinité*, p. 169 sq.

inscrite dans le Symbole de notre foi pour de là se répandre à travers la Catholicité, la formule exacte et définitive du dogme : Je crois la Communion des Saints.

III. — L'AGE SCOLASTIQUE SAINT BONAVENTURE

Du milieu du vi^e siècle jusqu'à l'aurore du xiii^e s'ouvre dans l'histoire de la doctrine une période obscure à peine coupée par les 60 ou 80 ans de la Renaissance carolingienne. Quelques noms brillent dans cette nuit, saint Grégoire-le-Grand, saint Bède le Vénérable (735), jusque vers l'an 800 ; après la mort d'Alcuin, de Raban Maur, de Paschase Radbert, de Rathramne de Corbie, il faut descendre jusqu'à saint Anselme de Cantorbéry pour trouver un théologien de valeur ; les auteurs ne manquent pas entièrement ; la Patrologie contient des canonistes, des liturgistes, des compilateurs ; les hommes et les œuvres font défaut.

On en reçoit une impression saisissante quand on considère des tableaux synoptiques de l'Histoire ecclésiastique, tels que les *Synchronismes de la Théologie Catholique*, de René Aigrain⁸⁹ ou les *Tabulæ Fontium Traditionis Christianæ* des P. P. Creusen et Van Eyen s. j.⁹⁰. A part les 7 ou 8 décades (780-850) où la pressante volonté de Charlemagne a excité le zèle d'une équipe de travailleurs dont les quelque 20 noms traversent alors la blancheur des pages, les colonnes s'alignent et s'allongent vides et nues durant 400 ans.

Quelques sentences cependant, empruntées à des *Catéchismes*, montrent la permanence de la pensée chrétienne :

« Nous croyons avoir société et commune espérance avec les saints qui sont passés de ce siècle à Dieu dans la foi que nous professons nous-mêmes » Alcuin (?).

89. B.C.S.R., 677-678. — 90. *Museum Lessianum*.

« Nous professons l'unité des membres de l'Eglise dans le Christ et gardons l'espoir de participer un jour à la société des anges dans une même vie qui est celle de Jésus » Leidrade, évêque de Lyon † 816.

C'est vers la fin de cette période que se produisit la déviation que nous avons signalée à propos du sens du mot *Saints* : Yves de Chartres, † 1016 ; Josselin de Soissons, entendent ce mot des Sacrements. Nous n'en reparlerons pas ici.

Néanmoins, dans la pratique, l'idée de l'unité de l'Eglise dans ses trois états reste vivante et saisissable ; car c'est alors que se développe le culte des morts et celui des saints.

« En ce moment, écrit l'historien A. Dufourcq⁹¹ se répandent de tous côtés les associations de prières pour les morts ; humblement, mais efficacement le Christianisme proteste contre l'émiettement de la société civile. Guidé par la pensée plus forte et plus claire de saint Odilon de Cluny, le mouvement de la piété populaire aboutit à une glorification solennelle de l'unité de l'Eglise ; en 998, Odilon institue la fête de la Commémoration des Morts et il en fixe la date au lendemain de la Toussaint. Les deux premiers jours du mois de novembre sont désormais comme la fête de l'unité de l'Eglise militante, souffrante, et triomphante : les vivants donnent une prière aux morts, ils en demandent une aux saints ».

La piété envers les morts semble en effet avoir redoublé à la fin du ix^e siècle et au cours du x^e siècle ; c'est alors qu'apparaissent les premiers obituaires ou nécrologes, registres contenant au jour anniversaire le nom des associés défunts, et dont les listes, parfois interminables, du prône paroissial, sont un vestige.

La fête des Trépassés fut d'abord propre à Cluny et aux monastères de sa lignée ; mais elle passa promptement dans les églises particulières et dans l'Eglise universelle ; la fête de la Toussaint était bien antérieure ;

91. *Le Christianisme et les Barbares*, p. 322 sq.

le Pape Grégoire IV l'avait proprement instituée en 830, en fixant au 1^{er} novembre et étendant à l'Eglise une fête romaine célébrée au 13 mai, depuis que vers 609 le Pape Boniface IV avait consacré le Panthéon à la mémoire des Martyrs.

A cette même époque aussi le souvenir des *martyrs* commence à s'effacer, remplacé qu'il est dans la mémoire des peuples et par suite des *saints* locaux, témoins plus modernes de la foi et bienfaiteurs plus récents des communautés chrétiennes. Or ces variations et ces accroissements du culte se rattachent intimement à la Communion des Saints.

*
**

« Nous croyons la Communion des Saints, écrit saint Bernard † 1153, à l'aube des temps nouveaux ; et que par cette communion notre insuffisance est suppléée ; si en effet nous aimons Dieu dans ses saints, les saints eux-mêmes, pressés par les exigences de leur charité nous communiqueront leur béatitude auprès de Dieu ⁹² ». Peut-être pourrait-on dire que cette communion s'exerce-t-elle plus d'élus à fidèles, que de ceux-ci entre eux ? Saint Bernard donne tout un chapitre, le 33^e de son *Traité de la Charité* à cette manifestation de l'amour fraternel.

L'heure est venue où les Scolastiques vont systématiser la théologie. Leur guide, le Maître des Sentences, Pierre Lombard, comme il suit saint Augustin, professe « que du Saint-Esprit relève le lien social qui forme de tous les fidèles un corps, celui de l'unique Fils de Dieu ⁹³ ». Cette union groupe les fidèles, les âmes, les anges ⁹⁴ ; entre saints et fidèles subsiste la communication des mérites et des prières ⁹⁵. Tout l'ensemble de sa doctrine indique suffisamment qu'il entend *Communion des Saints* de la société qui unit entre eux et à Jésus-Christ tous les membres de la triple et unique Eglise ⁹⁶.

92. *Serm. in Cant.*, 53. — 93. *In Epist. ad Ephes.*, 4. — 94. III^e dist., 28, 2. — 95. IV^e dist., 45, 7. — 96. III^e dist., 28 et 29 ; IV^e dist., 38 et 41.

Nous avons mentionné plus haut le sentiment des princes de la scolastique, Alexandre de Halès, saint Albert-le-Grand, saint Thomas d'Aquin. Nous n'y reviendrons pas. Nous reproduirons d'après P. Bernard, la magistrale synthèse opérée par saint Bonaventure.

« Inutile, dit ce savant auteur, de relever en saint Thomas les éléments d'une doctrine fixée avant lui et en dehors de lui ». A cause de son acceptation au sens neutre du mot *saints*, sa doctrine, en effet, n'arrive qu'indirectement à établir la communion des fidèles entre eux ; de plus elle exclurait logiquement de cette communion les anges (qui n'ont point de part à la rédemption du Christ et aux sacrements), s'il n'avait associé les esprits angéliques aux saints à cause de l'unité de vie surnaturelle et de fin dernière, commune aux uns et aux autres. Mais, répétons-le, ces divergences dans la constitution de la doctrine n'affectent que la méthode ; la synthèse pratique reste la même...

Saint Bonaventure s'est évidemment complu dans la méditation de la Communion des Saints ; elle a satisfait sa piété ; et il s'est efforcé d'en inculquer la suavité aux autres. Dans ses grands *Commentaires*, comme dans ses *Opuscules*, il y revient sans se lasser.

Voici, groupée en sept articles, la théorie bonaventurienne de la Communion des Saints, dont personne n'a mieux parlé que le Docteur séraphique ; elle a inspiré toute la scolastique subséquente.

1° Les fidèles sont unis en corps dans le Christ ; le principe de cette union, qui ne peut être qu'incrée, est l'Esprit Saint et Sanctificateur, un et identique en tous ⁹⁷.

2° Cette union des volontés dans la charité mutuelle et réciproque a pour exemplaire l'unité des Personnes divines ⁹⁸.

3° Elle est opérée par la Communion eucharistique ⁹⁹ ; signifiée par l'union sacramentelle du corps réel du Christ

97. In IV l., 1, dist. 14. — 98. *Ibid.*, dist., 10, 1, 3. — 99. *Brevil.*, 6, 9.

avec les espèces ¹⁰⁰ ; et la fraction du pain en trois parties symbolise les trois états du Corps mystique ¹⁰¹ militant, souffrant, triomphant.

4° Entre ces trois états d'une même Eglise universelle, subsistant à travers tous les temps et durant l'éternité ¹⁰², règne une étroite connexion comme entre les organes d'un corps naturel ¹⁰³.

5° Tous les membres sont solidaires les uns des autres ; le bien de chacun est le bien de tous, mais chacun y participe selon sa mesure ¹⁰⁴.

6° Non seulement par ses prières, l'Eglise vient efficacement à notre aide et maintes fois nous préserve du péché ¹⁰⁵ ; mais par les mérites surabondants des saints, elle satisfait pour ses enfants coupables ¹⁰⁶.

7° Les saints ont droit à notre culte ¹⁰⁷ et à nos invocations ¹⁰⁸ ; en retour ils intercèdent pour nous, et ainsi l'unité, la charité et la hiérarchie des services sont exercés ¹⁰⁹ ; pour cette même raison nous devons nos suffrages aux morts, prières, jeûnes ; et spécialement nous honorons les uns et soulageons les autres par le Saint-Sacrifice de la Messe ¹¹⁰.

Quelle riche matière à méditation que ce simple sommaire !

Nous retrouverions désormais la même doctrine dans l'enseignement de tous les maîtres qui tour à tour ont commenté le quatrième Livre des Sentences. Nous pouvons donc nous en tenir là. Mais nous comprendrons mieux encore notre bonheur d'appartenir à une Eglise qui professe avec tant de fidélité la Communion des Saints en considérant comment cette doctrine si ferme, si cohérente, si lumineuse et consolante s'est émiettée sous les coups de l'individualisme protestant.

100. *In IV*, dist. 8, 1, 2. — 101. *Ibid.*, 12, 1-3. — 102. *In IV*, dist. 8, p. 1, 1 ad 2, q. 1. — 103. *Ibid.*, dist. 20, p. 2. — 104. Cf. *In IV*, dist. 45, a 2. — 105. *IV*, dist. 17, p. 2. — 106. *IV*, dist. 15, p. 2. — 107. *III*, dist. 9, a 2. — 108. *Brevil.*, V, 10. — 109. *IV*, dist. 45, a 3. — 110. *Brevil.*, VII, 3 ; *IV*, dist. 45, a 3.

IV. — LES DÉFORMATIONS PROTESTANTES

Les hérétiques des premiers siècles ne s'étaient attaqués à la Communion des Saints que d'une manière indirecte en contestant la légitimité du culte des saints, l'utilité de la prière pour les morts, conséquences du dogme ; car le principe dogmatique lui-même n'était pas formulé.

La notion d'une communion entre tous les croyants, fidèles et élus, n'entre en discussion qu'avec la Réforme.

La Communion des Saints est un centre de convergence de tous les articles de la foi chrétienne : prédestination et liberté ; péché, grâce et mérite ; foi et œuvres, efficacité de la prière ; intercession des saints, suffrages pour les morts ; sacrifice rédempteur du Christ appliqué aux âmes par l'Eucharistie ; achèvement de l'Incarnation, prolongée par le ministère de l'Eglise, ce qui implique de celle-ci la visibilité et la hiérarchie ; jusqu'au mystère même de la Trinité enfin, puisque l'unité des Trois Personnes est le modèle suprême de l'union des justes, et la fécondité de la nature divine la cause de notre filiation dans le Christ-Jésus ; une hérésie donc qui touche l'un de ces points la met elle-même en question. Or l'hérésie protestante les conteste tous à quelque titre.

Le principe fondamental de sa théologie est un prédestinarianisme absolu, qui isole l'homme de l'homme, devant un Dieu dont l'arbitraire volonté choisit ou réprouve ses créatures sans aucune participation de celles-ci. Aucune œuvre mauvaise ne peut nuire à l'élu, aucune œuvre bonne profiter au réprouvé ; la foi seule suffit, qui est donnée à l'un, refusée à l'autre. Du même coup se trouve proclamée l'inutilité du zèle, du ministère sacerdotal, de l'Eglise hiérarchique et visible et de ses sacrements, de la prière, soit de l'invocation des saints impuissants, soit des suffrages pour les morts, qui, sauvés ou perdus, n'en ont plus besoin. Ainsi se trouve anéantie la solidarité intime des âmes.

D'ailleurs, avouons-le à l'honneur de la raison humaine et de l'esprit chrétien, les Réformateurs n'ont jamais osé pousser jusqu'au bout les conséquences de leur principe ; et de plus ils ont laissé à leurs sectateurs un droit de libre examen qui permet à chacun d'adopter ou de rejeter sans souci de la logique interne du système, telle et telle doctrine à son gré.

Aussi a-t-on pu dire qu'« il n'existait pas de Protestantisme, mais seulement des protestants ». Cet individualisme doctrinal ne rend pas la controverse très facile, car le « protestant » avec lequel on parle peut toujours se retrancher derrière sa conviction personnelle pour rétorquer l'argument qu'on lui propose. Et nous n'ignorons pas non plus que parmi « nos frères séparés » se compte un grand nombre de bons chrétiens. Or ils ne le demeurent que par illogisme, se dérochant aux conséquences de leurs principes, et parce que malgré eux, ils ne cessent point d'appartenir, à titre de baptisés et de croyants, à la Communion des Saints.

Mais l'article : *je crois la Communion des Saints*, ainsi que le précédent : *je crois la Sainte Eglise Catholique*, est passé sous silence par la plupart des *Confessions* de la Réforme ; ou bien les deux articles sont identifiés ; ou encore réduits à une communauté de biens entre fidèles ¹¹¹.

Quant à la doctrine catholique, elle a donné lieu aux interprétations les plus invraisemblables de la part des théologiens protestants, alors pourtant qu'il leur serait si facile de consulter le moindre catéchisme pour être fixés, sur « ce dogme qui répond si bien, en chacun de ses éléments, aux tendances les plus légitimes, aux affections les plus profondes de la nature humaine ».

M. Nicolas, *Le Symbole des Apôtres*, 1867, n'y voit qu'une sorte de polythéisme très mal déguisé, un triomphe remporté sur la religion de l'esprit par cette reli-

111. Cf. Confession Helvétique, 1536 ; Confession Gallicane, 1561. — L'Eglise anglicane a indéfiniment varié sa position. Cf. P. Bernard, *op. cit.*

giosité de bas aloi toujours présente dans les masses populaires.

A. Viguié, dans l'*Encyclopédie* (Lichtenberger) l'appelle « un système purement mécanique de justification, mélange de magie et d'incrédulité, qui dispense l'individu de toute responsabilité et l'invite à l'immoralité, puisque le plus indigne peut s'approprier sans effort les mérites des saints »...

On ne peut guère aller plus loin dans l'inintelligence et le dénigrement. J.-A. Dorner¹¹² a encore outré ces excès, en imputant aux Scolastiques, et il nomme le bienheureux Jean Duns Scot, d'avoir réalisé par ce dogme « l'audacieuse tentative de reléguer dans l'ombre Dieu et Jésus-Christ » au profit sans doute du Pape de Rome ! Qu'il faut plaindre les « bons chrétiens » du protestantisme, brebis égarées par leurs pasteurs, de ne connaître leurs « frères en Jésus-Christ » que par ces caricatures passionnées de leur croyance.

Tout ce que nous avons rapporté de la conception traditionnelle du dogme, et l'explication théologique que nous devons encore en donner dans la deuxième partie de notre ouvrage suffit à faire justice de ces ridicules travestissements de notre foi.

112. Histoire de la Théologie Protestante, 1878.

CHAPITRE III

LES FAITS

Les monuments de l'antiquité chrétienne.
Épigraphes de Pectorius et d'Abercius.

LES MONUMENTS DE L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE

Au lieu de nous renseigner, pour connaître la croyance de l'Eglise sur la Communion des Saints, auprès des maîtres de la doctrine, Pères et Théologiens dont nous avons relevé les enseignements, nous aurions pu consulter les monuments que l'antiquité chrétienne a laissés de sa foi et qui sont venus jusqu'à nous. Un pieux pèlerinage nous aurait conduits aux basiliques, aux catacombes, et jusque dans les musées où se conservent ces reliques précieuses des chrétiens antiques. Nous nous serions bornés à étudier les documents subsistant des trois premiers siècles et nous aurions néanmoins recueilli une ample moisson

de témoignages. La valeur de ces témoignages serait d'autant plus grande, qu'ils émaneraient d'auteurs, de temps, de lieux bien divers, et qu'ils concorderaient exactement dans leurs affirmations : ce sont les inscriptions manuscrites d'humbles frères illettrés qui visitent les tombeaux des apôtres et des martyrs, relevées à Rome, en Mauritanie, en Egypte, et les épitaphes versifiées d'Abercius d'Hiéraple, de Pectorius d'Autun, de Damase à Rome ; ce sont les symboles du Poisson, de l'Agneau, de la Colombe qu'on retrouve partout dans les pays méditerranéens ; ce sont les *mémoires* érigées en Afrique, en Espagne, en Gaule, aux saints Pierre et Paul, au diacre saint Laurent, à d'autres saints célèbres ; ce sont, sur les pierres tombales des chrétiens de toute région, demandes de prières adressées par le défunt à ses coreligionnaires, ou les vœux de repos et de paix dans le Christ dont ces derniers l'accompagnent.

On lirait, sur l'ensemble de ces apports, que les chrétiens de ces temps primitifs se considéraient tous comme membres d'une fraternité spirituelle qui n'était pas limitée par les frontières de la cité ou du pays ni brisée par la mort, car son origine était divine et chacun des frères participait à la même naissance, à la même vie, à la même destinée, dans une foi et une espérance communes ; tous portaient un nom qui leur rappelait l'unité de leur race : CHRÉTIEN ; tous mangeaient d'une même nourriture mystérieuse et réservée. Ils rendaient à Dieu un même culte, se réclamaient du même médiateur Jésus-Christ, honoraient les mêmes saints dont ils imploraient les suffrages, dont ils visitaient les sanctuaires, portaient le nom ou une médaille ; dont ils souhaitaient partager le tombeau et la gloire ; ils leur demandaient pour eux et pour les frères défunts leur intercession auprès de Dieu leur commun Père ; ils savaient ces ancêtres en sécurité dans la patrie, et eux encore exposés aux périls et aux combats, mais fortifiés par leur protection ; ils se représentaient le séjour des frères bienheureux comme un Paradis, comme ces Champs-Élysées dont parlaient aussi les infidèles, mais dans une spirituelle pureté dont ces derniers n'avaient

rien conçu. Là aussi habitaient les anges saints dont la prière et la tutelle étaient favorables à leurs clients. Mais tous, fidèles de la terre, âmes attendant leur admission au ciel, élus déjà glorifiés, esprits angéliques, ne font qu'une seule Eglise sous la présidence du Christ-Dieu, dans une commune et éternelle Charité.

Pour être concluant, cet exposé que nous avons rendu aussi clair et bref qu'il nous a été possible, devrait être accompagné de la description des monuments qui l'ont inspiré et nourri. Ce détail est impossible à fournir ici et nous devons renvoyer aux travaux connus de Le Blant, Paul Allard, Dom H. Leclercq, etc... ou à l'article de R. S. Bour¹ : *La Communion des Saints attestée par les Monuments de l'Antiquité chrétienne*. Mais nous pensons ne point frustrer entièrement l'attente de nos lecteurs en présentant ici deux de ces monuments vénérables, l'un gaulois, du III^e siècle, l'autre du II^e siècle et phrygien, c'est-à-dire de chaque extrémité de l'Empire...

Parmi les monuments les plus explicites de la foi antique, il faut citer, à cause de sa provenance, celui qu'on appelle *l'Épithaphe de Pectorius d'Autun*^{1 a}.

En 1839, étaient trouvés dans un ancien cimetière près d'Autun, la Rome celtique, sept fragments d'une pierre tombale qui portaient une inscription en lettres grecques. Ils sont maintenant conservés au Musée de la ville.

Les fragments rassemblés et les lettres, que les injures du temps avaient effacées ou mutilées, restituées par de savantes conjectures, on reconnut que l'inscription se composait de deux strophes, l'un de trois distiques, l'autre de cinq hexamètres, et que les cinq premiers vers, dont le commencement avait été heureusement épargné par les siècles, formaient acrostiche sur le mot ICHTUS.

Nos lecteurs n'ignorent pas que ce mot grec signifie poisson, et qu'il a servi de *mot de passe* à nos ancêtres dans la foi, parce qu'il groupe les lettres initiales des mots correspondant à :

1. D.T.C. III, p. 454 à 380 — 1^a *Ench. Hist.*, 236.

I	ESOUS	Jésus
CH	RISTOS	Christ
TH	EOU (de)	Dieu
U	IOS (le)	Fils
S	ÔTÊR	Sauveur

Cette particularité de l'inscription indiquait que *Pectorius* qui l'avait composée, ou du moins fait graver sur son tombeau, était chrétien. Or cette épitaphe du III^e siècle donne sur la croyance de *Pectorius* et de ses contemporains aux principaux dogmes de l'Eglise un témoignage irrécusable et clair. On y relève notamment les éléments de la foi dans la participation des mérites du Christ et dans l'utile réciprocité des suffrages entre les fidèles vivants et défunts, sur quoi se base la Communion des Saints.

Voici une traduction aussi littérale que possible, mais qui ne peut malheureusement pas garder l'ordre des mots :

Race divine du Poisson céleste, d'un cœur auguste uses-en ; accédant entre les mortels à la source immortelle des eaux divines. Laisse, (ô bien-) aimé, ton âme se refaire dans (les) eaux intarissables d'enrichissante sagesse.

Du Sauveur des Saints, reçois le pain (doux comme le) miel.

Mange avidement le Poisson que tu tiens dans (tes) mains.

(ô) Poisson, nourris donc (les tiens) (je t'en) prie, Seigneur Rédempteur.

(Qu'ici) repose en paix (ma) mère, je t'(en) supplie, Lumière des morts.

Aschandus (ô) père, très cher à mon cœur,

Comme de (ma) douce mère et de mes frères

Dans la paix du Poisson, souviens-toi de ton *Pectorius*.

Dans la première strophe on voit la description symbolique du baptême qui engendre à la vie divine et

provoque aux vertus, et l'allusion à l'Eucharistie — Le Pain — qui livre le Christ — Le Poisson.

Dans la deuxième, Pectorius prie au Seigneur pour toute l'Eglise, pour le repos de l'âme de sa mère ; il demande à son père Aschandus de ne pas l'oublier dans sa prière au Christ, non plus qu'il n'oublie son épouse et ses autres enfants. Et cet appel à la charité de son père très cher à son cœur, déjà si touchant humainement, nous émeut davantage comme chrétiens parce qu'il contient une ouverte profession de notre commune foi.

Voici maintenant l'*Épithaphe d'Abercius, d'Hiéropolis* en Phrygie, que l'on date de la fin du II^e siècle. La vie d'Abercius fut écrite entre le III^e et VI^e siècle ; elle donne le texte de cette épithaphe.

Elle se compose de 22 vers hexamètres (sauf le 2^e, pentamètre) ; en 1883 W. Ramsay trouva à Hiéraple 2 fragments de cette pierre ; depuis l'année 1892 on les conserve au Musée du Latran à Rome.

Dès 1882, Ramsay avait relevé une autre pierre, contenant l'épithaphe d'un certain Alexandre aussi d'Hiéraple († 216) qui s'accordait avec celle d'Abercius, moyennant un changement de nom.

De la cité élue citoyen, j'ai vivant dressé ce monument
afin d'avoir ici un lieu de repos en mon temps.

Mon nom est Abercius, disciple du Pasteur Saint
qui paît (ses) troupeaux de brebis par monts et plaines,
qui a des yeux très grands et qui voient tout.

C'est lui qui m'a enseigné les lettres fidèles de la vie,
qui m'a envoyé à Rome, tant pour considérer la cité
royale

que pour voir la Reine au vêtement doré, et chaussée d'or.

Là j'ai vu un peuple qui porte un signe resplendissant.

J'ai vu aussi la plaine de Syrie et toutes les villes, et
Nisibe

au delà de l'Euphrate ; partout, j'ai trouvé des frères.

Paul fut mon compagnon de voyage. Or partout la Foi
m'avait précédé

et partout elle posa devant moi comme nourriture le
Poisson de source
très grand et immaculé qu'a pêché la Vierge chaste.
Elle le distribuait perpétuellement aux amis pour le
manger.
Elle a de bon vin mêlé (d'eau) qu'elle donne avec le pain.
Vivant, j'ai ordonné (moi) Abercius que ces choses
fussent ainsi écrites,
ayant très exactement soixante et douze ans.
Celui qui les lira, qu'il prie pour Abercius, s'il est d'un
même esprit avec lui,
Mais que jamais personne ne dépose un autre mort en
mon tombeau.
Sinon, il paiera au fisc romain 2.000 pièces d'or
et à mon excellente cité paternelle Hiéraple mille².

« Peut-on désirer, écrit Gustave Bardy³ un témoignage plus décisif que ces quelques lignes », sur la pratique catholique de la Communion des Saints. « Partout où ses voyages ont conduit le vieil évêque et jusqu'au delà de l'Euphrate, ce sont des frères qu'il a rencontrés, marqués d'un même sceau brillant qui est le baptême, nourris du même Poisson mystique qui est le Christ. D'une extrémité du monde à l'autre, de Rome à Nisibe, circule dès ces dernières années du II^e siècle, un immense courant de vie commune... L'Evangile a réalisé l'unité des esprits et des cœurs. »

« Les monuments laissés par les premières communautés chrétiennes montrent clairement qu'elles ne se considèrent pas comme un simple groupement de croyants librement associés pour chercher ensemble le mot des grands problèmes, le modèle des devoirs coûteux, l'encouragement mutuel au service de Dieu, comme sont aujourd'hui les « Congrégations » protestantes de toute dénomination, où chacun conserve son indépendance et le droit de se retirer s'il lui plaît et quand il lui plaît. Il n'est plus à présent nécessaire de prouver

2. E.H.A. 155. — 3. *En lisant les Pères*, 1933, p. 77.

un point qui n'est plus contesté. Les Communautés chrétiennes se disent et sont *des Eglises*, elles sont L'EGLISE. Elles forment un organisme lié et vivant ; elles ont une doctrine commune, des rites communs, une autorité unique émanée du Christ : un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu, Père de tous, qui agit par tous, qui est en tous ⁴.

« Qu'on pense ou non qu'ils se trompaient dans leur croyance, on ne saurait nier que les premiers chrétiens attribuaient une origine et une efficacité divines... à l'imposition des mains qui conférait le Saint-Esprit et faisait, de par Dieu, des ministres pour les sacrements et des chefs pour l'Eglise, des hommes ainsi choisis, séparés du commun des fidèles, élevés au-dessus d'eux pour les instruire et les gouverner... » « Les premiers croyants, malgré l'abondance des dons spirituels qui leur étaient départis et qui octroyaient à leurs bénéficiaires une influence reconnue, se soumettaient aux Apôtres et à ceux que les Apôtres avait désignés pour les suppléer ; à cette hiérarchie visible cédait toute autre supériorité, car le corps des pasteurs exerce une indispensable médiation : les fidèles sont des pierres vivantes de l'édifice religieux qui s'élève, temple saint dans le Seigneur ; mais le fondement de l'édifice d'où celui-ci tire toute sa solidité est formé de pierres privilégiées, les apôtres et les prophètes (eux-mêmes appuyés sur la Pierre d'Angle, le Christ-Jésus » ⁵).

« En dehors de cet édifice, privé de la participation aux sacrements qui s'y célébraient, rebelle à la doctrine qui s'y enseignait, nul n'appartenait plus au Christ, sarment retranché de la vigne, membre arraché au corps, étranger à la famille de Dieu » ⁶.

*
**

4. Ephes., 4, 5. — 5. *Ibid.*, 3, 4, 5, 11. Cf. 1 Joan., 1, 3. —
6. D'après L. de Grandmaison, éd. abrégée, p. 642.

CONCLUSION

En terminant cette rapide étude historique, n'est-il pas licite de tirer, des témoignages des écrivains et de ceux des monuments, au moins cette conclusion de fait :

1. Il existe entre tous les membres de l'Unique Eglise, militante, souffrante et triomphante, une communauté spirituelle qui les unit tous entre eux et tous au Christ comme à leur Chef.

2. Le caractère mystique de cette association implique entre tous ses membres : 1° la participation commune aux mêmes sacrements qui leur transmettent les mérites de Jésus-Christ ; 2° la jouissance en commun de tous les dons particuliers inhérents aux divers ministères ecclésiastiques ; 3° le commerce réciproque des œuvres méritoires, fondé sur la charité mutuelle.

3. Tous les membres de la triple Eglise participent, bien qu'inégalement et selon la mesure de leur charité, de leur foi ou de leur gloire, à cette union des âmes et à cette communication des biens. Plus est considérable l'apport de chacun, plus grand aussi est son profit spirituel. Et selon cette même diversité des mérites, le Christ-Chef communique à chacun des trésors qui sont siens ⁷.

7. D'après le *Catéchisme Romain*, art. 1, 9, 19-23.

DEUXIÈME PARTIE. DOCTRINALE

LA COMMUNION DES SAINTS
DANS
LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER

L'ENSEIGNEMENT RÉVÉLÉ

I. Les synoptiques : Le Royaume de Dieu. — II. Saint Jean : La vraie Vigne. — III. Saint Paul : Le Temple de Dieu. L'Épouse mystique ; Le Corps du Christ.

NOUS sommes les membres d'un grand corps. La nature nous a produits de la même souche : elle a mis en nous un mutuel amour, elle nous a formés sociables. Ainsi que ce vers de Térence nous soit au cœur et sur les lèvres : Je suis homme et ne m'estime étranger rien d'humain. « *Membra sumus corporis magni. Natura nos cognatos edidit. Haec nobis amorem indidit mutuum, nos sociabiles fecit. Itaque versus iste terentianus et in pectore et in ore sit :*

Homo sum : humani nihil a me alienum puto. »

Témoignage de l'âme naturellement chrétienne plutôt que référence à la Révélation que cependant il aurait pu connaître, Sénèque, contemporain de saint Paul, a dit cette parole, une des plus belles qu'ait pu concevoir

une pensée, proférer une bouche d'homme¹. On l'a jugée si belle qu'on n'a pas voulu en croire capable un « païen ».

On a supposé que son auteur l'avait empruntée à l'Apôtre, et que Sénèque avait rencontré Paul auprès du Proconsul d'Achaïe, Gallion, son frère. C'était le temps où l'on diminuait comme à plaisir les vérités parmi les enfants des hommes, où l'on déniait au savoir humain tout pressentiment des données surnaturelles pour mieux sauvegarder de celles-ci la transcendance.

Il n'importe guère. Mais nous pouvons faire plus de crédit à la raison humaine sans amoindrir par là l'excellence du Don divin, car cette raison aussi est l'œuvre de Dieu. Il n'est point, aux yeux de leur Créateur, de païens. Tous les hommes sont ses enfants ; tous ont été aimés et rachetés dans le Christ Jésus ; tous entendent son appel au salut, et reçoivent son assistance pour y répondre.

Saint Paul n'en doute pas² ; et le Code Canonique (1070) ne parle que de *disparité de culte*.

Cette NATURE, qui nous a tous enfantés frères, est ici le pseudonyme de notre commun Père des Cieux. L'enseignement de son divin Fils, recueilli par les Evangélistes et les Apôtres, nous en est garant. C'est cet enseignement que nous allons maintenant écouter. Nous avons entendu son écho fidèle dans la Tradition des Pères et dans la pratique des croyants ; nous nous sommes ainsi préparés à recevoir et à comprendre la parole même de Dieu. Ce témoignage des hommes nous a garanti le fait de la Communion des Saints. Maintenant que nous allons tenter d'en saisir les causes, nous recourons au Maître des hommes.

Approchons-nous avec confiance et humilité. Le sujet est sublime, il ne nous est pas inaccessible. L'onction du Saint-Esprit que nous avons reçue nous donnera de comprendre des notions dont nous avons besoin pour pousser notre vie chrétienne à la plénitude de sa cons-

1. *Epître*, 95. — 2. *Act.*, 17, 27.

science et de son rendement. Il est moins question de connaître dialectiquement, pour en dissenter à notre aise, les causes profondes de la solidarité humaine, que de concevoir la grandeur et la nécessité de l'amour du prochain pour le servir généreusement. Nulle grâce ne nous sera refusée pour compléter en nous et promouvoir autour de nous l'achèvement du Christ total. Car c'est de quoi il s'agit.

I. — LES SYNOPTIQUES : LE ROYAUME DE DIEU

En ces jours-là parut Jean-Baptiste et il disait :

« Repentez-vous, préparez-vous. Car le Royaume des Cieux est proche »³.

Et quand Jean eut été mis en prison, Jésus commença lui-même à prêcher et il disait aussi : « Faites pénitence, car le Royaume des Cieux est proche »⁴.

Ainsi fut annoncé le Royaume.

Quel est ce royaume ? Un *royaume* d'abord *spirituel*.

Il ne vient point de manière à frapper les regards. On ne peut pas dire : Il est ici, ou il est là. Voyez ! Le royaume de Dieu est au milieu de vous⁵.

Il s'établit par le refoulement de la puissance invisible du démon : puisque par l'Esprit de Dieu (Jésus) chasse les démons, alors le Royaume de Dieu est venu jusqu'à vous⁶.

On n'y entre que par la rémission des péchés dont le baptême est le symbole efficace ; on s'y agrège par la pratique de toute justice ; on n'y persévère que par le port quotidien de sa croix⁷.

Depuis les jours de Jean-Baptiste (initiateur de l'ère nouvelle) le Royaume des Cieux est emporté de force, et s'en emparent ceux qui se font violence⁸ : Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur,

3. Mt., 3, 2 ; Mc., 1, 5. — 4. Mt., 4, 12-17. — 5. Lc., 17, 20. — 6. Mt., 12, 28. — 7. Mc., 1, 4 ; Lc., 3, 3 ; 9, 23 ; Mt., 5, 20 ; Rom., 14, 17. — 8. Mt., 11, 17.

qui entrent dans le Royaume, mais celui seul qui fait la volonté de mon Père⁹. Quiconque ne recevra pas comme un petit enfant le Royaume n'y aura pas d'entrée¹⁰.

La charte du Royaume est une perfection qui doit imiter celle de Dieu même¹¹ ; par un entier renoncement à soi¹² ; par un dévouement total au Christ Jésus¹³. Elle est promulguée sous la forme paradoxale des Béatitudes qui transposent d'un coup en valeurs spirituelles tous les biens auxquels les hommes donnent du prix¹⁴.

Ainsi le Royaume se présente comme une réalité spirituelle insérée dans les âmes, qui les travaille par le dedans comme un levain¹⁵ ; qui s'y développe et pousse comme une semence¹⁶. Tous doivent, pour trouver la vie, pour être sauvés, la recevoir, et tous le peuvent. Ce n'est pas question de race ni de privilège, mais de bonne volonté¹⁷ ; ce n'est pas non plus question de libre préférence, mais de vie ou de mort éternelle¹⁸.

D'ailleurs l'effort qui est exigé des adhérents du Royaume ne reste pas sans une contrepartie. Dieu, père de tous, des mauvais et des bons, est à un titre nouveau le Père des disciples de Jésus. Ceux-ci sont frères, en intime communion de cœur et d'esprit les uns avec les autres ; entre eux brille et brûle une charité inextinguible et parfaite, qui aura son plein épanouissement dans le ciel. Déjà leurs noms y sont inscrits comme dans un livre de vie ; et les anges de Dieu, qui prennent dès à présent part à leurs prières, à leurs efforts, à leurs joies, seront là les modèles de leur vie renouvelée et leurs compagnons de victoire¹⁹.

Nous insistons spécialement sur le *fait intérieur* sur quoi se fonde ici-bas le Royaume de Dieu : la foi, la charité, la générosité et la bienveillance mutuelle qui sont l'apport obligé de tous les citoyens ; et la filiation

9. Mt., 7, 21. — 10. Mc, 10, 15. — 11. Mt., 5, 48. — 12. Lc., 14, 33 ; Mt., 19, 21. — 13. Lc., 14, 26-27. — 14. Mt., 5, 3-11 ; Lc., 6, 20-22. — 15. Mt., 13, 33. — 16. Mc., 4, 28, 31. — 17. Mt., 3, 9 ; 21, 31. — 18. Mt., 13, 42-50 ; 22, 13 ; Lc., 13, 28. — 19. Mt., 3, 11 ; 5, 45 ; 5, 48 ; 6, 9 ; 18, 21 ; Lc., 10, 20 ; 12, 8 ; 12, 49 ; 15, 10 ; 16, 22, etc...

à l'égard de Dieu, la fraternité entre les hommes qui sont l'apport et le don de Dieu dans son Christ ; cette insistance est nécessaire, car un peuple spirituel, par sa nature même, doit se spécifier par les actes de l'esprit, ne pouvant l'être ni par la communauté de la race à la manière du peuple juif, ni par la communauté de la langue et du sol, à la manière des cités terrestres. Cependant l'autorité publique, qui est la forme et le lien de toute société humaine, ne fait pas non plus extérieurement défaut au Royaume fondé par le Christ.

Les « Fils du Royaume » ne sont pas des isolés, groupés seulement par l'identité de leurs pensées et de leurs aspirations.

Jésus a fondé une *société visible*, organisée, hiérarchisée, à laquelle il est nécessaire d'appartenir pour participer à la vie et au salut. Cette société, il l'a nommée l'Eglise dans le décret solennel de sa fondation : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise²⁰, et dans quelque circonstance plus familière²¹ de son fonctionnement ; il lui a donné des zélateurs, des recruteurs, des chefs, auxquels il a délégué les pleins pouvoirs, qu'il a accrédités au point de vouloir ne faire qu'un seul personnage avec eux dans le labeur apostolique, dans la souffrance et dans la récompense : Qui les écoute, l'écoute ; qui les méprise, le méprise ; ce qu'ils lient ou délient est par lui lié ou délié ; comme son Père l'a envoyé, il les a envoyés lui-même, enseigner, baptiser, régir, sauver²².

Car la société ainsi formée par le *lien intérieur* de la foi et de charité, et informée par l'*autorité extérieure* de sa hiérarchie n'a point son terme ici-bas. Elle mène ses adeptes au lieu de leur éternelle récompense, où ils règneront avec les anges, avec les patriarches et les élus de l'Ancienne Loi, avec les justes de la Loi Nouvelle, assis sous la présidence du Christ dans le Ciel de Dieu²³.

20. Mt., 16, 18. — 21. Mt., 18, 17. — 22. Mt., 6, 19 ; 10, 2 ; 20, 22 ; Lc., 9, 1 ; 10, 3 ; 10, 16 ; Joan., 20, 21. — 23. Mt., 19, 28, Lc., 20, 30-37.

II. — SAINT JEAN : LA VRAIE VIGNE

Dans cette description du Royaume des âmes, promis, préparé, fondé par le Christ Jésus, nous n'avons emprunté d'éléments qu'aux Evangiles de saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, qu'on appelle les Synoptiques. Leur enseignement est donné sous la forme de paraboles, mais il est facile à transposer en langage clair et nous l'avons fait sans scrupule, écrivant pour des chrétiens de bonne foi et qui ne chercheront point chicane à notre interprétation, la sachant traditionnelle. Mais nous aurions pu également nous en tenir au sens littéral des expressions, l'interpréter historiquement et prouver de surcroît la rigoureuse justesse de nos déductions. Cette méthode aurait allongé notre démonstration ; et inutilement, car le travail a été fait ailleurs ²⁴.

Les Synoptiques ont fortement mis en relief la mission des Apôtres, c'est-à-dire la constitution hiérarchique de l'Eglise. Saint Paul dans ses Epîtres marquera nettement aussi le caractère d'organisme visible et vivant de la société chrétienne. Trois de ses Epîtres qu'on appelle de là les Pastorales (deux à saint Timothée, une à saint Tite) traitent spécialement des droits et des devoirs des ministres ou serviteurs de la Communauté, l'évêque, le prêtre et le diacre. Quand saint Jean écrivit ses Epîtres et son Evangile, à la fin du 1^{er} siècle, l'Eglise était fortement établie : son Apocalypse même en témoigne ; aussi put-il insister davantage sur le « fait intérieur », savoir la communauté de vie, puisque le « fait extérieur », la soumission des uns à l'autorité des autres, était malgré les menées schismatiques de quelques intriguants, hors de conteste ²⁵.

La comparaison dont Jésus s'était servi à la Cène pour inculquer à ses Apôtres cette vérité si profonde, si merveilleuse, de l'identité de vie entre Dieu et Lui, entre Lui

24. Excellamment dans le *Jésus-Christ* du P. L. de Grandmaison. — 25. 3 Joan., 9 ; Jude, 4.

et ses Apôtres, des Apôtres entre eux et avec Lui-même, et par Lui avec Dieu, est celle de la Vigne.

Il est la *Vraie Vigne*, ses apôtres en sont les rameaux ; unis à Lui, ils vivent de sa vie et portent un même fruit avec Lui ; séparés de Lui, ils seraient stériles et bientôt secs et mis au feu. Leur fruit est l'amour : Amour à l'égard de leur Maître, amour des uns envers les autres, à l'imitation de l'amour de Jésus pour eux ; s'ils s'aiment, leur charité mutuelle sera au monde un témoignage de la mission divine de leur Maître ; les hommes croiront et seront sauvés.

Il faut lire cet émouvant chapitre XV^e de saint Jean avec le pénétrant commentaire qu'en donne Bossuet ²⁶ d'après saint Augustin ²⁷ ; le lire et le méditer et y découvrir à chaque reprise « ces profondeurs à faire trembler » (Bossuet), mais aussi ces ardeurs à embraser de charité pour Dieu et pour nos frères, un cœur docile au Saint-Esprit.

D'ailleurs Jésus lui-même a donné, si l'on peut ainsi parler, la clé de toute cette analogie dans les discours qui l'encadrent en saint Jean ²⁸.

Il a parlé de son unité avec le Père et avec l'Esprit ; de sa demeure en son Père, de sa demeure et de celle de son Saint-Esprit en ses disciples. « En ce jour-là (au jour où l'Esprit sera venu en eux) vous connaîtrez que je suis en mon Père et vous en moi, et moi en vous ²⁹ ». Il a aussi parlé de leur activité commune : Unité de vie ; unité de sève ; unité d'action : nous pouvons la comprendre ainsi : Jésus est le cep de Vigne, selon son humanité à laquelle participent les Apôtres ; ce cep est enraciné dans la divinité par l'union hypostatique du Fils avec l'Homme Jésus-Christ ³⁰ ; il y puise la vie qu'il communique aux rameaux surgis du cep ; cette vie, la même dans le Dieu humanisé et les hommes qu'elle divinise, est la grâce sanctifiante, œuvre du Saint-Esprit, car si Jésus comme Dieu est la vie et la sainteté, comme

26. *Méditations sur l'Evangile*, la Cène II. — 27. *Tract. in Joan.* — 28. *Joan.*, ch. 14, 16, 17. — 29. *Joan.*, 14, 20. — 30. 1 *Tim.*, 2, 6.

Homme il participe à la vie et à la sainteté divines par la même opération du Saint-Esprit que les hommes, encore qu'il la reçoive directement, en plénitude³¹ et les hommes avec mesure³² par sa médiation.

Or la réalité dépasse de beaucoup l'analogie ; sans doute racine, cep, rameaux, ne font qu'une vigne dont toute la vie est dans la sève féconde qui produit chacun en son lieu, provin, feuille, fleur et fruit. Mais la vigne est inconsciente et de sa vie et de son activité ; aveuglément la racine puise dans le sol les éléments nourriciers ; aveuglément la sève les charrie par les vaisseaux à travers le cep et les rameaux ; aveuglément la vigne utilise ces apports selon le mouvement vital universel...

Tandis que dans la vraie Vigne, la Vigne Mystique, tout est conscient et volontaire, et de la part du Dieu-Homme-cep, et de la part de l'Esprit-sève, et de la part des hommes-rameaux. Ceux-ci peuvent coopérer plus ou moins généreusement et vitalement ; et même se refuser à l'influence du cep, à l'action de l'Esprit pour leur malheur, s'arracher à la vigne pour leur perte. S'ils acceptent le Don de Dieu, ils sont consommés dans l'unité à l'imitation de l'Homme-Dieu, l'imitation du Dieu-Trine³³.

L'unité intérieure qui spécifie la communauté chrétienne ne pouvait être inculquée plus énergiquement que par cette image saisissante, et l'on ne peut dire cependant que l'unité extérieure n'y soit pas nettement marquée : Une vigne reste un tout vivant, organique et hiérarchisé, la vie montant de la racine par le cep, se communiquant aux feuilles et aux grappes par les rameaux.

Dans le prologue de sa première Epître, saint Jean reproduit cette doctrine, la dépouillant de tout symbolisme :

« La Vie a été manifestée et nous l'avons vue et nous lui rendons témoignage. Nous vous annonçons la Vie éternelle qui était dans le sein du Père et qui nous a été manifestée. Nous vous l'annonçons afin que vous

31. Joan., 1, 16 ; Colos., 1, 19. — 32. Rom., 12, 3 ; Ephes., 4, 13. — 33. Joan., 17, 21.

aussi vous soyez en communion avec nous ; et que notre communion soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ ».

Dieu s'est communiqué par l'Homme-Dieu aux apôtres et par les apôtres aux autres hommes afin que tous ensemble communiquant en Dieu, soient consommés dans l'unité divine.

C'est ce cercle vital, ouvert par Dieu, fermé sur Dieu, enfermant dans son orbe toute créature intelligente et libre que saint Jean appelle « Communion, KOINŌNIA ».

III. — SAINT PAUL

Le Temple de Dieu. L'Epouse mystique. — Cette merveilleuse Révélation de la destinée humaine ne pouvait pas être dépassée ni en suavité ni en splendeur. Elle pouvait être reprise d'un autre point de vue. Saint Paul l'a tenté et nous a donné trois ébauches de la même conception dont chacune met en relief un des aspects de la multiple et inépuisable réalité.

L'Eglise, car l'Apôtre emploie hardiment ce mot au sens où nous l'entendons nous-mêmes aujourd'hui, 25 fois dans ses Epîtres, 4 ou 5 fois dans ses discours rapportés par les Actes, l'Eglise est d'abord un édifice sacré, un *Temple saint* dans le Seigneur ; où chaque fidèle, temple lui-même en miniature et part intégrante du temple total, est par rapport à celui-ci une pierre choisie et occupe la place à lui assignée par l'Esprit Saint ; la structure de l'édifice est fondée inébranlablement sur les pierres privilégiées que sont les apôtres et les prophètes, mais la pierre d'angle, la clef de voûte de tout l'édifice est le Christ-Jésus³⁴.

Nous relevons dans cette comparaison *l'unité hiérarchique* de l'Eglise et la *présence en elle* du Dieu vivant

34. Ephes., 2, 20 ; 1 Cor., 3, 10-17 ; Cf. 1 Petri, 2, 5-6 ; Lc., 6, 48.

et vivifiant, ces deux faits, intérieur et extérieur, de la Révélation des synoptiques. Mais nous y voyons plus la solidité de la construction que la vitalité des parties.

Une autre image, encore plus touchante, applique à l'Eglise les allégories des anciens prophètes où Dieu se disait l'Epoux d'Israël. Dans un sens plus relevé et plus rigoureux, l'Eglise est *l'Epouse du Christ Jésus* : sauvée par Lui, soumise à Lui, non servilement mais par tendresse ; aimée de Lui jusqu'à mourir pour elle, nourrie et chérie, os de ses os, chair de sa chair, un seul corps avec Lui selon le décret divin. Elle est purifiée dans son sang, et sanctifiée dans l'Esprit pour être enfin, devant le Père, la gloire de son Epoux, sans tare et sans tache, sainte et immaculée ! Grand mystère ! L'union la plus étroite entre humains, le mariage, n'en fournit qu'une imparfaite analogie et trouve dans l'union du Christ avec son Eglise un inaccessible modèle³⁵.

Cette nouvelle comparaison insiste sur l'identité mystique du Christ et de son Eglise, sur l'amour dont il la chérit, le soin qu'il prend d'elle ; elle amorce, elle insinue l'analogie définitive qui deviendra pour la pensée chrétienne — plus encore que celle de la Vigne rapportée par saint Jean, — l'exposition la plus nette, l'explication la plus approfondie du fait dogmatique de la Communion des Saints.

Le Corps du Christ. — « *Erunt duo in carne una*. Ils seront deux dans une seule chair. Ce mystère est grand, je le dis par rapport au Christ et à l'Eglise »³⁶.

Et voici comment saint Paul le déclare :

Dieu est le chef du Christ.

Le Christ le chef de l'homme,

L'homme chef de la femme³⁷.

Comme le mari est le chef de la femme, ainsi le Christ est le chef de l'Eglise, qui est son corps³⁸.

Le Christ est la tête du Corps de l'Eglise³⁹.

35. Ephes., 5, 21-25 ; Gen., 2, 24 ; Mt., 19, 5 ; Cf. L. de Grandmaison, *op. cit.*, p. 644. — 36. Ephes., 5, 31. — 37. 1 Cor., 11, 3. — 38. Ephes., 5, 23. — 39. Colos., 1, 18.

(Dieu) a donné le (Christ) pour Chef suprême à l'Eglise qui est son Corps, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous (le Christ lui-même) ⁴⁰.

(Le Christ est) le Chef, duquel tout le corps, à l'aide des liens et des jointures, s'entretient et grandit par l'accroissement que Dieu lui donne ⁴¹.

C'est du Christ, le Chef, que tout le corps, coordonné et uni par les liens des membres qui se prêtent un mutuel concours et dont chacun opère selon sa mesure d'activité, grandit et se perfectionne dans la charité ⁴².

Vous avez été appelés à former un seul corps... ⁴³.

Vous êtes le corps du Christ, et ses membres, chacun pour sa part ⁴⁴.

Car, ainsi que le corps est un et a plusieurs membres, et comme tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. Tous, en effet, nous avons été baptisés dans un seul Esprit pour former un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres ; nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit ; ainsi le corps n'est pas un seul membre, mais il est formé de plusieurs ⁴⁵.

De même que nous avons plusieurs membres dans un seul corps... ainsi nous qui sommes plusieurs, nous ne faisons qu'un seul corps dans le Christ, et chacun en particulier nous sommes membres les uns des autres ⁴⁶.

Nous voyons se développer à travers ces textes la comparaison établie par saint Paul : le Christ et l'Eglise ne font qu'un seul Corps ; le Christ est naturellement la tête, le chef de ce corps, parce qu'il est « le principe ; tout a été créé par Lui et pour Lui ; il est Lui, avant toutes choses et toutes choses subsistent en Lui » ; il faut donc « qu'en toutes choses il tienne, Lui, la première place » ⁴⁷.

L'Eglise est le corps, la plénitude du Christ, son complément ⁴⁸, son achèvement ⁴⁹.

Or l'Eglise, c'est la société des fidèles ; ils sont donc

40. Ephes., 1, 22. — 41. Colos., 2, 19. — 42. Ephes., 4, 16.
 43. Colos., 3, 15. — 44. 1 Cor., 12, 27. — 45. 1 Cor., 12, 12-14.
 — 46. Rom., 12, 4-5. — 47. Colos., 1, 17. — 48. Ephes., 1, 22. —
 49. Colos., 1, 20.

tous ensemble le corps du Christ, chacun à sa place et pour sa part, membre (ou organe) de ce corps mystérieux.

Cette unité vivante est indiscutablement exprimée et affirmée dans un mot de l'Apôtre ⁵⁰, mais que la transposition dans le latin de la Vulgate ou notre français ne saurait rendre : *Vous êtes tous, dans le Christ Jésus, UN SEUL* ; le grec met ce mot au masculin, signifiant qu'il ne s'agit ni d'un édifice mort, ni même d'une collectivité impersonnelle, mais d'un être vivant, d'un organisme animé par un seul esprit, d'une PERSONNE.

Nous n'avons pas pris ces textes en un seul lieu ; nous les avons groupés selon leur logique interne. Saint Paul n'a pas établi l'analogie dont il se sert, comme l'eût fait un rhéteur, en poursuivant le développement, en balançant harmonieusement les parties. Cette analogie existe en lui ; il en produit les éléments à mesure des besoins de son argumentation ; car il parle d'autre chose, d'unité, de charité, de solidarité, d'obéissance ; la comparaison est en illustration du contexte, comme une vérité connue, un principe admis qu'il suffit entre gens de bonne foi de rappeler pour en tirer avec autorité les droites conséquences. Mais nous, pour en saisir la valeur et la justesse, nous sommes obligés de remonter des conséquences au principe, et des devoirs rappelés à la vérité admise dont ils dérivent.

Répetons-le : saint Paul ne bâtit pas une théorie de l'Eglise sur l'analogie du corps vivant, composé d'une tête et de différents membres, pour ensuite définir les droits et devoirs réciproques de la tête aux membres, de ceux-ci à celle-là. Non ; pour lui l'Eglise existe, comme une réalité antérieure à sa comparaison, et il n'emploie la comparaison que pour faciliter l'intelligence de la réalité qui est *unité, hiérarchie, solidarité*, COMME dans un corps organisé et vivant.

Unité : celle d'un corps vivant ; un corps ne vit plus, diminué de sa tête, décapité ; mais la tête non plus ne vit point séparée de son corps.

50. Galat., 3, 26.

Au corps, l'unité vient de l'âme qui en est en lui le principe, comme de la vitalité et de la fécondité. L'âme de l'Eglise est l'Esprit Saint ainsi que le dit une oraison liturgique : *cujus Spiritu totum Corpus Ecclesiæ... regitur* : Tous nous avons été baptisés dans un seul Esprit, abreuvés d'un même Esprit pour former un seul corps ⁵¹.

Il n'est qu'un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés par votre vocation à une même espérance ; (efforcez-vous donc de conserver l'unité de l'Esprit par le lien de la paix ⁵²). Revêtez-vous de la charité qui est le lien de la perfection ⁵³, or la Charité est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné ⁵⁴.

Comme l'âme préside à la formation du corps qu'elle unifie et vivifie, l'Esprit marque à chaque « membre » sa place et sa fonction : Un seul et même Esprit produit tous les dons les distribuant à chacun en particulier, comme il lui plaît ⁵⁵.

« Car il est diversité de dons, mais c'est le même Esprit ; diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur ; diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. A chacun, la manifestation de l'Esprit est donnée pour l'utilité [commune]. A l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse ; à l'autre une parole de connaissance, selon le même Esprit ; à un autre la foi, par le même Esprit ; à un autre le don des guérisons, par ce seul et même Esprit ; à un autre la puissance d'opérer des miracles ; à un autre la prophétie... ⁵⁶ »

L'Apôtre, en cet endroit, conformément aux besoins de ses correspondants que l'on sait très favorisés de grâces miraculeuses, ne parle que de dons charismatiques. Cette particularité ne doit pas égarer nos pensées. Dans son Epître aux Romains, — les Romains étaient un peuple grave et pondéré, peu enclins aux excès même dans la piété, — ce sont les fonctions normales de la vie de l'Eglise qu'il énumère et dont il attribue la collation au Saint-Esprit :

51. 1 Cor., 12, 13 ; baptisés marque le lien extérieur ; abreuvés, le lien intérieur. — 52. Ephes., 4, 3-4. — 53. Colos., 3, 16. — 54. Rom., 5, 5. — 55. 1 Cor., 12, 11. — 56. 1 Cor., 12, 4-8.

« Nous avons des dons différents selon la grâce qui nous a été donnée : soit de prophétie, selon la mesure de notre foi (le prophète parle aux hommes pour les édifier, les exhorter, les consoler⁵⁷) ; soit de ministère pour nous contenir dans notre service ; celui-ci a reçu le don d'enseigner, qu'il enseigne... ; un autre distribue [les aumônes], qu'il s'en acquitte avec simplicité ; un autre préside [les assemblées], qu'il le fasse avec zèle ; un autre exerce les œuvres de miséricorde, qu'il s'y livre avec joie »⁵⁸.

Hiérarchie : Un ordre est établi parmi ces fonctions, comme parmi les membres et les organes du corps, dont les uns sont réputés plus nobles et reconnus plus nécessaires que les autres :

« A chacun de nous la grâce a été donnée selon la mesure du don du Christ... C'est lui qui a fait les uns apôtres, d'autres prophètes, d'autres évangélistes, d'autres pasteurs et docteurs... pour l'édification du corps du Christ »⁵⁹.

Dieu a placé chacun des membres dans le corps comme il l'a voulu⁶⁰.

Et cette diversité nécessaire (car si tous étaient un seul et même membre, où serait le corps ?⁶¹) doit être respectée. Chacun doit exercer sa fonction sans orgueil ni jalousie. « Si le pied disait : « Puisque je ne suis pas main, je ne suis pas du corps », en serait-il moins du corps pour cela ?... Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe ?...

« L'œil ne peut pas dire à la main : « Je n'ai pas besoin de toi ! » ; ni la tête dire aux pieds : « Je peux me passer de vous ! » Au contraire, les membres du corps qui paraissent les plus faibles sont plus nécessaires, et ceux qui sont tenus pour les moins honorables, nous les entourons de plus d'honneurs »⁶². Remarquons en passant cette interprétation du précepte divin : Que

57. 1 Cor., 14, 3. — 58. Rom., 12, 6-8. — 59. Ephes., 4, 7-12 ; 1 Cor., 12, 28. — 60. 1 Cor., 12, 18. — 61. 1 Cor., 12, 19. — 62. 1 Cor., 12, 15-24.

celui d'entre vous qui est premier, qu'il se fasse dernier et qu'il serve ! ⁶³.

Et voici maintenant exprimée la loi de *solidarité* qui oblige tous les membres :

« Dieu a disposé le corps de manière à donner plus de respect à ce qui en est moins digne, afin qu'il n'existe pas de divisions dans le corps, mais que les membres aient également soin les uns des autres. Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est honoré, tous les membres s'en réjouissent avec lui » ⁶⁴.

Qui est faible, dira saint Paul lui-même, sans que je sois faible avec lui ? Qui est scandalisé sans qu'un feu me dévore ⁶⁵.

Cette solidarité se manifeste par la réciprocité des bons offices, l'union des prières, la communication des biens spirituels ⁶⁶. Communication même des mérites ; saint Paul se vouant au Christ en victime d'expiation pour le salut d'Israël ⁶⁷, acceptant ailleurs labeurs et souffrances pour le salut de tous ⁶⁸.

Mais une direction de détail presque infime donnée par l'Apôtre montrera mieux que de longues considérations jusqu'à tel point la solidarité des chrétiens lui apparaissait comme une réalité contraignante : Renonçant au mensonge, parlez selon la vérité, chacun dans ses rapports avec son prochain : CAR NOUS SOMMES MEMBRES LES UNS DES AUTRES ⁶⁹.

Enfin le but de l'activité sociale de la collaboration de tous sous la motion de l'Esprit Saint, signalons-le pour terminer :

« ... le perfectionnement des saints, par l'œuvre du ministère pour l'édification du Corps du Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ... confessant la vérité dans la charité, croissons à tous égards en union avec Celui qui est le Chef, le Christ » ⁷⁰.

63. Mt., 20, 26. — 64. 1 Cor., 12, 24-26. — 65. 2 Cor., 9, 29. — 66. Rom., 1, 9-10 ; 10, 1 ; 15, 30-32 ; Phil., 1, 3-5 ; Colos., 1, 9 ; 4, 12. — 67. Rom., 9, 3. — 68. 2 Tim., 2, 10 ; 2 Cor., 9, 28. — 69. Ephes., 5, 25. — 70. Ephes., 4, 12 sq.

*
**

Cette union s'étend au delà de l'horizon terrestre, à toute âme rachetée, aux défunts, aux élus, aux anges. Son lien est immortel : la Charité⁷¹.

Saint Paul prie pour Onésiphore défunt⁷² ; il instruit les Thessaloniciens du sort des fidèles qui se sont endormis et qui nous seront unis dans la gloire⁷³ ; les Corinthiens sur la glorieuse résurrection⁷⁴ ; il nous révèle comment le Christ fera paraître son Eglise⁷⁵, devant Dieu, se soumettant lui-même à Celui qui lui a soumis toutes choses⁷⁶.

Les anges eux-mêmes appartiennent à l'Eglise, à ce corps du Christ qui est la plénitude du Christ ; car il n'est pas dit seulement que Dieu a soumis au Christ toute principauté, toute autorité, toute puissance, toute domination et tout ce qui peut se nommer dans le siècle présent et dans le siècle à venir⁷⁷ ; mais aussi que ce Fils bien-aimé, par le sang duquel nous avons la rémission des péchés, qui est l'image du Dieu invisible, qui est né avant toute créature, c'est EN LUI QUE TOUTES CHOSES ONT ÉTÉ CRÉÉES, les célestes et les terrestres, les visibles et les invisibles, Trônes, Dominations, Principautés, Puissances : Tout a été créé par lui et pour lui, Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui. Il est la tête du Corps de l'Eglise⁷⁸.

Toute cette unité de l'Eglise formant un seul corps sous la capitulation du Christ-Jésus est magnifiquement exprimée dans la page sublime et célèbre où l'apôtre Paul déroule l'ensemble des desseins éternels depuis leur conception jusqu'à leur accomplissement, en passant par leur réalisation historique. C'est le prologue de l'Epître aux Ephésiens : nous le résumons.

Béni soit Dieu qui nous a comblés de bénédictions spirituelles, au ciel dans le Christ.

71. 1 Cor., 13, 8. — 72. 2 Tim., 1, 18. — 73. 1 Thess., 4, 13. — 74. 1 Cor., 15. — 75. Ephes., 5, 27. — 76. 1 Cor., 15, 28. — 77. Ephes., 1, 21. — 78. Colos., 1, 14-18.

En Lui il nous a choisis avant la formation du monde,
En Lui il nous a prédestinés à être ses fils adoptifs,
En Lui il a tout créé, anges et hommes, terre et
cieux ⁷⁹.

En Lui, nous avons la Rédemption opérée par son
sang...

En Lui Dieu ramène à l'unité toutes choses, les
terrestres et les célestes, les récapitulant en Lui,
c'est-à-dire donnant pour Chef unique à toute créature
capable de le comprendre et de le vouloir, son Fils
bien-aimé, à la louange de sa grâce et de sa gloire.

Ainsi la dernière explication de la Communion des
Saints, c'est la communauté de prédestination dans le
Christ ; ensemble choisis, ensemble adoptés, ensemble
créés, grâciés, rachetés, ensemble appelés et admis à la
gloire nous ne faisons réellement qu'*UN* en lui ; et le
refrain *in Christo Jesu*, 164 fois répété par l'Apôtre, en
inculque puissamment la vérité.

*
**

« Vous vous êtes approchés de la montagne de
Sion, de la cité du Dieu vivant qui est la Jérusalem
céleste, des myriades qui forment le chœur des anges,
de l'assemblée des premiers-nés inscrits dans les cieus,
du Juge qui est le Dieu de tous, des esprits des justes
parvenus à la perfection, de Jésus le médiateur de la
nouvelle alliance, et du sang de l'aspersion qui parle
plus éloquemment que celui d'Abel ⁸⁰.

Terminons, sur cette description de la Triple Eglise,
triomphante, souffrante et militante, où Paul a groupé
tous ceux qui appartiennent au Christ de par sa san-
glante et éternelle médiation, l'enseignement de l'Apôtre
sur la Communion des Saints.

Ce n'est point par fidélité à l'Écriture, on le voit,
non plus qu'à la Tradition, nous l'avons précédemment
appris, que nos frères séparés, les Protestants, ont

79. Colos., 1, 17. — 80. Hebr., 12, 22-24.

rejeté cet article du Symbole, mais par esprit de système. Songeons néanmoins qu'ils n'ont pu s'exclure ni de la Rédemption du Christ, ni de la charité de l'Eglise, et prions dans notre commune foi pour qu'ils reviennent se ranger, brebis désormais fidèles, sous la commune houlette de l'unique Pasteur. *Fiat unum ovile et unus Pastor.*

CHAPITRE II

L'ANALOGIE PAULINIENNE DU CORPS MYSTIQUE. EXPLICATIONS

I. Le chef, sa fonction. Le corps. — II. Les membres, leur nature :
L'Eglise triomphante ; L'Eglise militante ; L'Eglise souffrante.

Nous n'avons pas hésité à citer longuement le texte même de saint Paul. On retrouve, toujours nouvelles, dans ces documents authentiques de la Révélation, une suavité et une substance qui ne lassent pas, qui nourrissent l'âme fidèle. Mais de plus, et nous l'avons fait remarquer au courant de nos citations et par l'ordre même où nous les apportions, aucun enseignement ne saurait être plus clair sur la réalité de la Communion des Saints, où nous avons distingué trois éléments :

- 1° une communauté d'esprit et de vie ;
- 2° une communication d'activité et de mérites ;
- 3° une solidarité entière d'intérêts.

Cette triple unité peut-elle être plus grande qu'entre chef et membres d'un même corps ?...

Pour mieux pénétrer l'analogie et son sens, étudions-en les termes : le chef — le corps — les membres.

Jésus est par rapport à l'Eglise ce qu'est la tête à l'égard d'un corps ; disons : notre tête, à l'égard de notre corps, pour mieux fixer notre attention.

Nous n'oublierons pas que la plénitude de la réalité se trouve du côté de Jésus et de l'Eglise ; car le monde de la grâce est le type sur lequel a été formé le monde de la nature¹. Le sens mystique est plus riche que le sens naturel.

I. — LE CHEF, SA FONCTION

Les commentateurs ont donc remarqué que *la tête* exerce sur le corps une double action selon que l'on considère sa position extérieure ou son influence intérieure.

Selon celle-là, elle le domine, elle le conduit, elle en est responsable ; selon celle-ci, elle le vivifie. Ainsi le Christ son Eglise. Nous citons S. Thomas².

1. Il domine sur elle par sa prééminence d'Homme-Dieu, d'Epoux, de Maître.

2. Il la dirige, l'instruit ; fixant le but auquel elle doit tendre qui est la gloire de Dieu par le salut des âmes ; déterminant la voie et les moyens.

3. Il répond pour elle devant Dieu et devant les hommes, s'étant fait sa caution et sa rançon.

Cette triple action est exercée en quelque sorte *du dehors*, elle apparaît donc comme secondaire par comparaison à la dernière qui s'exerce *du dedans* : Ainsi que le cep communique sa vie aux rameaux, par l'activité secrète, intime de la sève, ainsi Jésus communique, par la grâce du Saint-Esprit, la vie divine aux membres de son corps. Telle est en effet son œuvre CAPITALE : Je suis

1. Hebr., 11, 3. — 2. Somme, III, q. 8.

venu pour qu'ils aient la vie en abondance ; je leur donne ma vie, la vie éternelle³.

Développons corrélativement la notion de *corps*.

Toute société unissant des hommes peut être appelée un *corps* ; on dit *corps* de métier, *corps* d'état, *corps* constitués, *corps* d'armée. Et l'on précise : c'est un *corps* moral. La volonté de tous de demeurer unis pour atteindre une même fin, qui est le but de la société, est requise pour grouper les adhérents des sociétés humaines : commerciales, industrielles, savantes. La volonté étant un fait d'ordre moral, le *corps* lié par elle est nommé *corps moral*. On l'oppose ainsi au *corps naturel* et au *corps social*. D'un *corps naturel*, les parties restent agrégées, sans l'intervention d'une volonté, par un fait d'ordre physique. Ainsi le *corps* humain, ou le *corps* d'un animal, et par analogie un arbre parmi les vivants, et parmi les êtres sans vie, un *corps* de logis, un *corps* de bâtiment, ou un *corps* brut, une pierre, dont les parties et les molécules restent unies par l'attraction ou leur pesanteur.

Dans un *corps social*, la famille, la nation, la volonté des membres n'est plus seule à maintenir l'unité, et non plus le seul fait physique (communauté du sang ou du sol) ; les deux facteurs, moral et naturel, coopèrent à cette union. Il en est ainsi pour l'Eglise ; *mais le fait physique y est d'ordre surnaturel*. D'où le nom de *Corps Mystique*.

Ce nom donné à l'Eglise avertit l'esprit attentif qu'elle n'est pas simplement une société humaine.

Elle n'est pas maintenue dans son unité par la volonté de ses membres. Certes cette volonté est nécessaire. Chaque membre doit vouloir rester chrétien et même sacrifier tout le reste à ce vouloir. Mais la volonté n'est pas le seul agent de l'unité ni même le principal. Un agent caché, mystérieux (d'où le qualificatif *mystique*) intervient à la façon de l'attraction moléculaire dans les *corps* inorganiques, du principe vital dans les *corps* organisés. Nous le connaissons ; c'est l'Esprit de Jésus.

3. Joan., 10, 10-28 ; 17, 3.

l'Esprit Saint, âme de l'Eglise, sève de la vraie Vigne, qui donne au corps l'unité, la vitalité, la fécondité.

Cette âme unique respectant toutefois l'individualité de chaque membre, son action ne va pas jusqu'à transformer le corps moral en corps *naturel* : elle le laisse un corps mystique ; la singularité du nom indique aussi la singularité de nature de la société qu'il désigne.

II. — LES MEMBRES. LEUR NATURE

Nous arrivons à la notion la plus difficile de l'analogie.

Tête se comprend sans peine, même sous son synonyme archaïque *chef*, qui subsiste en diverses locutions françaises : chef-d'œuvre, chef vénérable, couvre-chef.

Corps, pourvu qu'il soit restreint à désigner une collectivité, ne nous embarrasse pas non plus. C'est quand on en vient à démembler le groupe, à considérer séparément chaque MEMBRE, que le sujet s'obscurcit. On ne voit point comment chaque fidèle est un membre et comment ce membre s'agrège au corps.

Abordons sans trembler, mais humblement appuyé sur la prière, la solution de cette difficulté. Elle nous fera pénétrer plus avant dans l'intelligence de la Communion des Saints.

Or, voici le principe qui nous guidera, donné par l'Apôtre lui-même :

*Vous êtes le corps du Christ et ses membres. CHACUN POUR SA PART*⁴.

Par confusion d'une lettre et par analogie avec Rom., 12, 15, la Vulgate latine a traduit par *membres des membres, membres les uns des autres*, la fin de ce verset *chacun pour sa part*. Mais l'original grec n'est aucunement douteux ; et le sens est clair : chacun de vous selon sa fonction et son don particulier, est le corps du Christ dans la diversité de ses membres.

Nous sommes plus habitués à cette expression :

4. 1 Cor., 12, 27.

Christianus alter Christus : le chrétien est un autre Christ. Précisons-la. Disons mieux : *Chaque Chrétien est POUR SA PART le Christ*. Voilà le sens de l'expression de saint Paul et la solution de la difficulté.

Revenons à la première comparaison que nous a fournie l'Apôtre : celle du Temple. Chaque fidèle est un temple de Dieu⁵. Néanmoins tous les *fidèles* ensemble forment un *temple saint* dans le Seigneur, et par l'Esprit Saint une demeure où Dieu habite⁶.

Tout chrétien, pour sa part, est le Christ : tous les Chrétiens ensemble ne sont qu'un seul et même Christ ; c'est la même idée sous une autre image.

Plus belle encore dans son appel au Mystère de la foi, nous avons l'analogie de l'Eucharistie : Chaque hostie consacrée est le Christ ; toutes les hosties consacrées ne multiplient pourtant pas le Christ ; elles ne sont toutes ensemble que le Christ, le même et unique Christ. Ainsi les chrétiens.

*
**

Sans sortir de la comparaison du corps chère à saint Paul, nous pouvons pourtant en mieux saisir la justesse en empruntant à la biologie son enseignement sur la composition des corps vivants, plante, animal, et l'homme appartient lui-même à cet ordre.

La biologie, science de la vie des corps organisés, considère et démontre que chaque être vivant est un agrégat, non plus seulement d'organes et de membres visibles, mais de myriades d'organismes microscopiques qu'elle appelle « cellules » ; chacune de ces cellules a sa vie propre, autonome, son activité, ses fonctions ; cependant elle est soumise et ordonnée au principe vital du composé ; elle vit pour l'être auquel elle appartient, elle travaille pour lui ; et en retour reçoit de lui ses possibilités d'être, de vivre, d'agir. Toute cellule, toutes les cellules ensemble, ont dans le corps qu'elles composent le mouvement, l'être et la vie ; l'intérêt de chacune est

5. 1 Cor., 3, 16 ; votre *propre* corps est le temple du Saint-Esprit, 1 Cor., 6, 19. — 6. Ephes., 2, 22.

l'intérêt de toutes ; le profit de toutes est un bénéfice pour chacune ; ce qui nuit à l'une porte préjudice à la collectivité.

En nous reportant à la comparaison johannique de la Vigne, nous comprendrons mieux que chaque rameau possède une vitalité propre, autonome : elle permet la multiplication de la vigne par marcottage. Cette même autonomie du rameau est le principe de la greffe, de la bouture : et l'on sait que la greffe animale elle-même est pratiquée. Néanmoins tant que le rameau reste fixé à la souche originelle, cette vitalité est soumise, subordonnée, à celle du cep. Mais revenons à l'analogie paulinienne du corps.

On peut dès lors se représenter l'Eglise, Corps Mystique du Christ, sous cet aspect d'une réalité saisissante : Chaque chrétien gardant, comme la cellule, élément fondamental de l'être organisé, son individualité, sa vie propre, son activité autonome, que respecte l'âme collective, l'Esprit Saint ; et néanmoins, sous la motion de cet Esprit, collaborant de toute sa volonté à la vie, à l'action communes, communiquant à la communauté tous ses acquêts, participant en retour à tout rapport d'autrui.

La précision que fournit la biologie en assimilant le chrétien à une cellule n'annule pas pour autant la formule de saint Paul.

Les membres (sous le nom de membres il range aussi les organes⁷ ; et ce n'est point forcer sa pensée que d'adjoindre aux organes externes, l'œil, l'oreille, qu'il nomme, les internes qu'il ne signale pas, le cœur, le cerveau, *la tête*) ; les membres et les organes sont, dans le corps mystique, les agents essentiels à la vie de la communauté ; les apôtres, les prophètes, les docteurs, les pasteurs, les autres ministres ; c'est-à-dire moins des *personnes* que des *fonctions*.

Dès lors toute la difficulté d'une interprétation rigoureusement littérale est évincée. Rien ne nous embarrasse plus dans la méditation, dans la contemplation, de cette parfaite expression du dogme de la Communion des

7. 1 Cor., 12, 15-21.

Saints : Vous êtes le corps du Christ et ses membres, chacun pour sa part.

Et puisque nous sommes en mesure de comprendre le sens particulier du mot « membres », voyons encore quels ils sont.

L'Eglise triomphante. — a) *La Très Sainte Vierge Marie.* En nous remémorant, sans pourtant y revenir trop longuement, les diverses catégories de membres du Corps mystique que nous avons rencontrés dans les textes cités, nous verrons entre quels êtres, tous intelligents et libres, se pratique la Communion des Saints ; ce sont les anges, les saints, les justes, les fidèles, et enfin tous les hommes. Mais la façon diffère.

Au-dessus de tous les anges et de tous les saints paraît d'abord MARIE, Mère de Jésus, Reine des anges et des saints. A cause de son incomparable union au divin Chef, à cause de la fonction qui lui est déparée dans l'œuvre divine, elle a été comparée au cou qui rattache la tête au corps ; saint Bernard, saint Bonaventure, saint Bernardin et d'autres, ont propagé cette ingénieuse image. De même en effet que le cou unit à la tête le corps, et sert à celle-là de médiateur à l'égard de celui-ci, ainsi Marie, placée entre le chef et les membres, est-elle médiatrice. Or cette médiation s'accomplit par une fonction bien plus secrète et vitale qu'il faut signaler ici pour l'exposer plus amplement en son lieu : parce que Marie est Mère du Chef, elle est aussi Mère du Corps.

Elle est mère du Christ total ; mère de tous ceux qui, chacun pour sa part, sont le Christ, et forment ensemble l'Eglise, sa plénitude, son achèvement. Elle coopère avec l'Esprit Saint à la formation du Christ mystique. Sa fonction est donc nécessaire dans l'ordre des desseins de Dieu tels qu'ils nous sont révélés. On conçoit dès lors quelle place unique, incommunicable, Marie, son action, son intercession, ses grâces, ses mérites tiennent dans la Communion des Saints. A la surabondance et à la suppléance de ses biens, tous les anges, tous les

saints, tous les élus, les fidèles et les pécheurs eux-mêmes et tous les hommes participent, chacun selon sa mesure.

b) *Les Anges*. — A quel titre que l'on fasse participer LES ANGES à la Communion des Saints, car nous n'avons pas ici à choisir entre systèmes théologiques, il est très clair d'après la Révélation qu'ils sont associés aux hommes : « Je suis ton compagnon de service » dit à Jean l'ange qui l'instruisait, « et celui de tes frères qui gardent le témoignage de Jésus »⁸. « Je suis, dit-il plus loin, serviteur au même titre que toi et que tes frères, les prophètes »⁹. Saint Paul semblablement les associe aux saints et aux justes dans la Jérusalem céleste¹⁰. Et nous les avons déjà vus, au cours de ces pages, ministres de Dieu, serviteurs de Jésus dans sa mission, patrons et protecteurs des hommes, partageant leurs travaux, leurs joies, les unissant à leur triomphe¹¹.

c) *Les Apôtres*. — Parmi les SAINTS les Apôtres occupent une place unique : Tout l'édifice mystique repose sur eux comme sur ses assises inébranlables¹². C'est en communiquant à leur foi que nous entrons en communion avec Dieu¹³. Telle est la volonté de Jésus clairement exprimée dans sa *Prière Sacerdotale*, où le Sauveur les discerne de ceux qui croiront en lui par leur prédication¹⁴. Saint Paul n'hésite pas à déclarer les anges eux-mêmes redevables à la prédication apostolique de la connaissance du mystère du Christ — qui est précisément exposé à cet endroit comme l'incorporation de tous sous un même Chef¹⁵ — celui dont nous traitons.

Ainsi la fonction des *Apôtres* porte ce caractère d'actuelle nécessité qui marque la fonction de la Très Sainte Vierge, quoique sans doute à une moindre hau-

8. Apoc., 19, 10. — 9. Apoc., 22, 8. — 10. Hebr., 12, 22. — 11. Mt., 1, 20; Lc., 1, 19-26; Act., 12, 7. — Mt., 4, 11; 13, 3; 16, 27; Mc., 13, 27; Joan., 1, 51; Mt., 4, 6; 18, 10; Apoc., 8, 4; 12, 7; 22, 8. — Lc., 15, 10; Mt., 16, 27. — 12. Ephes., 2, 20; Apoc., 21, 14. — 13. 1 Joan., 1, 3. — 14. Joan., 17, 20. — 15. Ephes., 3, 10-16.

teur. La Liturgie, cette interprétation fondée de l'Ecriture, montre que cette fonction des Apôtres est durable ; ils restent, comme vicaires du Christ, pasteurs, docteurs, recteurs du troupeau sacré¹⁶, en attendant d'être Juges des vivants et des morts avec leur divin Chef¹⁷. Ils sont comme l'ossature du Corps mystique¹⁸. Ils se survivent dans le corps épiscopal. A leur tête marchent saint Pierre et saint Paul, que nous ne séparons pas plus dans la gloire, qu'ils ne furent séparés dans la vie et dans le martyre (Liturgie) ; ils représentent le premier l'autorité hiérarchique, l'autre le zèle prophétique, celui-ci soumis à celui-là de son propre aveu¹⁹. Et c'est à Pierre que Jésus a confié tous ses frères, pasteurs et brebis²⁰.

« Ce sont eux, chante la gratitude de leur peuple²¹, qui vivant dans la chair, implantèrent en ce monde l'Eglise et la vivifièrent de leur sang. Ils ont bu le calice du Seigneur, ils sont les amis de Dieu ».

d) *Les Saints*. — Des Apôtres l'Ecriture rapproche souvent les *Prophètes* et la Liturgie les *Martyrs*.

Les *Prophètes* nous rappellent que les *Saints* de l'Ancien Testament sont de notre communion.

« Dieu dit : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Or Dieu n'est pas un Dieu des morts, mais des vivants, car tous sont vivants devant lui »²².

Jésus, au Thabor, apparaît entre Moïse et Elie²³. Et l'on peut bien appeler un décret de canonisation, la longue énumération faite par saint Paul²⁴ de tous les témoins²⁵ que Dieu s'est choisis dans son peuple. Jean-Baptiste, le Précurseur, ferme la marche de cette troupe glorieuse, et précède la cohorte des *Martyrs*.

Communicantes, dit la Liturgie en commençant l'Action eucharistique : « *communiant* avec les Apôtres et les Martyrs, et tous les Saints »... et plus loin, la Victime étant exposée sur l'autel et près d'être offerte à la Très

16. Préface des Apôtres. — 17. Mt., 19, 28. — 18. Ephes., 5, 30 ; Eccli., 49, 12. — 19. 1 Cor., 14, 32-40. — 20. Lc., 22, 32 ; Joan., 21, 15-17. — 21. Office des Apôtres, 7^e répons. — 22. Mt., 22, 32 ; Lc., 20, 37. — 23. Mt., 17, 3. — 24. Hebr., 11, 4-40. — 25. Hebr., 12, 1.

Sainte-Trinité par le rite solennel de la (Petite) Elévation, elle redit : « Nous aussi, pécheurs, vos serviteurs... nous espérons de la multitude de vos miséricordes que vous nous donnerez une humble part et société (communion) avec vos saints apôtres et martyrs et tous vos saints... »

Le chœur glorieux des Apôtres, la troupe chantante des Prophètes, l'armée des Martyrs blanchie dans le sang²⁶ ne sont pas tous les saints ; la Liturgie au jour de leur fête, énumère par ordre Pontifes, Docteurs, Confesseurs, Vierges et Saintes femmes ; et la multitude anonyme des élus, où cependant le Christ connaît chacun par son nom, par son visage et par son âme. C'est avec eux tous que nous avons communication et société dans le corps du Christ. Mais à ce corps ils appartiennent *de fait et actuellement*, puisqu'ils sont incorporés au Christ d'une manière parfaite et définitive, dans la gloire sans fin. Ils forment l'Eglise triomphante.

L'Eglise militante. — a) *Les justes.* — Les justes sont incorporés au Christ *actuellement*, mais non *définitivement*.

Car vivant sur la terre, luttant pour soumettre la chair à l'esprit, exposés aux défaillances de leur volonté, aux surprises de la tentation, aux embûches du démon, ils portent le trésor de la grâce dans un vase fragile, et ne peuvent s'assurer sinon en Dieu de ne jamais défaillir²⁷. *Actuellement* néanmoins, vivifiés par l'Esprit Saint, vivant donc dans la foi par la charité, ils sont les rameaux de la Vraie Vigne, les membres du Corps duquel Jésus est Chef ; ils communiquent en Lui avec les saints.

Cette communion n'est pas visiblement manifestée. Les justes sont les aigles rassemblés de partout²⁸. Il en vient d'orient et d'occident, de l'aquilon et du midi ; ils pren-

26. Hymne *Te Deum*. — 27. 2 Cor., 4, 7 ; Rom., 11, 20 ; 1 Cor., 16, 13. — 28. Mt., 24, 28 ; Lc., 17, 37.

nent place au banquet du Royaume de Dieu²⁹. Au jour de la manifestation, on dira : Qui sont ceux-ci et d'où viennent-ils ?³⁰.

Peut-être avancent-ils dans l'ombre de l'idolâtrie, aux troubles lueurs des religions indiques, à la fausse clarté de l'Islam ou aux reflets d'aurore conservés par le Judaïsme ; un plus grand nombre, grâce au Christ !... cheminent sous la vraie lumière de l'Evangile, mais obscurcie par les sophistiques contradictions de l'hérésie ou voilée par les dénis du schisme ; victimes d'ignorances, de préjugés, et quand même pleins de bonne volonté et de sincérité.

Et cette pensée doit nous réjouir, nous chrétiens de vieille race et de claire conscience, de savoir notre unique Sauveur connu, aimé, servi, par des justes inconnus de nous, mais qui sont nos frères, nos émules et peut-être nos maîtres en service loyal !...³¹.

Mais il est vraisemblable et de plus digne de Dieu et de sa grâce que les plus nombreux de ces justes actuellement incorporés au Christ, et les plus vigoureux de ces aigles, les plus audacieux et les plus disciplinés dans leur impétueux essor³², sont encore ceux qui portent sur leur face et sur leurs ailes le sceau de la triple unité dogmatique, liturgique et hiérarchique de l'Eglise visible, catholique et romaine.

Le même secret cependant dérobe les justes à la connaissance et des autres et d'eux-mêmes. La justice est de sa nature invisible ; elle est objet de foi et un témoignage du Saint-Esprit³³. Aussi les justes ne se discernent pas sûrement et se deviennent parfois les uns aux autres des occasions d'exercice et des sujets d'épreuve. Un juste peut néanmoins et doit avoir confiance en la miséricorde divine³⁴ ; et c'est sa marque. Il ferait injure à Celui qui l'a aimé et qui s'est livré soi-même pour lui et à lui³⁵ en doutant de sa justification. Mais il ne peut ni sortir de la modestie qui convient³⁶, ni surtout s'élever

29. Lc., 13, 29. — 30. Apos., 7, 13. — 31. Mt., 8, 10 ; 21, 31. — 32. Ez., 1, 12. — 33. Joan., 16, 10. — 34. 2 Cor., 3, 5. — 35. Ephes., 5, 2-25. — 36. Rom., 12, 3.

au-dessus du prochain et se préférer à lui³⁷. L'exemple du Pharisien lui a été donné pour le garder de cette faute. Aussi travaille-t-il à son salut avec crainte et tremblement, sachant que Dieu opère en lui selon sa bienveillance, tout bon désir et son accomplissement³⁸.

Lumière du monde, sel de la terre³⁹, les justes existent partout ; parmi ceux qu'on pourrait appeler les professionnels de la justice, âmes vouées à la pratique des vertus évangéliques dans le cloître et hors du cloître ; habituées de la Communion fréquente et de la prière ; hommes et femmes « de devoir » à tous les étages et dans tous les rangs de la société. Ce sont eux qui soutiennent le monde et qui l'empêchent de s'écrouler dans la turpitude et le néant. Dieu n'en demandait que dix pour sauver Sodome. Son divin Fils les a multipliés et Sodome ne brûle pas.

« Le salut est affaire personnelle, mais non pas individuelle ; l'individualisme est faux en religion ; deux vérités que le protestantisme n'a pas su concilier ».

La synthèse s'opère dans le corps mystique : car chacun est dans le corps, et voici miné l'individualisme ; mais il est aussi le corps pour sa part, et voilà exigé l'effort personnel, *in Christo Jesu*. Chacun selon sa mesure de grâce et son don de foi⁴⁰ participe « aux états et aux mystères » du Fils de Dieu ; c'est-à-dire à ses actes et à ses sentiments⁴¹ ; c'est-à-dire aussi à sa croix, à ses opprobres, à ses douleurs⁴². Dans son milieu, quel qu'il soit, le juste sans qu'on sache pourquoi mais non sans prétexte plausible, est ordinairement suspecté, méconnu⁴³. Ceux qui impriment dans sa chair les stigmates de la Passion n'y mettent cependant pas plus de malveillance que lui de conscience. Ainsi est-il sauvé de toute complaisance et présomption, ces vers rongeurs de la justice.

Ce juste n'est cependant pas « un saint ». Les saints que Dieu suscite parmi son peuple, il les recrute généra-

37. Lc., 18, 9. — 38. Phil., 2, 12. — 39. Mt., 5, 13. — 40. Rom., 12, 3 ; 1 Cor., 10, 12 ; Ephes., 4, 7. — 41. Phil., 2, 5. — 42. 2 Cor., 4, 10 ; Phil., 3, 10 ; Colos., 1, 24. — 43. 2 Tim., 3, 12.

lement parmi les justes ; il les prévient par des bénédictions, il les signale par des œuvres qui attirent sur eux l'attention de l'Eglise et du monde. Personnages d'exception, ils reproduisent en grand module, pour l'édification, la consolation, l'instruction des âmes, les vertus et les gestes du Maître inimitable, que les justes monnaient dans leur commune vocation.

Les justes seuls sont en réalité dans la Communion des Saints : *Unitas quæ nisi in bonis intelligi, intelligi non potest*, dit saint Augustin ⁴⁴. Cette communion se comprend des bons et ne peut se comprendre que des bons (des justes).

Car seuls vivant avec les saints de la vie du Christ, seuls ils peuvent accroître le trésor commun et y puiser selon leurs besoins. La Communion des Saints leur permet de réaliser une participation aux biens communs, proportionnelle à leurs apports. Il dépend de chacun d'être un riche actionnaire percevant de larges dividendes, si cette matérielle comparaison n'est pas indigne de son objet !

Ceux dont nous parlerons maintenant, fidèles et infidèles, n'ont point en eux la vie. S'ils bénéficient néanmoins de la communauté, c'est comme indigents par façon d'aumône, non comme ayants droit familiaux.

b) *Les fidèles*. — Nous nous permettons d'appeler *fidèles* dans cette énumération, pour les distinguer à la fois des *Justes* qui forment l'Eglise invisible et des *infidèles* qui n'appartiennent pas à l'Eglise visible, ceux qui gardant la foi n'ont pas gardé la grâce.

Nous avons supposé que le plus grand nombre des justes méritait aussi le titre de fidèles, ce qui exclut de cette appellation toute mésestime ; le nom de justes que nous leur donnons désigne une qualité que tous les fidèles devraient posséder puisqu'ils le peuvent et que nous supposons manquer en ceux dont nous traitons ici. Cette qualité n'est pas facultative : ceux qui l'ont perdue sont en état de péché.

44. *De baptismo contra Donat.*, III, 17.

Nous désignons donc par fidèles ceux des membres de l'Eglise visible qui continuent de professer la vérité de son enseignement, de reconnaître la valeur et la nécessité de la pratique des sacrements, de l'observance des commandements, de l'obéissance aux pasteurs, jusqu'au suprême Pasteur ; qui donc restent unis à l'Eglise par la foi ; mais qui s'étant privés de la grâce sanctifiante par un péché mortel non désavoué et réparé, de fait ne vivent pas de l'Esprit de Jésus, et sont à l'égard du Corps mystique comme des membres paralysés, gangrénés et morts.

Telle une branche desséchée qui demeure attachée à l'arbre par son écorce ; une tumeur cancéreuse dans l'organisme qu'elle envahit.

Cette comparaison est sans doute exacte quand il s'agit des péchés les plus graves, le scandale, l'apostasie, l'hérésie obstinée, le schisme volontaire. Le cancer s'explique sinon cliniquement, du moins en pathogénie, par l'action d'une cellule ou d'un groupe de cellules qui ont perdu, sous l'effet d'un trauma ou d'un agent dissociant, leur différenciation ; elles se sont soustraites à l'hégémonie du principe vital de l'organisme sur lequel elles vivent désormais, dissociées, parasites, mortifères.

Le pécheur continue de vivre sur le corps mystique, de lui emprunter son milieu vital. Il ne tient plus au corps, mais le corps le retient ; et merveille dont l'ordre physique ne présente pas d'exemple, c'est par sa volonté du salut de ce fidèle coupable, que le corps mystique le conserve en son sein, l'entoure d'influences curatives, l'investit des sollicitations de la charité commune, de prières, d'exemples, jusqu'à la conversion ou jusqu'au retranchement définitif ⁴⁵. Car s'il est *actuellement* séparé (et redisons-le, par sa propre volonté perverse) de la Communion des Saints, le fidèle (pécheur) n'en est point *définitivement* retranché. Il peut toujours, cédant à l'Esprit Saint qui l'assiège, obtenir son pardon, rentrer en grâce, retrouver aussitôt dans le patrimoine commun

45. Joan., 15, 6 ; 1 Cor., 5, 5.

ses acquêts mis en réserve, participer à la vie et aux mérites du Christ-Chef.

Pour en arriver à l'exclusion irréparable, il lui faut s'obstiner dans son mauvais vouloir, mépriser le Sang de sa rançon, résister à l'Esprit Saint, tomber en cet état de la mort corporelle à la mort éternelle ; cause d'un chagrin indicible et de larmes irrémédiables pour le Sauveur Crucifié, pour la Mère des âmes, pour toute l'Eglise des saints et des justes. Du moins tous ont-ils fait, pour conjurer ce malheur, tout ce qu'il leur était possible de faire. C'est consciemment et délibérément que les damnés, anges et hommes, se sont définitivement arrachés au Corps mystique : Jésus n'est plus leur Chef.

Si triste que soit le sort du fidèle pécheur, n'oublions pas d'abord qu'il est volontaire, puisque nul n'est jamais obligé de pécher ; et que de plus il n'est pas irréparable puisque les moyens d'en sortir sont à portée. A cet égard, malgré son ingratitude, le membre de l'Eglise visible est dans une situation de privilège, par rapport aux infidèles dont il nous reste à parler, mais même par rapport aux justes de l'Eglise invisible. A ce point que l'on considère, parmi nos frères séparés, cette facilité du pardon comme une prime à l'immoralité. Reproche pharisaïque que les puritains de tous les temps ont infligés au Christ et à son Eglise. Jésus est humble jusqu'en sa miséricorde ; mais le fidèle qui confessant Dieu de bouche le nie par ses actes, et qui est cause que le Divin Nom est blasphémé par les impies, n'est pas justifié pour autant.

c) *Les infidèles.* — Ceux que nous avons appelés *infidèles* sont tous les hommes qui n'appartiennent, ni à l'Eglise invisible par la foi au moins implicite au Sauveur Jésus et par le don de la grâce, ni à l'Eglise visible par la profession au moins extérieure du Christianisme. Saint Paul nous suggère cette distinction :

C'est en croyant de cœur qu'on parvient à la justice,
c'est en confessant de bouche qu'on parvient
au salut, selon ce que dit l'Ecriture :

Quiconque croit en Lui ne sera pas confondu.
 Il n'est point de différence entre le juif et le gentil,
 parce que le même Christ est Seigneur de tous,
 étant riche envers tous ceux qui l'invoquent ;
 car quiconque invoquera le nom du Seigneur
 sera sauvé ⁴⁶.

La justice est la grâce sanctifiante, le salut la foi ;
 le juif représente le croyant de race, appartenant à
 l'Eglise visible ; le gentil, celui qui vient d'ailleurs à
 l'Eglise visible ou invisible. Que les savants nous passent
 cette accommodation !

De tous ces « infidèles », Jésus est le Chef de droit,
 de puissance, de désir. Aucun homme n'est soustrait,
 dans le dessein électif de Dieu, à sa médiation, à sa
 rédemption, à sa royauté. Rien n'est plus clairement
 exprimé dans l'Ecriture ⁴⁷. Pour Dieu il n'est point de
 « païens » mais des fils qui l'ignorent ou le connaissent
 mal et qu'il attire, qu'il provoque à le chercher et à le
 saisir ⁴⁸, et qui lui sont chers en son Fils Jésus. L'Eglise
 imite la charité de Dieu à l'égard de ces enfants qui
 semblent errer loin de la maison de famille ; elle nomme
 leur situation « disparité de culte » ⁴⁹ ; sans d'ailleurs se
 prononcer sur leur état intérieur.

Ces infidèles ne sont pas incorporés à Jésus, ils ne
 participent pas à sa vie par la grâce sanctifiante. Mais
 ils ne sont pas soustraits à l'influence de la Communion
 des Saints ; l'Esprit Saint les « travaille » par les solli-
 citations de la grâce actuelle ; l'Eglise visible leur envoie,
 dans la mesure de ses moyens, des apôtres et des
 évangélistes ; l'Eglise invisible des saints et des justes,
 fidèle aux motions de son Ame divine, multiplie pour
 eux prières et bonnes œuvres ; elle les enveloppe de
 la charité de son Chef mort pour eux ; elle les baigne
 dans les flots du Sang rédempteur... plus même qu'envers
 les fidèles pécheurs qui sont responsables de leur propre

46. Rom., 10, 10-12. — 47. 1 Tim., 2, 4 ; Rom., 5, 15-19 ;
 Joan., 11, 49-52 ; 1 Joan., 2, 2 ; Mt., 18, 14. — 48. Act., 17,
 26-28 ; Rom., 9-20. — 49. Code Canonique 1071.

sort, et auxquels les moyens ne manquent pas de revenir à la vie, l'Eglise des justes se sent comptable envers ces âmes déshéritées, des bienfaits dont elle jouit et qu'elle n'a point mérités ! des trésors dont elle surabonde — et dont elle se sait si imparfaitement profiter !

Malheur à moi, dit-elle avec l'Apôtre, si je n'évangélise pas !⁵⁰ Elle interpelle Dieu, Père de tous, en faveur de ces âmes, appuyée sur la prière même de son Chef⁵¹.

Une par une, les âmes viennent s'incorporer à elle, visiblement, invisiblement... Ah ! quelle révélation au dernier jour nous réserve l'œuvre accomplie par la Communion des Saints.

*
**

Cette œuvre de conquête des âmes, de protection, de reprise, de défense, montre dans quel sens l'Eglise visible et hiérarchique, composée de fidèles et de justes conduits et commandés par leurs pasteurs, est dite L'EGLISE MILITANTE.

Que ce mot n'évoque pas dans notre esprit ni un Jules II cuirassé, casqué et botté marchant à la tête de son armée de prince temporel ; ni pour conjurer un péril social également temporel, des Papes lançant une croisade contre les Turcs et les Albigeois. Ces faits appartiennent à l'histoire de la civilisation et témoignent pour leur époque...

L'Eglise, en tant que société d'hommes et partageant les conditions vitales des hommes, s'y trouve mêlée, et c'est inévitable ; et tout pesé sans parti pris, à peine regrettable. A des yeux sensés, ces contingences ont ni plus ni moins d'importance que l'architecture et l'ameublement des édifices cultuels, que la forme et la matière des ornements liturgiques.

En jugeant des mœurs du passé avec notre sensibilité actuelle, affinée par la culture chrétienne que ces pro-

50. 1 Cor., 9, 16. — 51. Joan., 17, 6.

cédés précisément ont sauvegardée et amenée jusqu'à notre portée, nous nous montrerions inintelligents et ingrats.

L'Eglise, en tant qu'Eglise, « ne milite pas contre la chair et le sang, mais contre les puissances, les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais répandus dans l'air ». Elle lutte contre le péché et les trois concupiscences ; elle pourchasse l'ignorance, l'erreur, le mensonge ; aussi les armes de cette milice spirituelle sont-elles : la vérité qui ceint les reins, la justice qui couvre le cœur d'une cuirasse, le zèle qui chausse les pieds des annonciateurs de l'Evangile ; la foi, bouclier contre lequel s'émoussent et s'éteignent les traits enflammés du malin ; la volonté du bien est un casque invincible ; la parole de Dieu est un glaive à deux tranchants ; l'étendard victorieux, la croix du Christ ⁵².

Il faut ajouter la vigilance, la discipline des passions, la prière continuelle.

C'est de cette sorte que saint Paul équipe le soldat spirituel. Et celui-ci ne combat pas seul : les milices angéliques, sous les ordres de l'archange saint Michel l'assistent, et l'entraînent au triomphe. Car le triomphe est assuré. Nul pourtant ne sera couronné qui n'aura vaillamment combattu ⁵³.

Quant à vouloir ici-bas pour le Christ-Chef ou pour son Eglise, une victoire matérielle et temporelle — même temporaire —, il faut pour y songer oublier beaucoup de choses : que son Royaume n'est pas de ce monde ; qu'il l'a dit ; et qu'il a fait comme il a dit, ayant préféré le gibet à un trône ; qu'il n'a pas d'ennemis à combattre, mais des âmes à sauver ; que la terre est le lieu de l'épreuve et de l'effort, et non celui du repos sur des lauriers même bien gagnés ; que le mot d'ordre est l'abnégation de soi et non l'exaltation du moi, même sous prétexte d'un meilleur rendement ; le service des petits et non leur domination. — Quoi encore ?... Tout l'Evangile : l'humilité du cœur et la charité.

52. Ephes., 6, 12. — 53. 2 Tim., 2, 5.

L'Eglise Militante porte d'abord la lutte au cœur de ses soldats⁵⁴ ; car seul celui qui s'est vaincu lui-même est propre à faire progresser le Royaume de Dieu ; les constructions de pierres ou de briques, les statistiques retentissantes, les prosélytes enrégimentés, les millions perçus et dépensés, rien de tout cela n'a de valeur aux yeux du Maître du Monde : *Domini est terra et plenitudo ejus*⁵⁵. Que sert à l'homme de gagner un univers, a-t-il dit, si c'est au détriment de son âme⁵⁶. Et il a prononcé cette parole terrifiante : Plusieurs me diront (au jour du jugement) : Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en votre Nom que nous avons prophétisé ? En votre Nom que nous avons chassé les démons ? N'avons-nous pas en votre Nom accompli beaucoup de miracles ?... — Alors je leur dirai hautement : je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité⁵⁷.

L'Eglise Militante combat, à la suite et à l'exemple de son Chef, pour le salut des âmes. Il est toujours opportun de le rappeler ; il ne l'est peut-être pas moins à notre époque qu'aux autres.

L'Eglise souffrante. — Il nous reste à parler d'une catégorie de membres du Corps mystique que l'on n'a pu ranger ni parmi les saints, ni parmi les fidèles, ni strictement parmi les justes.

Ni parmi les saints, car ils ne sont pas entrés dans la gloire et la récompense ; ni parmi les fidèles, car ils sont sortis de cette terre, et pour eux le régime de la foi a cessé ; ni parmi les justes, bien qu'ils vivent de la charité, car cette charité en eux n'est point active. Ce sont les âmes *des défunts* qui achèvent au Purgatoire d'expier la peine due à leurs péchés pardonnés.

Elles forment L'EGLISE SOUFFRANTE.

Nous n'avons pas à leur propos à traiter ici même brièvement du Purgatoire ; à établir son existence attestée par l'Ecriture et exigée par le sens chrétien et la

54. 1 Petri, 4, 17. — 55. Ps. 23,1. — 56. Mc., 8, 36 ; Lc., 9, 25. — 57. Mt., 7, 21.

saine raison ; à décrire les souffrances des âmes qui y sont détenues ; à expliquer que de leurs peines la valeur est satisfaisante et non méritoire. Au cours de notre exposé, nous avons estimé connues une foule d'autres notions : prière, mérite, péché, grâce, etc... ; nous supposons également connues celles qui se rapportent à ce point particulier.

Disons simplement que ces âmes sont éminemment LES CLIENTES de la *Communion des Saints* étant à la fois dignes de sa bienfaisance, incapables de la mériter, mais capables d'en profiter.

L'âme qui au sortir de sa chair a pris, dans le regard de son Juge, conscience de son état de souillure et de dette, n'a pas été jetée violemment dans la prison de feu ; d'elle-même, spontanément, heureusement, elle est entrée dans son purgatoire ; non pas tant pour satisfaire à une justice implacable de Dieu qui s'impose à elle comme du dehors, que pour assouvir un besoin personnel de se purifier entièrement.

Assurée de son salut, unie à Dieu par une charité définitive, conformée pleinement à la divine volonté, satisfaite de solder sans profit personnel sa dette à la justice qu'elle a lésée ; vivant dans la société d'âmes comme elle élues et résignées, consolée par l'assistance des anges, des saints, de la Vierge Marie ; gardant comme un viatique certain le souvenir de son entrevue avec le Christ Jésus, et l'espoir de contempler bientôt la Très Sainte Trinité, cette âme, malgré sa paix et son réel bonheur, est néanmoins dévorée de regrets, brûlée de désirs, remplie d'une indicible souffrance. Et elle ne peut rien faire pour soi !...

Cette impuissance dans l'abondance a de tout temps excité la compassion des justes envers ces âmes. Elles apparaissent si dignes d'intérêt ! Leur confirmation dans la charité fait bien présager de leur gratitude et de leur crédit. Aussi un véhément et pur courant d'intercessions et de suffrages montant de l'Eglise militante traverse-t-il sans cesse le Purgatoire et entraîne l'Eglise souffrante vers les splendeurs de l'Eglise triomphante, dont elle accroît les effectifs glorieux.

CONCLUSION

Et voici, au terme de notre exposition, l'aspect que prend la Communion des Saints, d'après l'Ecriture :

L'Eglise, militant ici-bas sous la conduite de ses pasteurs, successeurs des Apôtres, et du Pontife Romain vicaire du Christ, est D'ABORD, visiblement, *un corps social* qui ordonné à la vie éternelle est régi par une autorité hiérarchisée, instruit par la doctrine révélée, nourri par les sacrements ; elle est AUSSI, invisiblement, *un corps mystique* dont les membres, par un commerce spirituel de charité et de vie surnaturelle, sont unis, liés, conjoints dans le Christ avec la Très Sainte Trinité, avec la Vierge Marie et les Apôtres ; puis avec les Anges, les Saints, les âmes du Purgatoire et entre eux.

Par le Christ-Chef, Homme et Dieu, de la Trinité Sainte s'écoulent dans le corps et dans les membres les dons de la grâce et de la gloire ;

Vers Dieu, par le Christ, montent de l'Eglise adorations, louanges, actions de grâce, prières ;

Auprès de Dieu les saints le louent, et intercèdent pour les fidèles de la terre et les âmes du Purgatoire ;

Sur terre, les fidèles louent et invoquent les saints, obtiennent d'eux leur intercession auprès du Christ et de son Père, et ils offrent pour les âmes du Purgatoire des suffrages et des satisfactions ;

Au Purgatoire, les âmes élues implorent Dieu pour les fidèles vivants ;

Ainsi par le Christ qui est comme le centre de l'œuvre divine, entre la Trinité Sainte et l'Eglise, et entre les membres de cette Eglise, plénitude du Christ, règne l'amour. L'amour, lien de la perfection, doit progresser parmi les êtres jusque-là qu'éternellement tous les Anges et tous les Saints soient un seul esprit avec Dieu, consommés dans l'Unité qui est Amour, et que Dieu soit tout en tous :

CAR DIEU EST AMOUR

CHAPITRE III

UNE RÉALISATION TYPIQUE DE LA COMMUNION DES SAINTS : L'EUCCHARISTIE

I. Figure et réalité : Le caractère sacramentel dans l'économie de l'Incarnation. — II. Réalisation figurative : Les espèces sacramentelles ; les effets de la communion.

Nous possédons dès ici-bas un accomplissement véridique et parfait de la Communion des Saints.

Nous ne devons pas nous en étonner puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ a consommé son œuvre, ainsi que l'Apôtre Paul nous l'enseigne dans l'Épître aux Hébreux, et que notre part qui nous reste à accomplir ne peut l'être que par imitation et participation de la plénitude du Christ.

I. — FIGURE ET RÉALITÉ : LE CARACTÈRE SACRAMENTEL DANS L'ÉCONOMIE DE L'INCARNATION

Jésus, Fils incarné pour la manifestation et la glorification du Père, a pour fonction première l'adoration et pour acte premier l'oblation, dans laquelle l'adoration s'exprime. Il est lui-même dans son humanité l'Hostie parfaite du Sacrifice, pour lequel il a été par son Incarnation oint comme Pontife éternel. Il consomme dans son Sacrifice tous les êtres que Dieu lui a associés à cette fin : car il est médiateur pour rassembler toutes choses terrestres et célestes en Lui ; il est pontife pour offrir à Dieu la louange de gloire.

Par une oblation unique, il a procuré la perfection pour toujours à ceux qui sont sanctifiés¹, car ce n'est pas dans un sanctuaire fait de main d'homme... que le Christ est entré ; mais il est entré dans le ciel même, afin de se tenir désormais, pour nous, présent devant la face de Dieu ; et ce n'est pas pour s'offrir lui-même plusieurs fois [à cause de l'imperfection de son offrande]... mais il s'est montré une *seule fois* pour abolir le péché par son sacrifice... Il s'est offert une *seule fois* pour ôter les péchés de la multitude². Ainsi le Christ ayant paru comme grand-prêtre des biens à venir... est entré une fois pour toutes dans le [véritable] Saint des Saints [non fait de main d'hommes], savoir le ciel... ayant traversé le voile [de sa chair par la mort], après avoir acquis une rédemption éternelle... (Ainsi) le Christ, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même sans tache à Dieu, purifiant [dans son sang] notre conscience des œuvres mortes, pour servir le Dieu vivant³.

Aussi est-il écrit que Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, et alors que nous étions morts par nos offenses, nous a rendus vivants avec le Christ... ; il nous a ressuscités

1. Hebr., 10, 14. — 2. Hebr., 9, 24-28. — 3. Hebr., 9, 11-14.

avec Lui et en Lui et nous a fait asseoir avec Lui et en Lui, dans les cieux en Jésus-Christ⁴. C'est chose faite, et notre unique tâche est de l'achever, non pas comme si elle restait à faire, mais en nous y conformant pour notre part.

« Jésus-Christ s'offre, et offre avec Lui tous les saints comme ses membres, à la Très Sainte-Trinité ; et les saints s'offrent aussi et offrent avec eux Jésus-Christ leur Chef, par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ même ; et c'est par ce secret admirable que Jésus-Christ est, dans sa Personne et dans ses membres, en même temps la Victime parfaite et le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech ».

Or « ce grand sacrifice que Jésus-Christ fait à Dieu dans le ciel avec ses saints en s'offrant lui-même avec eux est le même sacrifice qu'offrent les prêtres et que toute l'Eglise offre par eux sur la terre par la Sainte Messe (et auquel participent les fidèles par la Sainte Communion). Car c'est la même Hostie qui est offerte puisque c'est le Corps et le Sang réellement présents et unis à la divinité de Jésus et Jésus lui-même ; c'est le même Pontife qui offre par ses ministres et c'est sur le même autel qu'il est offert, savoir le Christ ; c'est encore le même temple, savoir le sein du Père où Jésus ressuscité a été reçu en son Ascension... Ce sacrifice est offert au même Dieu que dans le ciel ; et enfin non seulement l'hostie y est la même, mais encore elle y est dans la même consommation et la même gloire que dans le ciel ; avec la différence, qu'encore qu'elle soit aussi réellement présente que dans le ciel, ce n'est toutefois pas d'une manière visible ».

Ainsi parle dans son « Idée du Sacerdoce » le Père de Condren, dont nous gardons fidèlement les idées et même les mots, tout en résumant par brièveté ses admirables développements.

Jésus-Christ, Homme et Dieu, médiateur entre Dieu et les hommes⁵ et médiateur des hommes entre eux⁶, parce qu'il est homme, est au milieu de la création, assumant

4. Ephes., 2, 4-6. — 5. 1 Tim., 2, 5. — 6. Ephes., 2, 14.

en sa chair la nature matérielle, en son âme la nature immatérielle en l'unité de son Humanité ; et parce qu'il est Dieu, il ramène la créature à son Créateur en l'unité de sa Personne. Premièrement donc son œuvre de Récapitulation est achevée en son propre être théandrique, d'une façon absolue et définitive.

Elle l'est par son Sacrifice Eucharistique, dans lequel il transsubstancie en sa chair et son sang le pain et le vin, nourriture naturelle de l'homme et humbles délégués — peut-on dire — de toute la création insensible, matérielle et organisée ; destinés ensuite à être mangés par l'homme et à l'incorporer au divin Chef.

*
**

Cet achèvement est dit sacramentel ; il est à la fois figuratif et réel ; figuratif parce qu'il s'accomplit sous le voile de la foi et comme par un symbole : mais réel parce qu'il opère véritablement ce qu'il signifie.

Tout sacrement est une œuvre divine qui revêt la toute-puissance d'humilité, et de simplicité l'éternelle sagesse. D'ailleurs les œuvres divines ne portent-elles pas toutes ce caractère ? Et la création elle-même ne dissimule-t-elle pas son Auteur autant qu'elle le révèle, ambiguë et scandaleuse aux uns —, les sages à leurs propres yeux, — limpide et éloquente aux autres ?⁷.

La réalité de sa valeur spirituelle ne prive pas le sacrement de sa réalité naturelle. L'eau du baptême qui purifie l'âme, reste capable de laver le visage ; l'huile des onctions assouplit et fortifie les membres, encore qu'elle soit dotée de la puissance de fortifier et vivifier l'âme. Le pain et le vin de l'Eucharistie pourraient nourrir et sustenter le corps en celui qui ne les discernerait pas du pain et du vin profanes.

Semblablement en nous élevant encore d'un ordre à un autre, non plus de l'ordre matériel à l'ordre spirituel ; mais de l'ordre sacramentel (spirituel, surnaturel, bien qu'à sa hauteur, figuratif) jusqu'à l'ordre de l'achève-

7. 1 Cor., 11, 24 ; Lc., 10, 21.

ment éternel, nous comprendrons que la Communion des Saints trouve parmi nous un symbole qui déjà est une réalisation ; et un accomplissement réel qui reste cependant encore figuratif. Et c'est la Communion Sacramentelle, dans laquelle les justes sont incorporés à Jésus-Chef ; par Jésus unis à Dieu et unis entre eux ; vivant tous solidairement d'une même vie qui est la vie divine ; n'ayant rien de plus à attendre de l'éternité que la révélation, mais non la réalisation, de leur état ; étant déjà tout ce qu'ils seront, moins la claire connaissance ; et si cette différence nous paraît immense, et si elle l'est en effet, elle n'est cependant qu'une différence de mode, de manière d'être ; elle n'affecte pas la réalité de notre état. Ce qui est pour nous, si notre foi veut se mettre à la hauteur du don de Dieu, une force, une caution, une joie inépuisable, parmi les luttes et les épreuves de notre pèlerinage terrestre.

Considérons séparément les éléments de ce mystère.

II. — RÉALISATION FIGURATIVE LES ESPÈCES SACRAMENTELLES LES EFFETS DE LA COMMUNION

1° « La nourriture préparée par le Seigneur pour la Société des Saints, *societas ipsa sanctorum*, est déjà une image de cette société, dit saint Augustin⁸. Car ainsi que l'ont compris les saints hommes de Dieu qui furent avant nous et nous enseignèrent, Notre-Seigneur Jésus-Christ a confié son Corps et son Sang à des substances symboliques. Le pain en effet et le vin, sont UN, mais ils sont formés d'une multitude de grains, soit de blé, soit de raisin, unis, broyés, pétris ou mêlés, cuits par le feu ou la fermentation ; et ainsi ils représentent l'Eglise unissant dans la charité la multitude des fidèles... »

Les saints hommes de Dieu d'où était venu à saint Augustin cet enseignement significatif, nous ne savions

8. *Tract. 25 in Joan.*

d'eux rien de précis, lorsqu'en 1883 fut publié un petit écrit des temps apostoliques qu'on appelle de son nom grec *La Didaché* (c'est-à-dire La Doctrine). On y lit ceci, dans la Prière pour la célébration de l'Eucharistie :

« De même que ce pain ici rompu, est formé de grains qui d'abord furent dispersés par monts et plaines et qui maintenant recueillis sont devenus un seul pain, qu'ainsi soit colligée ton Eglise des confins de la terre en l'unité de ton royaume... »

Et voici que s'illumine une parole de l'Apôtre saint Paul⁹ passé d'ailleurs dans la liturgie du Saint-Sacrement : « Tous ensemble nous sommes un seul pain et un seul corps nous qui participons à un pain et à un calice ».

Un seul pain pétri de la multitude des grains, un seul corps formé de la pluralité des membres, tous nourris d'un seul pain qui est le Corps, tous abreuvés du même calice qui est le Sang, de notre unique Chef et Sauveur Jésus-Christ.

2° Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang demeure en moi et moi en lui¹⁰.

La mutuelle inhabitation de Jésus-Christ dans le communiant et du communiant en Jésus, à l'image de l'identité de vie du Père et du Fils marqués au verset suivant, est à la fois sacramentelle et spirituelle. La première ne dure que le temps de la consommation des espèces ; elle signifie et opère l'influence du Chef dans les membres, du cep dans les rameaux. Or par un retournement de l'analogie — dont nous avons un autre exemple en Rom., 11, 17 sq., — ce n'est point le fidèle qui s'assimile le Christ dont il se nourrit, mais le Christ qui s'incorpore le communiant. La vie de Jésus, ses pensées, ses vœux, ses sentiments, deviennent ceux du fidèle, par un envahissement progressif de la charité divine, sève de la vigne mystique.

3° De même que le baptême qui établit dans le fidèle la vie divine sanctifie aussi le corps, qui devient le temple

9. 1 Cor., 10, 17. — 10. Joan., 6, 57.

de Dieu, la demeure et l'organe du Saint-Esprit, le membre de Jésus-Christ ; et de même que la vie béatifique qui est le terme et la consommation de l'union à Dieu dans le Christ glorifie aussi le corps ; ainsi la Communion Eucharistique atteint notre chair ; elle nous rend *concorporels et consanguins* au Christ, comme, d'après l'Épître aux Ephésiens ¹¹, l'enseignent les Pères et notamment saint Cyrille de Jérusalem, saint Jean Chrysostome et saint Léon.

Il en résulte que Notre-Seigneur Jésus-Christ considère le corps du communiant comme sa propre chair et l'entoure de sa vigilance et affection spéciale — comme l'époux son épouse ¹², pour le conduire à la ressemblance parfaite de son corps glorifié.

L'Eucharistie est en nous le germe et le gage de notre résurrection ¹³.

4° Cependant comme la manducation eucharistique n'atteint que les espèces et non la Chair de Notre-Seigneur qui est glorieuse et incorruptible, ce que les Pères enseignent, à savoir que notre chair est mêlée à celle du Christ (saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nysse), comme une cire se mêle à la cire sous l'action du feu (saint Cyrille d'Alexandrie), doit s'entendre du Corps Mystique ; et c'est en tant que ses membres que nous devenons à notre chef la chair de sa chair et l'os de ses os ¹⁴. Car les Pères n'ignorent pas que l'Eucharistie est une nourriture spirituelle ¹⁵, et l'union qu'ils ont en vue diffère de celle du corps et des aliments ; saint Jean Chrysostome par exemple, après avoir dit que Jésus-Christ mêle sa chair à la nôtre pour nous montrer la réalité de son amour pour nous, ajoute : il l'a voulu ainsi pour que nous lui fussions unis comme le corps l'est à la tête.

5° Par ici nous rentrons dans la réalité même de la Communion des Saints et la vérité des Ecritures ; car à l'endroit où saint Paul parle de « concorporéité » avec

11. Ephes., 5, 29-30. — 12. Ephes., 6, 29. — 13. Joan., 6, 54.
— 14. Ephes., 5, 30. — 15. Joan., 6, 63.

le Christ ¹⁶, c'est pour dire que les Gentils (non-Juifs) sont avec les Juifs membres d'un même corps, *concorporeles*, qui est le corps du Christ, ainsi qu'il l'a expliqué plus haut : « Le Christ est notre paix, lui qui des deux peuples (Juif et non-Juif) n'en a fait qu'un... afin de fondre lui-même les deux dans un seul homme nouveau... et de les réconcilier l'un et l'autre unis en un seul corps avec Dieu par la croix » ¹⁷. On pourrait d'ailleurs compter les paroles où saint Paul, parlant de la sanctification, le fait comme d'une œuvre individuelle. Pour lui, le salut est opéré *dans le Christ*, collectivement et solidairement, tant il a le sentiment de l'unité de l'œuvre divine ; et c'est dans ses confidences personnelles, quand il parle de ses efforts, de ses épreuves, de ses espoirs, qu'il faut chercher la contre-partie de son enseignement, savoir que le salut de chacun reste en ses propres mains.

6° L'union de tous dans le Christ est réalisée visiblement par la participation de tous au même sacrement. Les Pères les plus familiers avec leur peuple, saint Augustin par exemple et saint Jean Chrisostome, aiment à leur faire remarquer la *promiscuité* de la table eucharistique. Sans distinction d'état ni de situation, riches et pauvres, grands et petits, hommes, femmes, enfants, pénitents et innocents, tous s'approchent et tous reçoivent le même Pain avec la même promesse de vie et d'immortalité. L'égalité des hommes devant Dieu et leur fraternité se manifestent au moins en un temps et un lieu du monde, et c'est dans l'Eglise catholique, au moment de la Communion.

7° Mais cette réalisation visible n'est elle-même que le symbole de la réalité invisible. Tous ces croyants incorporés au Christ, concorporels et consanguins avec lui par la participation à sa Chair et à son Sang, le sont donc également entre eux. Non plus seulement par la communauté de la nature humaine, mais par la communication à la nature divine ; car c'est là le but et l'effet de la Communion.

16. Ephes., 3, 6. — 17. Ephes., 2, 14-16 ; Rom., 2, 9 ; Colos., 1, 20.

Concorporels et consanguins au Christ, tous les hommes, même infidèles et pécheurs, le sont, selon son humanité, puisqu'il a assumé la chair et le sang¹⁸ à cette fin de se rendre semblable à nous, en toute chose, sauf le péché¹⁹. Mais se faisant homme sans cesser d'être Dieu, il nous a en lui associés à sa divinité, dit saint Augustin commentant ses paroles : Je suis la vigne et vous les rameaux de la vigne.

8° Une même vie divine, une même sève qui est l'Esprit-Saint, circule donc parmi tous les communicants, entretenant et augmentant en eux et entre eux la charité, et dans la charité l'union à Dieu, avec Dieu et entre eux, puisque la charité du prochain est la même que la charité pour Dieu. Et là est le ressort secret de cette charité héroïque envers les âmes et envers Dieu, dont l'histoire de l'Eglise est pleine. Tous sont un dans le Christ, selon le désir, la prière et la promesse du Seigneur²⁰. Ainsi est opérée mystiquement, typiquement et réellement, sur la terre comme dans le ciel, la Récapitulation de toutes choses en Jésus-Christ à la gloire du Père.

« A votre Eglise, nous vous en prions, Seigneur, soyez propice et accordez les dons de l'unité et de la paix, que mystiquement signifie la présente oblation²¹. »

9° Une conséquence de la plus haute importance pour nous est de porter ces pensées dans nos communions sacramentelles. Ne faisons point de nos communions une simple pratique de notre dévotion personnelle, même la plus sublime. Dépassez les intérêts particuliers de notre sanctification individuelle pour entrer généreusement dans les volontés du Cœur de Jésus et les intérêts de la Triple Eglise, triomphante, militante et souffrante.

Quelles que soient nos sécheresses, nos langueurs, nos difficultés, nous avons toujours cette raison de communier qui est de réaliser l'union du Corps avec le Chef, d'achever ce qui manque en notre chair aux passions du Christ pour son corps qui est l'Eglise, d'accomplir

18. Hebr., 2, 14. — 19. Hebr., 4, 15 ; Phil., 2, 7. — 20. Joan., 17, 21. — 21. Secrète de la messe du Saint-Sacrement.

pour notre part la Récapitulation de toutes choses en Dieu.

Saint Bonaventure enseigne que plus il s'opère dans l'Eglise de communions ferventes — et ici la ferveur est dans la volonté embrasée par l'ardeur de sa foi ! — plus le Corps mystique se perfectionne et s'édifie, recevant davantage de son Chef pour atteindre la plénitude de son âge²². Plus, par conséquent, chaque membre reçoit à son tour et participe de cette plénitude ; de sorte que la communion la plus désintéressée est, pour celui qui l'a faite dans l'oubli de soi, la cause d'un retour plus abondant de grâces et sur lui et sur tous ses consorts, au ciel, au purgatoire et sur terre.

*
**

CONCLUSION

Concluons par cette parole du Docteur Séraphique²³ passée au 4^e Livre de l'Imitation²⁴.

Quand le prêtre célèbre,
— et quand le juste communie, —
 il glorifie Dieu,
 il réjouit les Anges,
 il honore les Elus,
 il édifie l'Eglise²⁵ ;
 il aide les Vivants,
 il procure le repos aux Défunts,
 il se rend participant lui-même
de tous les biens et des biens de tous.
Il met en œuvre la Communion
des Saints. Amen.

Nous vous prions, Dieu tout-puissant, de nous compter parmi les membres de Celui au Corps et au Sang duquel nous participons²⁶.

22. Ephes., 1, 26. — 23. IV dist. 12, 9, 2. — 24. *Imitation*, ch. 5, v. 19. — 25. Ephes., 4, 12. — 26. Postcommunion du 3^e Samedi de Carême.

TROISIÈME PARTIE, SPIRITUELLE

LA COMMUNION DES SAINTS
DANS
LA VIE CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER

LE DON DE DIEU, ANTÉRIEUR AU DEVOIR QU'IL FAIT NAÎTRE, NE SERA JAMAIS COMPENSÉ

- I. Sa cause : Jésus-Christ et l'Eglise.
- II. Sa conséquence : La dette contractée.

Si nous n'avons pas en vain compulsé tant de pages, en vain apporté tant de citations des Livres Saints et des livres des saints, pour l'instruction et l'édification de notre lecteur, peut-être s'avisant qu'il est lui-même cerné par les flots de cet immense océan de charité, qui du cœur de Dieu déborde sur toute créature, en aura-t-il conçu un sentiment d'émerveillement, de gratitude et d'amour.

Oui, chacun de nous, quelle que soit sa situation spirituelle, est immensément redevable à la Communion des Saints ; et jusqu'à ce qu'il soit devenu capable de verser dans l'océan d'amour la valeur d'un verre ou d'une goutte de charité, si jamais il l'a fait, il peut avouer qu'il a reçu, en gratuites prévenances, en avances miséricordieuses, au delà de toute évaluation.

Avons-nous jamais réfléchi à ce que nous devons à l'humanité, à notre race, à notre famille ? Jusqu'à ce que nous ayons pu nous suffire à nous-mêmes, subvenir à nos propres besoins, que de jours, que d'années se sont écoulés ! Nous y avons bénéficié, sans même le savoir, des travaux et des acquêts de toutes les générations qui nous ont précédés sur la terre, l'ont explorée, aménagée, exploitée, rendue habitable à des hommes. Tandis qu'en quelques semaines, en quelques heures, les petits des bêtes se tirent tout seuls de l'ardue besogne de vivre, les enfants des hommes ont besoin, pour ne point périr dès leur premier jour, de l'assistance de plus qu'une famille, mais d'une tribu, d'une cité.

Même le plus déshérité reçoit beaucoup de la solidarité humaine ; et le plus favorisé est celui qui pendant le plus longtemps devra s'endetter envers la société pour arriver à se suffire. Se suffire n'est pourtant point encore commencer à payer la dette contractée envers tous. Peu nombreux sont ceux qui s'acquittent même envers leur groupe familial ou social. Quand aux hommes qui versent un apport personnel au patrimoine commun, ils sont des bienfaiteurs de l'Humanité, et l'Histoire redit leur nom vénéré.

Or, cette solidarité insérée par la nature au cœur des enfants des hommes, réalité dans son ordre visible et matériel, n'est qu'un signe par rapport à la réalité véritable qui est d'ordre spirituel et donc invisible. Le monde présent est figuratif, et sa figure passe¹. Nous savons par la foi que l'univers a été ajusté par le Verbe de Dieu, à manifester visiblement l'ordre invisible² ; le monde surnaturel double, féconde, anime, explique et justifie le monde naturel.

La nature n'a évidemment pas en soi sa raison d'être, car tout y est incomplet, injuste jusqu'au scandale. Un seul fait, qui se rattache à notre sujet, suffit à le démontrer : Trop d'hommes, par la malice ou l'incurie des hommes, sont frustrés des secours et des concours dont ils ont besoin — et donc auxquels ils ont droit — pour sub-

1. 1 Cor., 7, 31 ; 10, 6-11. — 2. Hebr., 11, 3 ; Rom., 1, 20.

sister, pour se développer normalement, pour sortir de la minorité et du servage, pour vivre et réaliser leur devoir d'hommes. La solidarité humaine ne joue pas équitablement ; certains accaparent trop du patrimoine commun, d'autres sont dépourvus de leur part légitime ; aucun ne reçoit à la mesure réelle de son apport et de son rendement.

Cette injustice ne saurait être la loi ; elle réclame une péréquation ; si l'ordre naturel n'en est point capable, c'est qu'il n'est, à soi et en soi, ni suffisant ni définitif. De fait il est figuratif et comme sacramentel, signe visible d'une réalité invisible.

La réalité, à la fois signifiée et exigée par la solidarité humaine, est la Communion des Saints. Celle-ci est le corps dont celle-là est l'ombre, la plénitude qui explique le présage, la compensation qui évince l'injustice. En elle nul n'est frustré de son dû ; chacun reçoit pour accomplir sa tâche et réaliser la perfection de son type, tous les secours et tous les concours utiles, et ensuite son équitable récompense. Le plus apparemment déshérité, le plus ouvertement favorisé, obtiennent dans sa réalité secrète à la mesure de ce qui leur est demandé. Tout se solde par un effort proportionnellement égal de droiture, de loyauté, de générosité.

Dans la Communion des Saints, l'égalité d'élection des enfants de Dieu n'est plus faussée par les hypocrisies sociales, leur fraternité outragée par l'esprit de caste, leur liberté contrainte par des lois abusives ; il n'est plus ni Grec, ni Juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare ou scythe, ni esclave ou homme libre : mais le Christ est tout en tous³.

Or, s'il est vrai de penser de la réalité figurative, — la solidarité humaine — que nous avons reçu d'elle beaucoup plus que nous n'avons jamais estimé, et que sans doute nous ne lui rendrons jamais, à combien plus forte raison sera-t-il vrai de le dire de la réalité figurée, savoir la Communion des Saints !...

3. Colos., 3, 11.

I. — LA CAUSE DU DON DIVIN : JÉSUS-CHRIST ET L'ÉGLISE

Rappelons-nous que *la cause* de la Communion des Saints, c'est le choix qu'en Jésus-Christ et dès avant la création du monde, Dieu a fait de nous pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant Lui ; nous ayant, dans son amour, prédestinés à être ses fils adoptifs en Jésus-Christ, selon sa libre volonté, faisant ainsi éclater la gloire de sa grâce, par laquelle il nous a rendus chers à ses yeux en son Fils bien-aimé ⁴.

Choisis en Jésus-Christ, adoptés en Jésus-Christ, créés en Jésus-Christ, graciés en Jésus-Christ, tous, anges et hommes, nous sommes donc entrés dans la société et la communauté de Dieu, en société et communion les uns avec les autres ⁵. Ainsi dès avant la création des mondes, nous étions déjà redevables à Notre-Seigneur Jésus-Christ de toute la charité de son Père, et de tout son propre amour.

A Jésus ; spécifions bien, ainsi que saint Paul qui parle au même endroit de son Sang répandu pour notre rançon, et qui l'appelle sur le même propos, l'HOMME JÉSUS-CHRIST, unique médiateur entre Dieu et les hommes ⁶ ; c'est à Jésus-Homme, donc Chef de l'Eglise, tête du Corps dont nous étions prédestinés à être les membres, que nous devons non seulement l'être dans l'ordre humain et dans l'ordre divin ; mais encore la possibilité d'être et de participer aux dons qu'exigent l'être et notre subsistance dans l'être. Mais la tête n'est pas sans le corps ; Jésus-Chef n'est pas privé de sa plénitude, de son complément, l'Eglise ⁷. Semblablement donc à cette même Eglise nous devons tout.

Ainsi sans doute faut-il entendre la parole mystérieuse de saint Hilaire que nous avons citée en son lieu :

« *L'Eglise céleste est le corps de la gloire de Dieu* ⁸.
— L'Eglise céleste ou spirituelle « *type de l'Eglise visible*

4. Ephes., 1, 4-6. — 5. 1 Joan., 1, 3. — 6. 1 Tim., 2, 5. — 7. Ephes., 1, 22. — 8. *Tract in Ps.* 124, 4.

à laquelle celle-ci se doit conformer »⁹, c'est l'Eglise Mystique avec son Chef. Elle est le corps de la gloire de Dieu, dans le sens où le Christ lui-même (dont Dieu est la tête¹⁰) est le reflet de cette gloire et son rejaillissement, la figure de sa substance¹¹, l'image de Dieu invisible¹², la manifestation du Père¹³ et le premier-né de toute créature¹⁴, prémices des mortels¹⁵.

Ce rôle, cette gloire, cette primauté d'origine et d'excellence attribuée à l'Eglise n'est pas une hyperbole fugace, propre à saint Hilaire. Dans l'homélie inscrite sous le titre de *II^e aux Corinthiens* à la suite de l'Epître de saint Clément romain, et qui n'est pas de lui mais néanmoins très voisine de son époque (130 environ) nous lisons :

« Or je pense que vous n'ignorez pas que l'Eglise vivante est le corps du Christ¹⁶. L'Ecriture dit en effet : Dieu fit l'homme mari et femme¹⁷. Le Christ est l'Epoux, l'Epouse est l'Eglise. Les livres des prophètes et les apôtres le disent aussi : l'Eglise n'est pas seulement du temps présent, mais dès l'origine ; elle était en effet spirituelle, comme l'était lui-même notre Jésus ; et elle est apparue en ces derniers temps, afin de nous sauver »¹⁸.

Sous l'expression imparfaite, la pensée est claire : Dans les desseins de Dieu, le Christ n'a jamais été sans son Eglise, la tête sans le corps ; l'Eglise est contemporaine aux décrets divins de l'adoption de ses membres *in Christo Jesu*.

Le *Pasteur d'Hermas* (vers 150) raconte une vision de l'auteur qui présente le même sens : Il a vu une femme d'aspect vénérable, très âgée, qui lui a remis un livre d'instructions. Son guide lui dit : Cette femme est l'Eglise. « Pourquoi donc, demande Hermas, apparaît-elle sous les traits d'une femme âgée ? — Parce que, lui est-il répondu, de toutes choses elle est créée la première, car c'est pour elle qu'a été créé le monde »¹⁹.

9. *Tract. in Ps* 124, 4. — 10. Dont Dieu est la tête, 1 Cor., 11, 3. — 11. Hebr., 1, 3. — 12. Colos., 1, 15 ; 2 Cor., 4, 4. — 13. Joan., 14, 9. — 14. Colos., 1, 15. — 15. 1 Cor., 15, 20 ; Colos., 1, 18. — 16. Ephes., 1, 22. — 17. Gen., 1, 27. — 18. 2, ad Corinth., 14, 2. *Funk. Patres ap.*, I, 200. — 19. *Vision* 2, 4, 1.

En croira-t-on plus aisément *saint Augustin* ? Voici sa pensée en tout conforme à celle de ces antiques témoins de la croyance chrétienne :

« Jésus-Christ Notre-Seigneur, en tant qu'homme en tout parfait, est tête et corps... Le corps de ce Chef est l'Eglise ; non celle qui est ici, en ce lieu ; mais celle qui est à la fois et dans ce lieu-ci et par toute la terre ; non celle du temps présent, mais celle de toujours ; car d'Abel lui-même à ceux qui doivent naître jusqu'à la fin et croire au Christ, tout le peuple des saints appartient à l'unique Cité ; et cette cité est le corps du Christ, a le Christ pour Chef. De cette cité vers laquelle nous pèrégrinons, nous sont venues des lettres, les Ecritures qui nous exhortent à bien vivre » ²⁰.

« Les saints avant la Loi, les saints sous la Loi, les saints sous la grâce, dit encore le Pape saint Grégoire († 604) sont membres de l'Eglise et achèvent le corps du Seigneur » ²¹.

Tous les docteurs chrétiens pensent et enseignent ces mêmes doctrines ; quand on cite l'un d'eux, c'est à cause de l'originalité de la forme, et non de la singularité de la doctrine qui est commune.

L'Eglise, organe et expression de la Communion des Saints, objet de la dilection de Dieu et de son Fils Jésus, motif de la création et des anges et des hommes, et de ce vaste univers, et donc de la complexité innombrable des êtres et de leurs actions, de leur richesse, de leur beauté, de leur puissance... Quelle splendeur !...

Ce qui est dit de son Chef peut être dit d'elle : « Le Christ et l'Eglise ne faisant qu'une personne (morale, comme l'époux et l'épouse) affirme encore saint Augustin ²², il faut donc dire que tout a été créé pour elle, corps du Christ, et pour ses membres ».

Tout est à vous ! s'écrie saint Paul : et le monde, et la vie et la mort et les choses présentes et les futures. Tout est à vous mais vous, vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu ²³.

20. *Enarrat.* in Ps. 90, 2, 1. — 21. *Epist. lib.* 5, 18. — 22. *De Doctri Christ.*, III, 31. — 23. 1 Cor., 3, 22-23.

De ce tout, nous avons joui sans compter, bien plus efficacement que nous n'avons joui des dons de la solidarité humaine. Nous avouons que Dieu nous a aimés le premier²⁴, et que cet amour prévenant est la cause qui nous a rendus capables de le recevoir, de le connaître et de le reconnaître, en aimant Dieu à notre tour. Maintenant prenons conscience que la charité du prochain est un privilège dont nous avons bénéficié avant que nous pussions la connaître comme un devoir personnel à remplir envers ce même prochain. Nous avons été gratuitement aimés avant de pouvoir le comprendre et nous en montrer dignes et reconnaissants.

La Communion des Saints nous a entourés dès avant notre naissance ; elle nous a accueillis au berceau ; elle nous a incorporés au Christ et à l'Eglise ; elle nous a livrés les trésors infinis des mérites de Jésus, et la surabondance de ceux de la Vierge et des saints ; la grâce de l'enseignement, des bons exemples, des sacrements ; bien plus c'est elle qui a placé autour de nous parents, nourriciers, éducateurs, avec leur situation acquise, leurs biens, leur savoir, leur amour...

II. — CONSÉQUENCE DU DON : LA DETTE CONTRACTÉE

Il serait interminable de développer ce thème ; nous le livrons à la méditation de notre lecteur ; qu'il en sorte, ainsi que nous l'avons dit, plein d'émerveillement, de gratitude, d'amour, désireux de témoigner sa reconnaissance, d'accomplir son devoir envers tous ceux dont il est débiteur dans la Communion des Saints :

Le Christ-Chef

L'Eglise

et ses membres :

Triomphants, Militants et Souffrants.

24. 1 Joan., 4, 10-19.

Ce devoir est unique dans la multiplicité de ses offices :
son objet est naturellement

L'UNITÉ

GARDER L'UNITÉ, PROMOUVOIR L'UNITÉ, CONSOMMER
L'UNITÉ

Écoutons saint Paul encore : « Je vous prie donc instamment d'avoir une conduite digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés, en toute humilité et douceur, avec patience, vous supportant mutuellement avec charité :

*soucieux de conserver l'unité de l'esprit
par le lien de la paix.*

« Il n'est qu'un seul Corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés par votre vocation à une même espérance. Il n'est qu'un Seigneur, une foi, un baptême, un Dieu, Père de tous, qui est au-dessus de tous, qui agit par tous, qui est en tous »²⁵.

Écoutons le Maître de saint Paul et des Apôtres, l'Unique Maître de tous, le Christ-Chef en sa Prière Pontificale :

« Je ne prie pas seulement pour eux (les Apôtres), mais aussi pour ceux qui par leur prédication croiront en moi, pour que tous ils soient UN, comme vous, mon Père, Vous êtes en moi et moi en Vous, pour qu'eux aussi ils soient [UN] en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient UN comme nous sommes UN, moi en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient parfaitement UN et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé »²⁶.

RÉALISER L'UNITÉ, tel est le programme proposé à notre vie et à notre activité, car Dieu n'a pas pu s'en proposer un autre dans sa vie même et ne s'en est pas proposé

25. Ephes., 4, 1-6. — 26. Joan, 17, 20-23.

d'autre dans toute son œuvre : La Trinité se développe dans l'Unité et se replie sur l'Unité ; la création, cet immense déploiement des Perfections divines, qui sont au dehors le signe, l'image et la ressemblance de la Trinité des Personnes, est ramenée à l'Unité sous un seul Chef, PARACHEVÉE, *in Christo Jesu* ²⁷.

27. Ephes., 1, 10.

CHAPITRE II

NOTRE DEVOIR : RÉALISER L'UNITÉ

I. ENVERS LE CHEF

- I. Sauvegarder l'union : la médiation du Christ nécessaire ; elle n'est pas en sa faveur, mais en la nôtre ; le péché, le schisme, l'hérésie. — II. Promouvoir l'Unité : la conformité ; ses degrés, ses objets, sa méthode. Le divin exemple. Prière du Chef. — III. Consommer l'Unité. La Croix.

I. — SAUVEGARDER L'UNION

NOTRE devoir de réaliser l'unité de l'esprit par le lien de la paix s'exerce premièrement à L'ÉGARD de notre Chef. C'est justice ; et sur ce point les membres de notre corps nous donnent un exemple spontané : leurs mouvements instinctifs, leurs réflexes de défense, ne vont-ils pas d'abord à couvrir la tête ? Le bras se porte au devant du coup qui la menace. La nature nous fait préférer sans raisonnement la perte d'un membre particulier, au détriment qui atteindrait tout l'orga-

nisme par la blessure du chef. L'Évangile a consacré cet instinct : il vaut mieux pour toi qu'un seul de tes membres périclite, et que ton corps ne soit pas jeté tout entier dans la géhenne¹.

Toute vie, toute grâce, toute richesse, découlant en nous de notre union au corps mystique, et le corps ne vivant que de l'influence de son chef, avant tout par conséquent nous avons à garder l'union avec Jésus, coûte que coûte ; même au prix de la perte de notre main droite ou de notre œil² ; même au prix de notre précieuse vie : « Je vous le dis, à vous qui êtes mes amis, ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui après cela ne peuvent rien faire de plus : Je vais vous apprendre qui vous devez craindre : craignez Celui qui après avoir donné la mort, a le pouvoir de jeter dans la géhenne »³.

Notre Seigneur s'en explique clairement :

« Demeurez en moi, et moi en vous... Séparés de moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment et il sèche ; puis on ramasse ces sarments, on les jette au feu et ils brûlent. — Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi-même j'ai gardé les commandements de mon Père et comme je demeure dans son amour »⁴.

« Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. — Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. — Celui qui n'aime pas ne gardera pas mes paroles »⁵.

Pour demeurer uni au cep, la condition est claire et elle est facile :

Il faut aimer Jésus et garder ses commandements, c'est-à-dire éviter le péché qui sépare, qui divise, qui stérilise et tue.

Aimer Jésus, quand on sait ce qu'il nous est et ce que nous lui sommes, et qu'en définitive ses commandements aussi bien que son amour sont tout à notre avantage, qui s'y refuserait ?

1. Mt., 5, 30. — 2. Mt., 5, 29. — 3. Lc., 12, 4. — 4. Joan., 15, 4-10. — 5. Joan., 14, 21-23.

D'une part, nous ne sommes ni ne pouvons rien sans lui, unique médiateur constitué entre Dieu et les hommes ; d'autre part, c'est en notre faveur qu'il a été ainsi établi notre médiateur.

La première de ces deux assertions nous est déjà connue ; il ne nous sera cependant pas inutile de la méditer encore et d'en voir à clair les conséquences.

La seconde mérite aussi que nous y arrêtions notre réflexion. La fonction médiatrice de Jésus n'ajoute rien à sa gloire et à sa béatitude personnelles. Il est par nature Fils de Dieu ; devenir Fils d'homme a été pour lui une aventure où il a joué et perdu, à notre profit uniquement, sa dignité et sa vie.

Médiation nécessaire. — De toute l'œuvre de Dieu qui s'opère et s'achève dans la Communion des Saints, depuis la prédestination des enfants de son amour jusqu'à leur consommation, en passant par les étapes fixées par l'Apôtre⁶ de l'adoration, de la création, de la rédemption, de la justification, le Christ Jésus est le médiateur universel et indispensable.

Il ne suffit donc point pour être pleinement fondés en lui, de lui accorder dans notre piété une place même importante, et la première ; de nous bâtir nous-mêmes une religion à notre convenance, sur des principes rationnels, où l'union au Christ n'apparaîtrait plus que comme un supplément, fût-ce indispensable ; où sa Personne ne serait que l'objet d'une dévotion, fût-ce nécessaire (le Saint-Sacrement, ou le Sacré-Cœur, ou la Passion).

Tout autres sont les droits de Jésus, tout autres ses exigences, tout autre notre besoin de Lui.

Or ce que nous disons de Jésus — et c'est de plus pourquoi nous le disons — il faudra le penser et l'affirmer de son Eglise, puisque son Eglise ne fait qu'Un avec Lui.

Le divin Chef de nos âmes est le seul véritable et complet adorateur du Père ; lui seul le connaît et l'aime

6. Ephes., 1, 5-14 ; Rom., 8, 29-30.

comme il mérite d'être aimé ; lui seul le révèle ; lui seul est l'objet de ses complaisances, lui seul accède à Dieu ; lui seul est écouté et exaucé ; par lui seul et à cause de lui sont connues, reçues et agréées de Dieu, adorations, louanges, prières montant d'en bas ; par lui et à cause de lui sont voulues et retournées toute grâce, toute bénédiction, toute réponse descendant d'en-haut. La raison, qu'il faut répéter, est qu'il est seul le principe et la source de toute prédestination, et de toute création ou gratification par quoi la prédestination entre en œuvre. Et le Christ s'unit et se substitue son Eglise.

Sans aucun doute Dieu aurait pu agir autrement. Il aurait pu vouloir chaque être séparément, créer des « monades » indépendantes dont il aurait reçu individuellement hommage et qu'individuellement il aurait justifiées et sauvées. Il ne l'a pas voulu ; il lui a plu au contraire de se complaire uniquement en son Fils unique, dont il s'est fait un premier-né parmi beaucoup de frères, participants à la plénitude qu'il versait en lui⁷.

Et qui serait assez inconscient de soi-même pour poser à Dieu un « POURQUOI ? »⁸.

La médiation du Christ n'est pas en sa faveur, mais en la nôtre. — D'autant que ce n'est point avec l'attitude d'un serviteur soupçonneux et rebelle qu'on pourra apprécier la médiation de Jésus : elle est en faveur de ceux qu'il a voulu adopter pour ses frères et appeler ses amis. Il n'avait rien à y gagner.

Car il était dans la condition de Dieu ; il pouvait sans injustice retenir son égalité avec Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même, en acceptant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes, reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui ; il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix⁹.

7. Colos., 1, 18-19 ; Rom. 8, 29 ; Colos., 1, 15 ; Joan., 1, 16 ; Ephes., 3, 19. — 8. Rom., 9, 20 ; Mt., 20, 13-15 ; Rom., 11, 33-35 ; Job, 41, 2. — 9. Phil., 2, 6.

N'a-t-il pas soldé assez cher sa bienveillance envers nous ? Ce que saint Paul appelle sa *philanthropie*, et la Vulgate son humanité ?¹⁰ Et maintenant, si Dieu l'a souverainement élevé, s'il lui a donné LE Nom qui est au-dessus de tout nom ; si à ce nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur terre, dans les enfers ; si toute langue confesse à la gloire de Dieu que Jésus-Christ est Seigneur¹¹, c'est encore pour nous, afin de nous donner accès auprès de Dieu¹² ; de nous constituer un intercesseur infailliblement exaucé¹³ ; de nous couvrir de ses mérites¹⁴ ; de rendre agréables à Dieu, et agréées de lui toutes les œuvres que nous accomplirons en son nom, *in Christo Jesu*¹⁵ ; mais lui, encore une fois, *n'a rien gagné* à préférer la croix à la gloire qui lui était offerte, à mépriser l'ignominie¹⁶ pour se rendre la caution de ses ennemis¹⁷...

Est-ce en effet gagner, que de voir mépriser son Sang¹⁸, contester et méconnaître ses intentions, par des ingrats qui lui devant tout, retournent contre lui sa bienveillance et ses dons !

Ainsi plus soucieux de notre intérêt que de sa gloire, c'est à notre intérêt qu'il songe, c'est à nous garder du danger de la stérilité et de la mort qu'il s'applique, lorsqu'il nous invite avec des instances si visibles, lorsqu'il nous prescrit avec des menaces si terribles, lorsqu'il nous sollicite avec des promesses si engageantes, de demeurer en lui par l'observance de ses commandements. Car la transgression de sa parole signifie la séparation du rameau d'avec le cep, le retranchement du membre d'avec le corps.

10. Tite, 3, 4. — 11. Phil., 2, 9-11. — 12. Hebr., 7, 25 ; 10, 22 ; Ephes., 3, 12. — 13. 1 Joan., 2, 1 ; Hebr., 7, 25. — 14. Rom., 8, 34. — 15. Colos., 3, 17. — 16. Hebr., 12, 2. — 17. Rom., 5, 7. — 18. Hebr., 10, 29.

Le péché, le schisme, l'hérésie. — C'est dans cette perspective qu'il faut juger *du péché*. Sa malice n'est point dans la méconnaissance d'une loi extérieure, d'une lettre morte ; mais dans la rupture d'un lien vital. Ce péché ne laisse pas indemnes l'être du pécheur et son activité, sauf à les priver d'un mérite surnaturel en quelque sorte facultatif. Il tue l'âme en l'arrachant au Christ.

« Tu as nom de vivant, dit l'Esprit au pécheur ¹⁹. Mais tu es mort ». Le nom de vivant, c'est l'apparence cachant la réalité épouvantable : tu es mort. Cette apparence est une duperie. Pascal, qu'on peut bien citer ici, a profondément décrit la psychologie du pécheur et la grâce de son retour.

« Etre membre, c'est n'avoir de vie, d'être et de mouvement que par l'esprit du corps et pour le corps.

« Ce membre séparé, ne voyant plus le corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant et mourant. Cependant, il croit être un tout et ne se voyant point de corps dont il dépende, il croit ne dépendre que de soi et veut faire centre et corps lui-même. Mais n'ayant point en soi de principe de vie, il ne fait que s'égarer, et s'étonne dans l'incertitude de son être, sentant bien qu'il n'est pas corps, et cependant ne voyant point qu'il soit membre d'un corps. Enfin quand il vient à se connaître, il est comme revenu chez soi, et ne s'aime plus que pour le corps. Il plaint ses égarements passés.

« Il ne pourrait pas, par sa nature, aimer une autre chose, sinon pour soi-même et pour se l'asservir, parce que chaque chose s'aime plus que tout. Mais en aimant le corps, il s'aime soi-même parce qu'il n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui. *Qui s'attache à Dieu est un esprit* (avec lui).

« Le corps aime la main ; et la main si elle avait une volonté, devrait aimer (le corps) de la même sorte que l'âme l'aime. Tout amour qui va au delà est injuste.

« *Adhærens Deo unus spiritus est* : On s'aime parce qu'on est membre de Jésus-Christ. On aime Jésus-Christ, parce qu'il est le [chef du] corps dont on est membre.

19. Apoc., 3, 1.

Tout est un, l'un est l'autre, comme les Trois Personnes »²⁰.

Le pécheur est un rameau détaché du cep, stérile, séché et prêt à être jeté au feu²¹.

Saint Paul emploie une comparaison violente qu'on a peine à faire passer dans le français : celle du membre arraché au corps vivant. « Ne savez-vous pas que celui qui s'unit à la prostituée devient, selon l'Écriture, une seule chair avec elle ? Arracherai-je donc les membres du Christ pour en faire les membres d'une prostituée ? »²². Si violente qu'elle soit, l'image n'exprime pas encore l'outrage infligé par le pécheur à son divin Chef !...

Le péché est un fait individuel ; un fait collectif analogue est le *schisme*. Les Pères sont pleins d'indignation pour les schismatiques, qui arrachent au Corps du Christ, à l'Eglise, ces membres mystiques que sont les églises particulières. Le schisme est en effet un péché multiple : *il divise le Christ*²³ ; il offense l'Esprit Saint, âme de l'Eglise ; il déchire la Tunique sans couture, c'est-à-dire l'unité visible qui recouvre à l'instar d'un vêtement l'unité invisible du Corps mystique ; il donne la mort aux âmes qu'il entraîne hors de leur centre vital, qu'il prive de la grâce des sacrements légitimes et de l'influence de la Communion des Saints, dans la mesure où elles participent à la rébellion contre l'unité.

Les auteurs d'hérésies, eux aussi, divisent le Christ, choisissant à leur gré, dans l'unité de la doctrine, les vérités qu'ils pensent pouvoir admettre sans renoncer à leur propre esprit ; mais ils sont peu à peu entraînés jusqu'à la négation totale du Christ ; c'est ce qui est arrivé aux Protestants qui se disent libéraux, et arriverait aux autres sans le reste de sève catholique qu'ils ont conservée.

L'hérésie est un péché, plus grave que le schisme. Celui-ci ne rompt que l'unité extérieure, hiérarchique ; celle-là s'attaque au lien intérieur de l'unité, la foi. Et néanmoins, dans le schisme et dans l'hérésie, les âmes

20. Pascal, *Pensées*, art. VII, 40, Brunschwig, 483. — 21. Joan., 15,6. — 22. 1 Cor., 6, 16. — 23. 1 Joan., 4, 3 ; 1 Cor., 1, 13.

individuelles peuvent, plus difficilement mais certainement, demeurer membres de l'Eglise invisible, à la faveur de leur bonne foi. Saint Augustin le reconnaissait hautement, et nous citerons ses paroles pour la consolation de nos lecteurs. Nous vivons aujourd'hui dans un monde si mélangé de froment et d'ivraie que tout ce qui peut aider les fidèles du Christ à se connaître, à s'aimer, à s'unir, doit être publié avec zèle :

« Ceux qui suivent une opinion, encore qu'elle soit erronée et perverse et qui la défendent sans s'y obstiner, d'autant que cette opinion n'est pas le fruit d'une téméraire option personnelle, mais l'héritage reçu de parents séduits ou tombés dans l'erreur, et qui cherchent la vérité avec droiture, prêts à se rendre à elle dès qu'ils l'auront trouvée, ne sont nullement à tenir pour hérétiques » ²⁴.

Ainsi aucune situation extérieure ne peut séparer une âme de la charité de Dieu en Jésus-Christ ²⁵. Seul le péché, qui est un acte personnel, toujours pleinement délibéré et consenti, arrache au corps vivant du Christ un membre volontairement rebelle.

II. — PROMOUVOIR L'UNITÉ

La conformité. — Demeurer dans le Christ est la condition en quelque sorte négative de participer à la Communion des Saints. Là ne doit pas se borner l'effort du fidèle ; si relativement peu nombreux qu'ils soient, cependant seuls ceux qui persévèrent dans la grâce et dans la vie, appartiennent réellement au corps mystique et communiquent avec lui dans le doit et dans l'avoir ²⁶.

Ils doivent vivre et agir dans le Christ et selon le Christ. S'insèrent donc ici tous les devoirs positifs de la vie chrétienne. Nous ne pouvons songer à les

24. *Epist.*, 43,1. — 25. *Rom.*, 8, 34-39. — 26. *Phil.*, 4, 15.

traiter en cet endroit, mais seulement les placer dans la perspective de notre sujet. Résumons-les dans ce mot : *conformité*.

L'honneur du disciple est d'être semblable à son Maître ²⁷. L'ambition d'un rameau de vigne qui prendrait conscience de son état et de son devoir, ne serait-elle pas d'être pleinement docile à l'impulsion du cep que lui transmet la sève, et parfaitement digne de sa race ?

« Nous devons être tout changés en (Jésus), consommés et abîmés en Lui, comme une hostie consacrée qui n'a plus du pain que les apparences ; être intérieurement Jésus-Christ et n'avoir de l'humanité que les apparences » ²⁸.

« Jésus est tout, et doit être tout en nous... et nous devons n'être rien en nous, et n'être qu'en lui. Comme nous sommes par lui et non par nous, nous devons être aussi pour lui et non pour nous. C'est le point que nous devons commencer en la terre, et qui s'accomplira au ciel où Jésus-Christ sera tout en tous. C'est la perfection où il convient d'aspirer » ²⁹.

Les degrés, les objets, la méthode de la conformité.

Cette *conformité* aura bien des *degrés* selon la générosité des âmes et la mesure de leur don : elle sera extérieure, si la docilité ressemble plus à l'obéissance du serviteur qu'au service spontané de l'ami ; elle sera intérieure, si elle laisse l'Esprit de Jésus transformer l'âme jusque dans ses sentiments et les mobiles de ses actions ³⁰.

N'est-ce pas à cette condition que le chrétien pourra devenir volontairement et consciemment ce qu'il est par le don de la grâce et son incorporation au Christ-Chef ; non seulement un autre Christ ; un Christ *complémentaire*, comme l'a dit une formule d'ailleurs heureuse ; mais POUR SA PART, le Christ lui-même ³¹.

27. Lc., 6, 40. — 28. Condren, *Considérations*. — 29. Bérulle, *Œuvres*, 1179. — 30. Phil., 2, 5. — 31. 1 Cor., 12, 27.

A l'égard de Dieu, donc, un véritable adorateur ; une hostie de louange, de gratitude, d'impétration, de réparation ; pénétré de l'esprit de religion, de filial abandon, d'obéissance, de générosité, de zèle qui anime le divin Modèle ; auprès de Dieu, pour le prochain, un avocat écouté, une caution reçue.

A l'égard de ce même prochain, imbu d'une charité pleine de respect à cause de sa gratuite élection, de bienveillance à cause de son éminente destinée, de zèle généreux et de patiente indulgence à cause de leur commune indépendance du chef : car nul n'a de haine pour sa propre chair, mais il la nourrit et l'entoure de soins comme fait pour l'Eglise le Christ, et nous sommes membres du même corps³².

A l'égard de nous-mêmes enfin, conscients de la dignité de notre vocation autant que de notre indignité et impuissance personnelles à la réaliser, nous tenir joyeusement, généreusement et humblement à la place, quelle qu'elle soit, qu'il a plu au divin Chef de nous désigner dans le corps mystique, pour le salut de nos frères et la gloire de Dieu ;

croyant d'ailleurs avec fermeté que ces sentiments sont nôtres, étant ceux de notre chef, plus véritablement que ceux qui naissent de notre indigence et imperfection ; nous en emparant par nos désirs de les réaliser ; nous efforçant *d'être ce que nous sommes* par la substitution consentie des desseins de Jésus à nos desseins ; nous rappelant enfin pour notre apaisement que ce qui nous est demandé en cet ordre n'est point le résultat visible d'une action extérieure, mais la perfection intérieure de nos dispositions. La Communion des Saints nous introduit dans la réalité de l'Esprit et de la Vérité, au delà de l'apparence des signes et des figures.

« Seigneur Jésus, je renonce à moi-même. Venez en moi, vivez en moi, réglez en moi, par votre Saint-Esprit à la gloire du Père. Amen. Pour l'amour de Marie, votre Mère et la nôtre, exaucez-moi » (*Prière indulgenciée*).

32. Ephes., 5, 29.

Renoncer à soi, c'est abdiquer son néant ; c'est en désavouer les sentiments abaissés et corrompus, les pensées incohérentes et superbes, les vœux mobiles et inconsistants ; c'est laisser aux vœux du Christ, aux pensées du Christ, aux sentiments du Christ, la place que l'on consent à ne plus accaparer follement, stérilement, soi-même.

Appeler en soi la présence, la vie, le règne de Jésus, c'est se livrer à son activité sanctifiante et salvatrice ; c'est accomplir avec lui sa fonction d'éternel et universel médiateur ; entrer en participation de son sacerdoce, réaliser l'unité de la vérité dans la charité !...

Quel idéal ! et qu'il serait de nature à nous lasser, si Jésus ne nous avait pas dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. Tout ce que vous me demanderez en mon nom je le ferai »³³.

La prière du membre est la prière du Chef ; elle est infailliblement exaucée. La promesse de Jésus d'autre part est certaine ; la condition qu'il y met mérite cependant d'être considérée :

La prière doit être faite : EN SON NOM :

1° en son Nom, parce qu'il est l'unique Médiateur et que Dieu ne vient à nous que par lui ;

2° en son Nom, parce que de nous-mêmes incapables de rien faire et indignes d'être exaucés, nous avons accès néanmoins à Dieu par celui qui a été constitué notre Pontife ;

3° en son Nom, parce qu'ainsi restant unis à tous les autres membres de son corps, notre prière est la prière même de son Esprit-Saint en nous ;

4° en son Nom enfin, parce que l'interposition de ce Nom nous gardera de solliciter des biens indignes de Lui et de nous ; de douter de sa bonté à nous entendre et de sa puissance à nous exaucer ; de nous méprendre sur les véritables motifs de son délai, s'il diffère de nous satisfaire ou s'il nous accorde au lieu

33. Joan., 14, 14 ; 15, 16-23.

des biens que nous désirons, les biens meilleurs que nous eussions dû leur préférer (A. Nouvelle).

La règle de la prière est aussi celle de toute autre activité, ainsi que nous l'avons amplement médité : « Quoi que ce soit que vous fassiez de parole ou d'œuvre, faites TOUT au Nom du Seigneur Jésus, rendant par Lui des actions de grâce à son Père » ³⁴.

Le divin exemple. — Nous suggérerons ici à nos pieux lecteurs une pratique dont nous espérons qu'ils comprendront la plénitude et qu'ils accueilleront selon leur grâce.

L'Apôtre saint Jean nous a transmis la prière que Notre-Seigneur Jésus-Christ a adressé à son Père à la veille même de son Ascension (selon une suggestion de la Liturgie). Elle forme le Chapitre XVII de son Évangile. Cette prière, qui devrait nous être familière comme le *Pater*, est presque inconnue des chrétiens. La Liturgie n'en utilise que le début, dans la vigile de cette fête.

Essayer d'en dire la beauté, la valeur, l'efficacité, sans être possible serait impertinent : Elle est l'Oraison Pontificale du Christ-Chef pour l'Eglise et pour l'Humanité. Cela suffit. Nous en donnons le texte.

Redire cette prière en union avec Notre-Seigneur, autant qu'un devoir sacré, autant qu'un droit précieux, serait une œuvre magnifique et puissante pour promouvoir l'unité de tous par le Christ en Dieu. Ecrasante peut-être pour l'humaine faiblesse ! Que chacun y essaie sa grâce, y mesure sa charité, sous la protection de Marie, Mère de Jésus !

PRIÈRE DU CHEF

PÈRE ! L'Heure est venue ! Glorifiez votre Fils et que votre Fils vous glorifie ! car vous lui avez donné autorité sur toute chair, afin qu'à tous ceux que vous lui avez donnés, il donne la Vie éternelle.

34. Colos., 3, 17.

(La vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent, vous le seul Dieu vrai, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ.)

Je vous ai glorifié sur la terre. J'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire. Et maintenant, à vous, PÈRE ! glorifiez-moi auprès de vous, de la gloire que j'avais auprès de vous, avant que fût le monde.

J'ai manifesté votre Nom aux hommes que vous m'avez donnés du milieu du monde. Ils étaient à vous et vous me les avez donnés ; et ils ont gardé votre parole. Ils savent à présent que tout ce que vous m'avez donné vient de vous ; car les paroles que vous m'avez données, je les leur ai données ; et ils les ont reçues, et ils ont vraiment reconnu que je suis sorti de vous et ils ont cru que c'est vous qui m'avez envoyé.

Je prie pour eux. Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés : car ils sont à vous. Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi, et je suis glorifié en eux.

Je ne suis plus dans le monde ; mais eux ils sont dans le monde et je vais à vous. PÈRE SAINT, gardez dans votre Nom ceux que vous m'avez donnés afin qu'ils ne fassent qu'un comme nous.

Lorsque j'étais avec eux, je les gardais dans votre Nom. J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés et aucun d'eux ne s'est perdu, hormis le fils de perdition, pour que l'Écriture fût accomplie. Maintenant je vais à vous et je fais cette prière pendant que je suis dans le monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie.

Je leur ai donné votre parole et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde. Je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal. Ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde. Sanctifiez-les dans la vérité.

Votre parole est la vérité : Comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde. Et je me sacrifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés en Vérité.

Je ne prie pas pour eux seulement, mais aussi pour tous ceux qui, par leur prédication, croiront en moi, pour que tous ils soient UN.

Comme vous, mon PÈRE, vous êtes en moi et moi en vous, qu'eux aussi, ils soient [UN] en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé.

Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient UN comme nous sommes UN, moi en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en UN, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé.

PÈRE ! Ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils y soient avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde.

PÈRE JUSTE ! Le monde ne vous a pas connu ; mais moi je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que c'est vous qui m'avez envoyé.

Et je leur ai fait connaître votre Nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois, moi aussi, en eux.

DEO GRATIAS ET GLORIA

III. — CONSOMMER L'UNITÉ. LA CROIX

Peut-être en avons-nous assez dit sur ce point : Promouvoir l'unité en nous et dans les autres par rapport au Christ-Chef ; et pouvons-nous ajouter quelques mots sur la *consommation* de cette unité.

Il ne s'agit pas de cette unité de vie personnelle réalisée par la conformité entre Jésus et son fidèle, qui permet à saint Paul de confesser : « Je vis, mais non pas moi ; le Christ vit en moi. Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi »³⁵ ; ou plutôt c'est d'elle encore qu'il s'agit, mais comme d'une condi-

35. Galat., 2, 20.

tion et d'un moyen offert à « chacun selon sa part » de réaliser la Communion des Saints.

Car sans sa conformité au chef, le membre serait inapte à entrer dans la consommation de tout le corps en l'unité ; mais la conformité est l'aspect individuel de la réalité dont la consommation est l'aspect social...

La vie de Jésus dans son disciple, qu'elle atteigne ou non la plénitude de conscience avouée par l'Apôtre ³⁶ est la réalité secrète et la vérité du Christianisme. « Dans tous les pampres qui couvrent la terre, circule la sève de la vraie vigne » ; mais cette réalité dont l'efficacité est pourtant manifestée et entretenue par l'Eucharistie, la prière, l'imitation, n'est pour le monde qu'ignorée ou méconnue. Elle n'est pas une folie et un scandale comme la Croix ³⁷. Or c'est par la Croix que s'achève l'Unité.

« Nous portons toujours avec nous dans notre corps la mort de Jésus (par les maux dont saint Paul vient de faire l'énumération ³⁸), afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre corps. Car nous qui vivons, nous sommes sans cesse livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre chair mortelle. Ainsi la mort agit en nous, et LA VIE EN VOUS ³⁹. La Croix, sous son nom de renoncement, est le moyen de la conformité ; elle exige davantage pour la consommation.

« Maintenant je suis plein de joie dans mes souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances du Christ en ma propre chair je l'achève pour son Corps qui est l'Eglise » ⁴⁰. Nous n'essaierons ni d'évincer le scandale de la croix, ni de l'expliquer.

Le salut par le sang et par la souffrance est l'objet du Mystère de la Rédemption. On l'oublie. Ce mystère, le troisième des grands mystères de notre Foi, est celui dont on parle le plus légèrement.

Du Mystère de la Sainte Trinité, on ne dit rien, on croit n'avoir rien à dire ; on le juge impénétrable, on

36. Galat., 2, 20. — 37. 1 Cor., 1, 23. — 38. 1 Cor., 1, 8-9. — 39. 2 Cor., 4, 10-11. — 40. Colos., 1, 24.

passé ; et la vivifiante connaissance qui nous en est communiquée par la Révélation et par l'illumination intérieure, est le privilège d'un petit nombre d'âmes.

Du Mystère de l'Incarnation, les théologiens dissertent déjà plus volontiers, et leurs explications sont si lucides qu'elles semblent épuiser le sujet. Et de plus toute une école prive ce mystère d'un objet distinct, faisant de la venue du Christ dans la chair un élément du rachat de l'homme, et comme un simple entre-deux de la Trinité à la Rédemption.

Mais du Mystère de la Rédemption qui n'a pas à proposer sa personnelle explication ? Il est vrai que nous y sommes plongés, qu'à chaque pas nous nous heurtons à son accomplissement, et que bon gré mal gré il nous faut donner, à nous et aux autres, la raison des maux qui nous cernent, nous attaquent et nous mettent enfin à bout.

Nier Dieu, son existence, sa bonté, sa justice, n'est pas une solution au problème de la douleur ; car la douleur n'en est pas supprimée ; il faut chercher une autre explication et à la douleur, et même à l'existence de l'Univers. La difficulté n'en est pas amoindrie pour ceux qui sont incapables de se payer de mots.

La douleur est un fait ; et l'explication qu'en fournit la Révélation est satisfaisante ; elle justifie — si l'on ose dire — la bonté, la sagesse, la justice, la puissance de Dieu, par le dogme de la Communion des Saints.

C'est par la Croix qu'il a plu à Dieu de sauver le monde⁴¹. Le monde ne trouvera ni un autre moyen de salut, ni une autre explication de la douleur que la Croix. Par le sacrifice de l'autel, le Christ-Chef renouvelle et achève le Sacrifice de la Croix ; par sa participation à l'Eucharistie, à l'oblation et à l'immolation qu'elle signifie, le Christ mystique — tout chrétien *pour sa part* — achève ce qui dans sa chair manque aux souffrances du Chef.

Tout homme qui souffre peut ainsi répéter la parole de l'Apôtre : J'achève en ma chair les souffrances du

41. 1 Cor., 1, 21.

Christ. S'il le sait, et s'il le veut, l'œuvre de la consommation s'accomplit par lui. S'il l'ignore, le Chef divin le sait pour lui. S'il résiste ? Qui posera des bornes à l'infinie mansuétude du Sauveur des hommes ? La rébellion n'a qu'un temps. La grâce de la souffrance, sa lumière, sa patience n'ont-elles pas triomphé déjà de plus d'un cœur qui s'était cru invincible ? Dieu n'est point pressé comme les hommes instables ; les lendemains de la mort corporelle lui sont découverts.

Il faut remarquer, pour en pénétrer la plénitude, le mot que notre français rend par *souffrances* : ce qui manque en ma chair aux souffrances du Christ. La Vulgate dit *passiones*. La passion, ce que l'on subit, s'oppose à action, ce que l'on fait. Ce ne sont pas les actions du Christ qu'achève l'Apôtre, mais ses passions ; non ce que Jésus a fait et qui est bien fait et consommé pour jamais ; mais ce qu'il subit encore comme Christ mystique, dans l'unité du Chef et des membres, « jusqu'à ce que tous nous soyons parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ... Continuant à croître à tous égards... en celui qui est le Chef, le Christ. C'est [en effet] de lui que tout le corps, coordonné et uni par les liens des membres qui se prêtent un mutuel concours, et dont chacun opère selon sa mesure d'activité, grandit et se perfectionne dans la charité ⁴².

L'Ecole de Spiritualité qu'on appelle française, et qui est chrétienne simplement, pour avoir ramené la piété à ses sources révélées, désigne ce double aspect de la conformité et de la consommation sous le nom de *participation aux états et aux mystères du Fils de Dieu* ; les mystères sont les actions, objets de la conformité ; les états sont les dispositions dans lesquelles le fidèle a plus à pâtir qu'à agir. Il suffit d'indiquer ici les attaches de notre sujet à la tradition spirituelle.

Tout cet enseignement se résume dans une formule dont nous donnons, après le texte latin, une traduction

42. Ephes., 4, 13-16.

française, qui pourtant n'en rend point la concise plénitude :

O Christe Caput, cuius gratia membrum sum de corpore tuo : da mihi et omnibus consortibus meis in Te credentibus : per inhabitantem in nobis Spiritum Sanctum tuum medianteque Maria matre tua ac nostra ; semper : in Te manere ; de Te vivere ; a Te agi ; pro Te pati ; ac tandem in pace, luce et amore, Tibi uniri ; donec nos unum simus in Te Tuque in Deo omnia sis in omnibus. Amen.

O Christ Chef, grâce à qui je suis membre de votre corps : par votre Saint-Esprit habitant en nous et par la médiation de Marie votre mère et la nôtre, donnez-moi et à tous ceux qui me sont unis en vous par la foi, de toujours demeurer en vous, de vivre de vous, d'être agis par vous, de souffrir pour vous, et enfin de vous être unis dans la Paix, la Lumière et l'Amour, jusqu'à ce que nous soyons Un en vous, et vous en Dieu tout en toutes choses. *Amen.*

Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème ! ⁴³.

43. 1 Cor., 16, 22.

CHAPITRE III

RÉALISER L'UNITÉ II. DEVOIRS ENVERS LE CORPS

1. L'Eglise : l'Eglise personnifie le Christ ; la hiérarchie, sa fonction ; l'Unité sauvegardée et promue ; l'Unité consommée. L'œuvre de la Liturgie. Grandeur de l'Eglise. — II. Les membres : l'Eglise triomphante ; l'Eglise souffrante ; l'Eglise militante.

I. — L'ÉGLISE

L'Eglise personnifie le Christ. — « M'est avis que c'est tout un de Notre-Seigneur et de son Eglise et qu'on n'en doit pas faire de difficulté. » Ainsi parlait sainte Jeanne d'Arc, et par sa bouche s'exprimait la conscience chrétienne. La grande Française retrouvait les mots de saint Augustin : « Du Christ et de l'Eglise la personne est une »¹ ; et encore :

(1) *De Doctr., Christ., III, 31.*

« Le Christ total est Chef et Corps »². Mais bien avant Augustin, le saint martyr Ignace d'Antioche avait écrit : « Là où est Jésus-Christ, là est l'Eglise Catholique »³ ; et c'est la première fois sans doute que l'Eglise du Christ est qualifiée par cette épithète où se proclame son universalité : car de même que Jésus est le Sauveur de tous, de même l'Eglise est pour tous le Sauveur prolongeant, continuant, achevant l'œuvre du salut.

Car il est venu, il a été vu, aimé, cru, suivi jusque dans la mort ; mais tous ceux qui ont vécu et qui vivront après son départ, qui ne l'auront point vu de leurs yeux ni touché de leurs mains, ainsi que dit saint Jean, comment le connaîtront-ils et comment seront-ils sauvés ? Il est donc demeuré comme il l'avait promis...

Sans doute, il a laissé des témoins qui ont attesté sa vie, des disciples accrédités qui ont enseigné sa doctrine ; mais cela aurait-il été suffisant pour soutenir la foi et surtout pour conquérir l'amour qu'il était venu provoquer parmi les hommes : « Je suis venu mettre le feu à la terre !... Celui qui n'aime pas ne peut pas garder ma parole... Celui qui ne m'aime pas par-dessus tout amour ne peut pas être mon disciple »⁴.

On peut garder d'un mort le souvenir, le culte, les enseignements et même plus difficilement les préceptes ; on ne lui donne pas cette vie de la vie qu'est l'amour... On n'aime, surtout quand cet amour doit posséder toutes les qualités que Jésus en exige, toutes les énergies qu'il lui suppose, on n'aime qu'un vivant. Jésus est vivant. Il est vivant dans son Eglise, par son Eglise.

Cette affirmation paraît folie aux sages de ce monde, et même aux chrétiens des autres Confessions. Qu'ils expliquent alors qu'après vingt siècles Jésus soit encore aimé [et haï, c'est la contre-épreuve] avec passion ; et que l'Eglise, d'abord, ait survécu à toutes les causes internes de dissolution, à toutes les causes externes de destruction qui l'ont travaillée ou assaillie pendant

2. *De Unit. Eccl.*, 7. — 3. *Smyrn.*, 8, 2. — 4. *Lc.*, 12, 49 ; *Joan.*, 14, 24 ; *Lc.*, 14, 26.

ces vingt siècles ; et ensuite qu'elle soit, elle-même, aimée, servie, exaltée, haïe, persécutée, maudite comme il est visible qu'elle l'est !...

Le Christ est vivant dans son Eglise, et l'Eglise est vivante avec Lui. Elle est mystiquement Sa Personne. Mystiquement ne veut pas dire irréellement, mais cette réalité est d'un autre ordre que les réalités figuratives de ce monde : *Christi et Ecclesiae una persona*. L'Eglise est connue, aimée, servie, COMME UNE PERSONNE.

Dans les associations de chrétiens qui se sont séparées de l'Eglise Catholique, et qui prennent le nom d'églises, cette personnalité de l'Eglise est incompréhensible, et aussi cette identification du Christ et de l'Eglise. L'unité a été brisée. Le Corps mystique n'est plus qu'un mythe. La Communion des Saints manque de son centre de cohésion. On peut encore y aimer le Christ, sous l'image plus ou moins arbitraire et déformée que l'on se forme de Lui. On n'y aime plus l'Eglise, ni même son Eglise, sa Congrégation particulière, dont les membres de plus ne sont ni invités ni astreints à garder l'unité de l'esprit.

La pluralité des Eglises est incompatible avec l'ardeur de l'amour et du zèle. Aussi cherche-t-on en vain parmi nos frères séparés les témoignages de leur amour pour leur Eglise, comme ne cesse d'en susciter l'Eglise Catholique ; et l'on parle non d'offrandes d'argent, mais de ce renoncement à son sens propre, de cette abnégation dans l'obéissance et dans le dévouement, qu'en son nom et au nom de son Chef, l'Epouse du Christ peut toujours demander et obtenir de ses fidèles.

Seule, en effet, elle connaît, elle enseigne, elle révèle le Christ : *Prædicat Christus Christum, prædicat corpus caput suum* : en elle, dit saint Augustin⁵, le Christ prêche le Christ, le Corps prêche son Chef. Elle est le Christ visible, motif permanent de croire à la mission divine du Christ présentement invisible.

« Regardez-moi, nous dit l'Eglise, regardez-moi : vous me voyez, voulussiez-vous ne pas me voir ? Ceux qui,

5. *Serm.*, 354.

dans ce temps-là, sur la terre de Judée, furent dociles à la foi, purent apprendre de la Vierge la Nativité merveilleuse et la Passion, la Résurrection et l'Ascension du Christ. Présents, ils apprirent comme présentes toutes ces choses divines, actes et paroles. Vous ne les voyez plus, et pour cela vous refusez de croire. Regardez-moi donc, tournez vos regards et vos réflexions sur ce que vous voyez, qui n'est pas simple narration du passé, ou figure de l'avenir, mais ostension d'un présent réel et agissant ⁶.

Le principe de cette personnification de l'Eglise, de cette identification du Corps avec le Chef, nous savons qu'il est l'Esprit de Jésus, l'Esprit Saint. Ce que notre âme est dans notre corps, la cause et l'agent de l'unité, de la vitalité, de la fécondité, l'Esprit Saint l'est dans l'Eglise. Il y continue l'œuvre de Jésus. Il rend à Jésus non seulement le témoignage individuel de la sainteté de chaque membre ⁷, mais le témoignage public et universel de sa mission ⁸.

Cette cité posée sur la montagne et que nul ne peut refuser de voir, cette vigne véritable dont le cep, les rameaux, les pampres et les fruits sont manifestes, cette unique église du Christ, est l'Eglise Catholique, hiérarchique, romaine par le choix de l'Apôtre Pierre.

Toute société d'hommes est une société visible. Le Corps mystique est une réalité d'ordre spirituel ; mais cette réalité n'est pas plus étrangère à sa réalisation temporelle que l'âme spirituelle n'est étrangère au corps organisé qu'elle vivifie.

Le corps est le lieu de l'âme, l'Eglise visible le lieu de l'Eglise invisible. L'âme n'est pas contenue par le corps ; l'Eglise invisible n'est pas restreinte aux limites de l'Eglise visible puisque la Très Sainte Vierge Marie, les anges, les saints du ciel, les âmes du purgatoire et les justes de toutes conditions lui sont incorporés. Ces considérations toutefois, si elles impliquent la non-confusion, n'impliquent pas la séparation. Le caractère

6. S. Augustin, *De fide rerum*, IV, 7. — 7. Rom., 8, 16.
— 8. Joan., 16, 8.

qu'on peut appeler sacramentel des œuvres de Dieu, savoir la démonstration de la réalité invisible par une réalité visible, celle-ci réelle dans son ordre, et néanmoins signe par rapport à l'autre réalité d'ordre supérieur, est ici reconnaissable, comme il l'est dans son archétype, la Personne théandrique, divino-humaine du Verbe incarné, l'Homme-Dieu Jésus-Christ.

Ainsi peut-on dire que l'Eglise visible est le Sacrement de l'Eglise invisible ; le Corps de l'Eglise, bâti sur l'ossature de la hiérarchie, comme le temple de Dieu sur les pierres fondamentales, est la figure visible de l'invisible Corps du Christ ; et encore une fois sous cette dualité d'aspects exigée par la dualité des ordres, subsiste l'unité de Celui qui est tout en tous.

La hiérarchie, sa fonction. — La *hiérarchie ecclésiastique* est d'institution divine. Nous venons de faire allusion à la parole de saint Paul⁹ montrant le temple de Dieu posé sur la pierre angulaire, le Christ, et le fondement des Apôtres, et s'élevant en pierres vivantes qui sont les fidèles.

De saint Jean, nous connaissons la déclaration d'une communion convergente du Christ à Dieu, des Apôtres au Christ, des fidèles aux Apôtres¹⁰ ; et c'est à Jésus lui-même qu'il se réfère, dans sa Prière Pontificale¹¹. Nous avons maintes fois cité ces textes, ainsi que ceux où Pierre est institué Prince des pasteurs et des brebis, confirmé par la prière du Seigneur pour confirmer à son tour ses frères¹², où ceux-ci antérieurement ont été établis pasteurs, docteurs et juges des croyants¹³.

Les Apôtres se sont conformés à cette volonté de leur Maître : saint Jean¹⁴, saint Pierre¹⁵, saint Paul¹⁶, parlent des degrés hiérarchiques, épiscopat, presbytérat, diaconat, comme d'institutions déjà traditionnelles ; et ce

9. Ephes., 2, 20. — 10. 1 Joan., 1, 3. — 11. Joan., 17, 20. — 12. Joan., 21, 15 ; Lc., 22, 32. — 13. Joan., 17, 18 ; 20, 21 ; Mt., 16, 19 ; 18, 18. — 14. Apoc., 2, 1, 8, 12 ; 2^o et 3^o Joan. — 15. 1 Petri, 5, 1-4. — 16. Act., 20, 28 ; 1 Tim., 3, 2 ; Tite, 1, 7.

fut pour les savants du protestantisme un prétexte à nier l'authenticité de leurs écrits, soit à en reculer la date ; mais en vain, car saint Clément, saint Ignace, la *Didaché*, dès le début du II^e siècle attribuent aux Apôtres et au Seigneur l'état hiérarchique où vivent les Chrétiens¹⁷.

Nous parlons de la fonction, et non de tels hommes qui dans tel temps ou tel lieu ont rempli la fonction. Car les objections qu'on peut tirer des faits et gestes de certains prêtres, de certains évêques, et même de certains papes, n'affectent pas plus la doctrine que les péchés des laïques n'entachent la sainteté de l'Évangile : ne jugeons point et nous ne serons pas jugés ; ne couvrons point du prétexte de l'iniquité d'autrui notre propre incrédulité. Le Seigneur a prononcé, spécialement à l'adresse des pasteurs infidèles, d'assez terribles anathèmes pour que notre zèle de la justice, si c'est bien ce zèle qui nous tient, s'en contente et se tourne d'abord vers nos personnelles infidélités¹⁸.

La hiérarchie, malgré son importance, n'est pas toute l'Eglise même visible. Les divers ordres des fidèles qui représentent les membres du corps, forment vraiment l'Eglise. Nous parlerons plus loin de leur vie et de leur rôle. Et nous citerons ici pour compléter nos considérations, une page d'un excellent ouvrage du prêtre allemand Karl Adam, *Le Vrai Visage du Catholicisme*, où l'analogie sur ce point des deux ordres physique et spirituel est nettement opposée.

« Les relations de chaque âme avec le Christ, même en ce qu'il y a en elle de plus intime, de plus délicat, se meuvent dans un ensemble de dispositions invariables, de formes fixes. Tout libre mouvement des forces de la nature s'appuie sur les lois rigides, invariables, de l'essence et des propriétés des êtres ; d'une manière générale, le jeu des forces subjectives suppose les lois fixes du monde objectif ; ainsi dans le monde surnaturel toute activité et vie de grâce personnelle suppose quelque chose de fixe, des relations et dispositions intérieures permanentes. Nous trouvons là une fois de plus le goût

17. 1 Clem., 40, 1 ; 42, 44. — 18. Mt., 18, 6 ; 24, 48 ; 26, 24.

du Catholicisme pour le donné objectif, pour des formes fermes. Il résulte, en dernière analyse de ce dogme fondamental, que c'est non pas l'homme, mais Dieu, qui fait le monde des réalités naturelles et surnaturelles ; que c'est non pas d'en bas, mais d'en haut, que le nouvel ordre des choses vient ; et que, dans le domaine religieux, il s'agit de données surnaturelles que l'homme n'a pas à poser lui-même, mais simplement à recevoir. Comme Dieu est seul la « forme » éternelle de tout être, ainsi le Christ-Tête est la forme éternelle de son Corps Mystique et c'est de cette forme éternelle que par les sacrements — donc indépendamment de l'homme — le Corps du Christ reçoit sa figure déterminée, sa constitution interne. C'est par cette organisation des sacrements que l'homme est mis à même de participer à la vie de la grâce qui lui est ainsi communiquée ».

L'Unité sauvegardée et promue. — Nous avons appelé la hiérarchie l'ossature du corps ecclésiastique ; d'un autre point de vue, nous la comparerons à la Tunique sans couture qui couvrait le corps du Sauveur. Cette tunique ne doit point être déchirée¹⁹, mais elle n'est pas le corps, ni rien du corps. Chaque hiérarque, du suprême au moindre, peut individuellement appartenir ou non au Corps mystique sans que ni la tunique soit déchirée, ni que le corps lui-même soit blessé par l'indignité du ministre. Précisément parce que le Christ est vivant dans son Eglise et qu'il agit lui-même par ses prêtres, les actions sacerdotales et sacramentelles sont toujours siennes, toujours saintes, toujours efficaces, quelle que soit et quoi que vaille la main qui les opère.

Le Pape lui-même n'a point d'autre moyen de vivre du Christ que le plus humble des fidèles ; celui-ci peut participer à la Communion des Saints avec plus de plénitude que les successeurs des Apôtres et leurs collaborateurs ; car c'est en faveur du fidèle et non à leur profit que les pasteurs ont été choisis et envoyés^{19 a}.

19. Joan., 19, 24. — 19a. Préface des Apôtres.

Aussi l'apôtre saint Paul conseille-t-il aux fidèles : d'obéir à ceux qui les conduisent et d'avoir pour eux de la déférence ; car ils veillent sur leurs âmes comme devant en rendre compte ; et il ne serait pas avantageux aux fidèles que leurs pasteurs le fassent sans joie et en gémissant ²⁰.

Nous retrouvons ici le premier devoir que nous impose la Communion des Saints : Sauvegarder l'unité.

La *promouvoir* est le second office de notre devoir. C'est pour l'accomplir que nous aiderons l'Eglise dans la propagation de l'Evangile : par nos exemples d'abord, car c'est en voyant vivre les chrétiens dans la foi, dans la charité mutuelle, dans le renoncement à eux-mêmes, que le monde doit croire à la mission du Fils de Dieu et se convertir et vivre ²¹ ; et ensuite par l'assistance des ouvriers évangéliques, dans la prière, le service personnel et l'obéissance, et l'aumône.

L'Unité consommée, œuvre de la Liturgie. —
Consommer l'unité est l'œuvre propre de la Liturgie.

Nous ne devons pas oublier que la fonction principale de Notre-Seigneur Jésus-Christ est la manifestation de Dieu. Il est glorificateur du Père, par cela qu'il est sa Gloire éclatant en Personne égale. Son œuvre est donc une *œuvre liturgique*, d'adoration, d'amour, de louange, de gratitude, d'impétration et de réparation : le Christ est le Pontife éternel, oint dans son Incarnation pour présenter à Dieu l'oblation de son œuvre totale.

L'œuvre première à laquelle est destinée son Eglise ne saurait être différente. Car si Jésus n'est pas demeuré seul à remplir sa fonction sacerdotale, s'il a voulu s'associer dans une communauté parfaite, les anges et les hommes ; s'il doit tout récapituler en soi, c'est afin que toute créature soit avec lui louange de gloire pour Dieu.

Nous avons spécialement médité comment s'accomplit cette œuvre dans le Sacrifice Eucharistique, et comment la Communion Sacramentelle est à la fois le type, la

20. Hebr., 13, 17. — 21. Mt., 5, 16 ; Joan., 17, 23.

figure, le moyen et l'achèvement de la Communion des Saints. Il suffira donc de noter ici le rôle de la liturgie, prière et sacrements, du point de vue de notre sujet.

a) *Prière.* — La prière liturgique (où il faut bien entendu inclure la Messe, qui est son centre et son âme), est la prière du Christ dans l'Eglise et la prière de l'Eglise dans le Christ. Elle dépasse toute prière personnelle et fait mieux que l'absorber ; elle lui confère une valeur divine ; elle n'est pas simplement une prière collective : la somme des prières individuelles ; elle est la prière universelle et totale ; elle est plus que la prière de l'Humanité, bien qu'elle exprime tous les besoins de l'humanité ; elle est la prière de l'Humanité divinisée.

Son thème est le NOTRE PÈRE. Elle répond à tous les désirs de Dieu et à toutes les nécessités des hommes, pour qui les désirs de Dieu sont et doivent être les premières nécessités :

que son Nom soit sanctifié ;
que son Règne arrive ;
que sa Volonté soit faite ;
sur la terre comme au ciel.

Nul homme ensuite n'est exclu de la demande du pain quotidien, nul du pardon des péchés, nul de l'implo-ration de la victoire sur ses passions et sur le malin.

Toute frontière d'égoïsme personnel, familial, national, racial, tombe devant l'expansion de la Prière du Seigneur qui est la prière de l'Eglise et la prière de tous, chacun pour sa part ; car elle s'exprime toujours : « au pluriel » ; elle s'appuie toujours sur la médiation du Chef : *Per Christum Dominum nostrum*.

La Communion des Saints se dilate jusqu'aux extrémités du monde, et chacun pour y participer renonce à ses absurdes prétentions de suprématie personnelle, à cette forme subtile d'orgueil qui se glisse dans ses relations avec Dieu : vouloir traiter avec Lui sans médiateur et sans consorts. Car le croyant accepte volontairement toute une vie spirituelle qui lui est présentée

par une autorité extérieure, et qui débordant infiniment le cercle de sa vie propre, l'associe pour une œuvre commune à toute bonne volonté.

Puisse enfin le comprendre l'individualisme protestant !

b) Sacrements. — Cette vie spirituelle est opérée par les sacrements qui sont à la prière, peut-on dire, ce que les œuvres sont à la foi, une démonstration et un aliment, un exercice ; soit donc une épreuve et une confirmation.

Tous les sacrements opèrent l'unité ; le Baptême incorpore au Christ et à l'Eglise ; et la Pénitence rétablit l'union rompue par le péché ; la Confirmation développe l'unité baptismale ; l'Onction des malades achève l'œuvre pénitentielle ; le Mariage symbolise l'union du Christ et de l'Eglise dans son indivisibilité et sa fécondité ; et l'Eucharistie livre à l'Epouse Mystique le corps de son Epoux, et à l'Epoux l'Epouse.

L'Ordre, enfin, qui prenant un chrétien déjà participant à ce titre au Sacerdoce du Chef²², délie en lui cette grâce initiale, et le consacre à la fonction médiatrice, est éminemment le Sacrement unificateur, et l'organe de l'unité du Corps mystique qui repose sur l'ossature apostolique²³.

Qu'il importe donc au fidèle, soucieux de conserver l'unité dans le lien de la paix, de ne pas s'isoler, dans sa piété individuelle, de l'œuvre liturgique de l'Eglise. Et si cette nécessité n'implique pas d'abord la possession de livres coûteux et peu utilisables, ni des études, inabordables à beaucoup, d'archéologie et de rubriques ; néanmoins elle exige l'effort de connaître, pour y participer avec plus de goût et de profit, la pensée et les pratiques de l'Eglise, dans l'accomplissement de son œuvre d'élection.

22. 1 Petri, 2, 9 ; Apoc., 1, 6 ; 5, 10 ; 20, 6. — 23. Ephes., 2, 20 ; 4, 13.

En cela se déclare la divine utilité et nécessité d'une Eglise hiérarchisée et visible ! Sous la motion du Saint-Esprit, cette Eglise guide les âmes dans la possession et la jouissance de toute vérité ²⁴. Elle est la « mémoire » religieuse de l'humanité, enrichie des expériences du passé autant que des révélations éternelles ; elle sait comment on plaît à Dieu, comment on touche son cœur ; elle sait les voies des âmes vers leur but, les spécieuses qui en détournent, aussi bien que les assurées qui y mènent. Les ministres qu'elle prépose à cette tâche — et s'il s'en trouve, les indignes non moins que les autres, fût-ce à leur insu et contre leur gré mais à leur dam — restent pour le troupeau des guides qu'il peut suivre, sûr que l'Unique Pasteur ne permettra pas qu'il soit par eux égaré.

Grandeur de l'Eglise. — Grande est notre Eglise ! Peut-être nos Pères dans la foi, ceux qui avaient entendu les disciples immédiats des Apôtres, sur ce point étaient-ils plus enthousiastes que nous ! Et cependant l'Eglise en leur temps, entre son berceau et les catacombes, ne pouvait leur présenter l'incomparable spectacle qu'elle nous présente au nôtre, dans l'éclat triomphal des persécutions vaincues, des nations soumises au Christ, des sciences illuminées, des arts disciplinés, des mœurs adoucies et purifiées, des promesses d'éternité cent fois confirmées dans les conjonctures même qui devaient l'abolir à jamais. Les jours mauvais que nous traversons ne sont inquiétants que pour les « gens de peu de foi » ²⁵. Car il est visible aux autres que dans la déliquescence putride des sociétés humaines, l'Eglise seule conserve le sens de l'avenir et la force d'y avancer. Ne gardons point, en face du monde moderne, la stérile attitude de propriétaires dépossédés. Tout est nôtre, mais pour servir. Notre victoire sur le monde, c'est notre foi ²⁶.

Redisons à la gloire de notre Eglise ce que disait au commencement du II^e siècle l'auteur inconnu de l'*Epître*

24. Joan., 16, 13. — 25. Mt., 8, 26. — 26. 1 Joan, 5, 4.

à *Diognète*, modifiant à peine ses expressions sans en modifier la teneur. L'histoire a justifié son optimisme : elle justifiera le nôtre, si nous avons confiance en Jésus-Christ Notre-Seigneur ²⁷.

« Ce que l'âme est dans le corps, l'Eglise du Christ l'est dans le monde. L'âme est insérée parmi les membres du corps, et l'Eglise répandue dans toutes les cités terrestres. L'âme habite dans le corps, et pourtant elle n'est pas du corps ; l'Eglise vit dans le monde sans être du monde. L'âme invisible est comme prisonnière dans le corps visible ; de même la présence de l'Eglise dans le monde est notoire, mais sa réalité est ignorée.

« La chair hait l'âme et lui fait la guerre, sans que celle-ci ait d'autre tort envers elle que de l'empêcher de s'avilir ; le monde semblablement hait l'Eglise sans autre grief que son opposition à la licence meurtrière ; mais l'âme aime la chair qui la hait, et l'Eglise aime et sert ceux qui la maudissent et la persécutent.

« L'âme dans le corps est le lien qui unit les membres du corps ; l'Eglise maintient l'unité entre les hommes en restant prisonnière du monde. L'âme immortelle est en exil dans sa demeure mortelle ; l'Eglise campe sous la tente corruptible du monde, en attendant l'incorruptibilité permanente du ciel. L'âme s'améliore par la discipline, l'Eglise se multiplie par le martyre et les épreuves de ses enfants. L'Eglise occupe de par Dieu dans le monde un poste qu'il ne lui est pas permis de désertar » ²⁸.

Les temps sont changés ; la situation reste la même. Daigne le divin Chef communiquer à tous ses membres la grâce toujours ancienne et toujours nouvelle d'une humble et constante générosité.

27. Joan., 16, 33. — 28. *Epître à Diognète*, V, VI.

II. — LES MEMBRES

L'Eglise est la partie consciente et majeure de l'Humanité. Et nous parlons ici de l'Eglise invisible, non pas séparée, mais distincte de l'Eglise visible, comme la réalité signifiée est distincte et non séparée de la réalité qui la signifie.

En continuant l'analogie hiérarchique établie par saint Paul, on peut dire :

Dieu est le Chef du Christ ;

Le Christ est le Chef de l'Eglise qui est son corps, et par lui le corps de la gloire de Dieu ;

L'Eglise, corps à l'égard du Christ, est tête à l'égard de l'Humanité ; et de même que l'Esprit de Jésus est son âme, ainsi est-elle l'âme vivante et consciente de la société des hommes.

La Communion des Saints englobe tous les enfants de Dieu, créés, adoptés, grâciés dans le Christ ; les uns à leur escient, et ce sont de Dieu les enfants majeurs qui vivent dans le Christ avec conscience et volonté ; les autres, à leur insu, enfants mineurs, postulants à la vie plutôt que vivants, membres pourtant de la famille de Dieu.

Et cette analogie nous manifestera sa vérité et sa plénitude de sens, si nous nous rappelons que l'Eglise enferme *d'abord* dans sa triple unité les esprits divinisés par la charité : ceux qui jouissent déjà dans la gloire de la récompense de leurs travaux ; ceux qui expient leurs lâchetés dans les flammes du purgatoire ; ceux qui s'exercent encore par la patience et par l'effort à la conquête de leur moi ; *ensuite* les esprits qui sans avoir renoncé à la foi et à l'espérance, misérablement préfèrent à leur devoir un faux intérêt, à leur bonheur foncier un plaisir illusoire et passager ; à la possession actuelle, réelle mais secrète, de la vraie vie, la visible mais irréalité jouissance de son inconsistante figure :

enfin tous les esprits qu'illumine le Verbe, que sollicite l'Esprit, mais qui n'ont pas encore ni compris, ni accueilli les avances de Dieu ; masse amorphe sur laquelle s'exerce le zèle apostolique de l'Eglise, par le labeur des missionnaires, par la prière des justes et des saints.

Les saints sont les aînés de la famille humaine ; les justes, dans la mesure de leur justice, s'exercent au majorat ; les âmes du purgatoire sont à la fois majeures et en tutelle ; les fidèles pécheurs sont des esclaves chargés de chaînes par eux-mêmes formées ; les infidèles, qu'on peut croire innombrables, qu'ils appartiennent aux races des terres lointaines, qu'ils soient autour de nous les pitoyables déchets d'une civilisation laïcisée, sont des enfants mineurs. Mais c'est en leur faveur que le Sauveur a prononcé : Que celui d'entre vous qui se sait majeur, qu'il se fasse le moindre et qu'il serve ! Car dans la Communion des Saints, mieux que dans la société des hommes, la grandeur des dons et le cumul des privilèges ne sont un titre qu'à plus efficacement servir.

Nous en avons l'exemple dans ceux que nous appelons par excellence les SAINTS, anges et hommes, heureux participants de l'Eglise triomphante.

L'Eglise triomphante. — *Les Saints, les Anges, la Reine des Anges et des Saints.* — Sur la légitimité et sur l'objet du culte des Saints dont on pourrait parler ici comme en un lieu légitime, qu'on nous permette par brièveté de ne faire que deux considérations.

Il est hors de conteste que ni Dieu ni le Christ n'ont besoin, dans le gouvernement du monde et le salut des âmes, de la médiation des Saints. C'est mal poser la question que de la prendre de ce biais. Dieu et le Christ ayant voulu se servir d'eux, il nous reste à admettre le fait et à comprendre ses raisons. Or, il est plausible que concevant toutes ses créatures et les créant dans le Christ comme une famille, une société, une communauté, Dieu les rendît solidaires les unes des autres.

La tête ne dit pas aux pieds : je n'ai pas besoin de vous ; mais elle se sert des pieds pour porter le corps où elle le veut ; La tête a son acte, qui est de présider, de diriger, de vivifier ; et c'est sa gloire de fixer à chaque membre son opération, de l'y mouvoir et de lui en donner le mérite. Et toute activité du membre rejaillit en honneur sur le chef. Ainsi l'intercession des saints suppose et glorifie l'action capitale du Christ. Car c'est Dieu seul par son Christ que nous honorons en eux.

Écoutons saint Augustin :

« Le peuple chrétien célèbre avec une religieuse solennité les fêtes des martyrs, pour s'exciter à leur imitation, pour être aidé par leurs prières, et enfin associé à leurs mérites. (*Ce sont là les trois motifs de notre culte des Saints*), de telle sorte néanmoins que (ce peuple) n'érige d'autel à aucun martyr, mais au seul Dieu des Martyrs, comme pour lui représenter les mérites des martyrs.

« Avez-vous jamais entendu aucun pontife, célébrant à l'autel, dans les lieux où sont vénérés les corps des saints, dire : *Nous sacrifions à toi, Pierre, Paul ou Cyprien ?*... Non. Et ce qui est offert est offert à Celui qui a combattu en ses martyrs et qui les a couronnés.

« C'est pourquoi ce culte suprême est dit, en grec : LATREIA. Il n'a point de nom latin (*Mais en français nous disons : latrie, ou adoration*). Il signifie proprement l'hommage dû à la seule Divinité. Or vous savez que nous n'adorons et n'enseignons à adorer que le Dieu unique. » Pour les saints ; nous les honorons ^{28 a}.

Nous honorons les saints comme membres vivants et glorifiés du Seigneur : Car c'est le Christ « qui tout seul les remplit de sa grâce et de sa gloire ; il est en eux toute leur vie, leur vertu, leur mérite ; il est en eux tout ce qu'ils ont de Dieu ; Dieu qui est en Jésus le tout de toute chose, consommant en soi toute sa créature » ²⁹.

^{28a}. S. Augustin, *Contre Fauste*, 1, 20-21. — ²⁹. Olier, *Journée chrétienne*, II^e p.

Nous les honorons comme parfaits instruments de l'œuvre du Christ, comme ses imitateurs parfaits qui néanmoins ont mis à la portée de notre faiblesse les exemples sublimes du Modèle divin ; car ils ont été des hommes et des femmes en tout semblables à nous par la nature ; et leur excellence leur est venue d'un meilleur usage des grâces communes ; que s'il est vrai que les opérations de cette grâce en eux ont été plus visibles qu'en nous par leur grandeur, c'est une question d'échelle, pourrions-nous dire, ou de module, qui ne tend pas à les éloigner de nous, mais à nous les rendre plus imitables ; car c'est pour l'Eglise et donc pour nous, et non pour eux, qu'ils ont d'abord reçu ce privilège.

Qui dira jamais ce que doit le plus humble d'entre nous à la prédication des Apôtres, à la constance des Martyrs, aux méditations des Docteurs, aux exemples des Confesseurs et des Vierges ! L'Humanité, même incroyante, vit, dans la mesure où elle vit, des apports dont les Saints ont enrichi son patrimoine. Il est juste qu'en retour, instruits par l'Eglise qui est la vraie maîtresse de l'Humanité et, comme nous disions, *sa conscience claire*, nous rendions aux Saints, en honneur, en docilité, en imitation la communication des biens qu'ils nous accordent. Harmonisons nous-mêmes notre piété au culte liturgique, et payant aux Saints la dette de notre reconnaissance ; nous mériterons l'effusion de nouveaux bienfaits soit sur nous, soit sur les âmes souffrantes, soit sur l'humanité encore inconsciente du don de Dieu.

Honorons, invoquons, imitons les Saints. L'Eglise nous y pousse ; et ce n'est point par infiltration du paganisme, mais par reconnaissance envers le Chef dont ils sont les membres glorieux.

Honorons semblablement et invoquons les *Anges*. Dieu les a préposés à notre garde et nous sommes leurs concitoyens ; ils sont nos co-serviteurs. Saint Paul nous les montre présents à nos assemblées liturgiques³⁰ ;

30. 1 Tim., 5, 20 ; 1 Cor., 11, 10.

il recommande aux femmes la modestie par respect pour eux. Saint Jean nous enseigne qu'ils transmettent à Dieu nos hommages et nos prières, et reviennent vers nous porteurs de messages et de bénédictions³¹.

Rien ne nous est révélé sur le lieu du ciel, demeure des Saints et des Anges. Nous savons seulement que ce lieu spirituel n'est pas un palais matériel bâti au delà des nuages. *En vérité, nous vivons au milieu des Saints*, nous les coudoyons dans nos allées et venues, *comme nous frôlons les Anges dans nos temples* ! Quelle grandeur et quelle consolation ; et quel appel à la dignité de notre vie !

Par notre union à l'Eglise triomphante nous resserrons la Communion des Saints ; nous participons selon notre moyen, même infime, à la récapitulation de toutes choses en Jésus. Mais c'est surtout par notre dévotion envers la *Reine des Anges et des Saints*, la Vierge Mère de Dieu, que nous pouvons le plus exalter la Sainte-Trinité, glorifier Jésus son Fils, réjouir la Cité Sainte, remplir le Purgatoire des chants de la délivrance et la terre des hymnes de la victoire.

Marie est en effet « le plus grand objet de la grâce de Jésus et le plus rare effet de sa puissance » (Bérulle) ; on peut dire en un sens véritable que Marie est le CENTRE de la Communion des Saints, puisque de son *Fiat* a dépendu l'Incarnation, c'est-à-dire la création de l'Eglise ; puisqu'elle est par l'Esprit Saint la source de la vie humaine du Fils de Dieu ; puisque Mère du Chef elle est aussi la mère des membres ; puisque tout écoulement de grâce en aucune créature emprunte son canal, comme toute influence de la tête celui du col ; puisqu'elle est enfin avec l'Eglise et la Sainte-Trinité dans un tel rapport qu'il faut dire d'elles les mêmes choses au sujet de Jésus qui est, en elles trois, le même Fils sous trois aspects différents.

Aussi rien ne peut-il être plus agréable et glorieux à Jésus que de nous voir à son exemple, honorer sa

31. Apoc., 8, 4 ; 22, 6 ; c'est la doctrine de toute l'Ecriture, particulièrement des Psaumes.

Mère, nous livrer à son imitation, nous vouer à son service, lui céder tout droit sur ce que nous avons, sur ce que nous pouvons mériter, et même sur tout ce que nous sommes ; car nous n'avons et ne méritons et ne sommes rien que par Jésus en Marie. *TOUT A JÉSUS PAR MARIE* est une devise chère à tout cœur vraiment chrétien.

Si l'on peut attendre de l'éminente charité des Saints une réciprocité de bienveillance et de bienfaisance pour ce que l'on accorde, à leurs mérites, d'hommages et de confiance, bien plus le peut-on de Marie. A cet abandon de notre pauvre avoir que nous lui consentons, correspond de sa part une suppléance de nos insuffisances, un enrichissement de notre indigence, qui tourne aussitôt au profit de la gloire divine et de la Communion des Saints (sinon à notre profit personnel, afin que notre dévotion soit pure de tout soupçon de lucre). Du moins est-ce l'enseignement des pieux docteurs de notre époque, inspirés par Saint Louis-M. de Monfort, héritier lui-même des maîtres de l'Ecole française.

L'Eglise souffrante. — *Les âmes : leur état, leur nombre.* — De l'Eglise triomphante nous rapprocherons l'Eglise souffrante et les *Saints du Purgatoire* des Saints du Ciel.

Les uns et les autres ont entre eux ce commun trait qu'ils sont fixés sur leur sort et confirmés en charité ; c'est pourquoi nous les nommons Saints. Mais dans les uns la grâce s'est épanouie en gloire, dans les autres elle reste une cause de tourments. Car c'est par charité que les âmes du purgatoire souffrent ; la charité cause à la fois leur bonheur et leur supplice : leur bonheur parce qu'elle les unit à Dieu et qu'elles n'ont plus à redouter de la perdre ; leur supplice car elle leur fait vivement sentir leur malheur d'être retenues loin de lui par leur propre faute.

Le feu qui est, disent les Saints, le même que celui de l'enfer, ne suffirait pas à accabler des âmes en qui les ardeurs de la charité triompheraient de sa violence,

comme on le voit dans les martyrs. Mais la véhémence de leur amour et son impuissance à saisir son divin Objet, qui cause en elles une sorte de peine du dam, l'emporte sur la peine du sens.

Nous avons dit plus haut que les âmes du Purgatoire sont éminemment les bénéficiaires de la Communion des Saints ; et pourquoi elles en sont dignes ; elles en ont besoin ; elles ne peuvent plus rien faire pour en capter à leur profit les influences salutaires.

Il n'est point de notre dessein de traiter longuement ce sujet. Nous rapporterons quelques pieuses sentences des Pères qui fixeront la méditation de nos lecteurs.

Saint Augustin nous dit que les âmes des justes trépassés (*piorum animæ nostrorum*) ne sont pas séparées de l'Eglise et restent sujettes du royaume du Christ ; et il en donne cette raison, qui en même temps nous fixe sur l'ancienneté de la prière liturgique pour les trépassés ; « autrement, dit-il, nous ne ferions pas mémoire d'elles à l'autel de Dieu, dans la Communion au Corps du Christ »³². Et saint Cyrille de Jérusalem dans ses *Catéchèses*, données vers 350, justifiait par une comparaison cet usage de l'Eglise, mal compris par ses auditeurs³³ :

« Pour vous faire admettre cette utilité, je vous donnerai cet exemple ; car je sais que beaucoup parlent ainsi : De quoi sert-il à une âme qui sort de ce monde avec des péchés ou sans péchés que mention soit faite d'elle dans la prière ?

« Mais, si quelque roi avait exilé des hommes qui l'ont offensé, et qu'ensuite les proches de ceux-ci, tressant une couronne, l'offraient au roi pour l'expiation de cette offense, est-ce que le roi ne leur accorderait pas la grâce des condamnés ?

« Ainsi pour nos défunts, même pécheurs, offrant à Dieu nos prières, ce n'est point une couronne que nous lui présentons, mais le Christ immolé pour nos péchés, et nous nous efforçons de rendre propice ce Dieu clément et pour eux et pour nous ».

32. *Cité de Dieu*, XX, 9, 2. — 33. *Myst.* 5, N° 10.

« Les esprits des morts (les âmes séparées) peuvent connaître certaines choses qui se font ici-bas ; non pas toutes les âmes, mais celles à qui il est nécessaire que ces choses soient connues ; et non pas toutes les choses, mais celles qu'il leur est nécessaire de connaître ; non seulement des choses passées ou présentes mais même des futures, selon que l'Esprit de Dieu les leur révèle ; de même que les connaissaient durant qu'ils vivaient ici-bas, non tous les hommes mais les prophètes, et ceux-ci mêmes non pas toutes, mais celles que la providence divine jugeait devoir être révélées par eux »³⁴.

Ainsi l'intercession des vivants en faveur des âmes soit par bonnes œuvres, suffrages, messes entendues ou indulgences, soit par prières aux saints, est un exercice parfait de la Communion des Saints, pour la raison que nous avons exposée plus haut.

Ajoutons que le nombre des âmes actuellement détenues dans la prison de feu dépasse probablement toute évaluation ; non point parce que, selon un préjugé assez répandu et qui témoigne d'un manque de foi et de charité parmi les fidèles, il est presque impossible d'éviter cet arrêt, mais parce que le nombre des « bénéficiaires » du Purgatoire est immense.

Nul n'est tenu, pour entrer au ciel, d'emprunter le détour du Purgatoire. Ce n'est pas question de fait, mais de droit.

Pour des chrétiens, il est même injurieux de tenir ainsi en échec la miséricorde divine et les moyens innombrables et efficaces qu'elle met à leur disposition de mourir dans un acte de charité parfaite ; ou bien ils contestent inconsciemment l'infinie valeur du Sang de Jésus qui leur est communiquée par les sacrements, et même hors des sacrements par les effusions du Saint-Esprit ; ou bien ils escomptent dans la possibilité d'accéder au ciel par la basse porte embrasée du Purgatoire, une prime à leur tiédeur.

Mais que l'on donne de leur attitude cette raison ou telle autre, la Communion des Saints est par eux gran-

34. S. Augustin, *De cura pro mortuis*, 15, 18.

dement lésée, car au lieu de verser à son trésor de la surabondance de leur foi et de leur charité, ils se constituent injustement ses créanciers en ce monde et dans l'autre. Ainsi la pieuse apparence de leur humilité prétendue cache la réalité d'une injustice envers les âmes pour qui le Purgatoire est une miséricorde presque indispensable.

Nous parlons de toutes celles qui sont frustrées involontairement, par ignorance, par impuissance, par la malice des hommes ou leur inertie, de l'accès à la divine Révélation et aux moyens de salut que Dieu a si libéralement multipliés pour les uns, si parcimonieusement concédés à la multitude des autres.

Cette étrange inégalité ne peut être pour nous, qui connaissons le cœur de notre Père, la scandaleuse injustice où les âmes insincères cherchent un prétexte à leurs dénis. Elle n'est sûrement qu'apparente. Dieu qui veut le salut de tous les hommes, et qui en preuve de sa loyauté a livré son Fils à la croix, a dû, nous pouvons nous en assurer en Lui, fournir, à tous, les moyens appropriés d'obtenir la vie éternelle.

« Il faut, dit saint Paul, [mais il suffit] que celui qui s'approche de Dieu [de plus attiré par lui ³⁵], croie qu'il existe et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent » ³⁶. Pour ces pauvres âmes déshéritées, notre Dieu semble réduire l'objet de la foi, sans laquelle on ne peut lui plaire, à la limite minimale. Un appel vers lui à l'instant décisif, et le miséricordieux bercail du Purgatoire s'ouvre devant cette brebis ignorée de tous et de soi-même, et connue du Bon Pasteur.

Alors éclate dans le ciel, parmi les Anges et les Saints, la joie que ne suscite point la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes ³⁷, bien munis de secours, enrôlés sans efforts dans la milice sainte. Alors sans doute par une miséricordieuse compensation pour les précédentes privations, les mérites des saints et des justes sont appliqués avec une largesse que ne connaîtront pas non

35. Act., 17, 27. — 36. Hebr., 11, 6. — 37. Lc., 15, 7.

plus les âmes parcimonieuses de leur foi et de leurs dons.

S'il meurt, d'après une statistique répandue dans toutes les sacristies de la chrétienté — et dont les chiffres ont été obtenus comment ? — par minute 97 personnes, 140.000 par jour, et par année 58.000.000 (? ?), quelle foule innombrable doit donc déferler aux XII portes de la Cité Sainte, pour peu que l'attente de chacun se prolonge !...

Que cette pensée embrase la charité des âmes compatissantes. Qu'elles puisent à pleines mains dans les trésors que la Communion des Saints met à leur disposition ; qu'elles s'efforcent de jeter au fleuve des miséricordes l'affluent de leurs libéralités, rivière ou ruisseau, chacune selon la mesure de la donation du Christ !... Qu'elles soient généreuses et se dépouillent même de leur nécessaire, à l'imitation de la pauvre veuve que loua Jésus³⁸, par l'acte qu'on appelle *héroïque*, en faveur des saints de Dieu... Ainsi hâteront-elles pour leur part, au delà de quelque bénéfice personnellement réalisé, la récapitulation de toutes choses, terrestres et célestes, dans le Christ-Jésus et la charité de Dieu.

L'Eglise militante. — a) *Les justes.* — Voici à notre estime le chapitre le plus important de tout le livre, celui pour lequel nous avouons l'avoir entrepris et dont nous avons en vue les conclusions alors que dans les précédents nous exposions les notions et les principes qui devaient l'éclairer ; ici se déclarera la portée de certaines allégations corollaires, qui en leur lieu pouvaient paraître superflues.

L'Eglise est aussi ancienne, plus ancienne même que le monde, objet d'un même décret avec le Verbe incarné, qui n'est l'Homme Jésus-Christ que pour être son Chef ; elle enferme dans sa Communion tous les esprits vivant de la vie même de Dieu, et sa Communion est avec le Père et l'Esprit Saint par le Fils ; qui sait même si elle

38. Lc., 21, 3.

n'embrasse pas les justes et les saints d'autres mondes qui ne nous sont point connus, comme elle fait les hiérarchies des purs esprits ?...

Elle durera désormais aussi longtemps que l'œuvre indestructible de Dieu, après que son divin Epoux, ayant parachevé en soi toutes choses à la louange de la gloire du Père, des cieux nouveaux et une terre nouvelle succéderont à ceux où nous aurons vécu ³⁹.

Et néanmoins pour nous, qui vivons sur la terre, luttant jusqu'à notre dernier jour pour conserver le dépôt de la foi et le don de la charité, NOTRE Eglise est l'*Eglise militante*, et la Communion, qui nous unit aux autres justes vivant et combattant avec nous, est l'intérêt le plus immédiat, l'affection la plus chère, la consolation la plus vive de notre cœur.

Nous aimons, nous honorons, nous prions nos glorieux frères qui règnent maintenant auprès de notre Chef adoré ; nous sommes fiers d'être de leur lignée, et la noblesse de notre sang nous oblige à ne pas déchoir ; mais la sécurité même de leur état et sa gloire enlève de notre amour l'inquiétude dont ici-bas l'aiguillon point toujours la vraie tendresse.

Nous entourons de notre compassion et secourons de nos suffrages les âmes saintes qui souffrent au Purgatoire ; mais cependant elles n'y reçoivent que le salaire, encore miséricordieusement rabaisé, de leur volontaires faiblesses.

Les pécheurs sont aussi l'objet de notre ardente sollicitude ; mais nous ne prenons point parti pour eux contre le Christ et l'Eglise, que délibérément ils outragent et déshonorent...

Notre zèle s'étend aux infidèles dans leurs ténèbres et leurs ignorances, involontaires et qui dès lors ne peuvent leur être fatales ; et si nous implorons pour eux la pitié de leur Rédempteur, c'est avec la ferme assurance qu'aucun d'eux ne se perdra sinon par sa faute...

39. Ephes., 1, 4 ; 1. Joan., 1, 3 ; Joan., 10, 16 ; Sap., 2, 23 ; 1 Cor., 15, 24 ; 2 Cor., 5, 17. ; 2 Petri, 3, 7-10 ; Apoc., 21, 5.

Notre amour, notre zèle, notre ferveur, notre désir de servir se tournent vers les justes, nos frères, nos compagnons de route et de combat. C'est eux qu'embrasse d'abord, dans la Communion des Saints, la charité répandue dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous est donné, Esprit unique du Corps vivant dont nous sommes membres...

Deux objections. — Mais d'abord pouvons-nous nous assurer de la réalité de notre incorporation au Christ ?... Car n'est-ce point affirmer que l'on participe à la grâce sanctifiante ?... Et dès lors n'est-ce point aller à l'encontre de la redoutable sentence des Livres Saints : Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; ou tomber sous l'anathème porté par le Concile de Trente contre ceux qui se croiraient assurément justifiés ?...

Examinons cette objection qui trouble sans raison tant d'âmes sincères ; car de celles qui cherchent dans l'incertitude de leur état un prétexte à ne point quitter le péché, nous n'avons pas à nous occuper ici. Les autres ne peuvent-elles dire avec sainte Jeanne-d'Arc : « Si je suis en la grâce de Dieu qu'il m'y garde ! Si je n'y suis point qu'il daigne m'y mettre ! »... et par cet acte même y entrer ?

a) *Eccle.*, 9,1. — Quand on remet dans son contexte le verset 1^{er} du chapitre IX de l'Ecclésiaste — car cette sentence n'est point de saint Paul comme on l'entend affirmer — il prend un sens absolument différent de celui qu'on lui prête.

Il veut dire tout simplement qu'aucun signe extérieur ne manifeste le véritable état de l'âme devant Dieu ; ni la richesse ni la pauvreté, ni la santé ni la maladie, ni l'honneur ni l'humiliation, ne sont des preuves ou de la complaisance de Dieu, ou de sa réprobation ; un impie peut être riche, honoré ; un malade et un pauvre bénis de Dieu. Cette parole attaque directement le préjugé judaïque, contre quoi s'inscrit toute la défense du saint homme Job, et que Notre-Seigneur réfute à

propos de l'aveugle-né⁴⁰ ; savoir : *toute épreuve est NÉCESSAIREMENT le châtiment d'un péché PERSONNEL.*

Ce préjugé judaïque persiste parmi nous ; quand on oppose la prospérité des nations protestantes, des œuvres protestantes, à l'infériorité des nations catholiques (en existe-t-il encore ?), à l'indigence des œuvres catholiques ; quand on prétend juger de la vitalité d'une entreprise à but spirituel par ses succès temporels, on sacrifie à ce préjugé. On oublie que la bénédiction du Christ est en signe de croix.

Et quand même le contexte de cette sentence n'en préciserait pas la portée, on aurait tort encore d'en tirer la décision qu'elle laisse en suspens, et d'en conclure qu'ignorer si l'on est digne d'amour équivaut à être digne de haine.

b) *Conc. de Trente*, VI, 12. — La doctrine du Concile de Trente, formulée au chapitre 12 de la Session VI et par les Canons 15^e et 16^e, n'a absolument pas le sens qu'on lui impute, ni dans sa teneur littérale, ni dans ses circonstances historiques.

L'intention du saint Concile est de contenir l'erreur des protestants et non de jeter le trouble dans le cœur des fidèles.

Les Réformateurs faisaient consister toute l'œuvre du salut à éprouver la foi ; et celui qui avait ressenti cette émotion se croyait prédestiné ; il n'avait donc plus à faire aucun effort, car les bonnes œuvres lui étaient inutiles et les mauvaises ne pouvaient lui nuire.

Le Concile de Trente s'inscrit en faux contre une pareille théorie, destructive de toute morale humaine et de toute doctrine chrétienne. Non, personne ne peut se savoir par ce procédé, ni sûrement justifié et prédestiné, ni dispensé de persévérer dans le bien, ni assuré de son éternité bienheureuse.

Solution. — De là à prétendre que personne ne peut savoir s'il est en état de grâce, on creuse un abîme où vont se débattre de bonnes âmes ! Qui oserait donc

40. Joan., 9, 3.

s'approcher de la Sainte Table si personne ne pouvait avoir quelque assurance de sa justice !

Assurance, dit-on, non pas certitude. Jeu de mots ! Car de nouveau la certitude proscrite avec bon sens par le saint Concile est la certitude mathématique ou métaphysique qui ne laisse place à aucun doute du contraire ; comme on disait, avant les théories sur la relativité : $2 + 2 = 4$.

Il est vrai que c'est celle que Luther réclamait ; mais aucun esprit sensé ne l'exige en chose morale, où l'on est bien obligé de s'en tenir à une assurance fondée. Or, cette assurance fondée, c'est celle que nous professons quand nous formons *l'acte d'espérance* :

Mon Dieu, j'espère avec une ferme confiance que vous me donnerez à cause des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le pardon de mes péchés, la grâce de garder vos commandements en ce monde et la gloire éternelle en l'autre : car vous nous l'avez promis, vous qui êtes fidèle en vos promesses.

Nous obtenons ainsi une assurance, fondée sur les mérites de Jésus-Christ et les infaillibles promesses de notre Dieu, que purifiés du péché par le sacrement de pénitence, et fidèles à l'observance des commandements, nous sommes justifiés et justes devant Lui, dignes de participer à la communion sacramentelle et à la Communion des Saints.

Cette sécurité est bien différente de celle qu'on nous impute pour nous traiter superbement de pharisiens ; car elle n'est pas appuyée sur nos œuvres et sur nos mérites, mais sur Jésus-Christ notre chef à notre titre de membres ; elle ne nous établit pas dans une caste et un privilège inamissible, mais un état d'humble défiance de nous-mêmes et de vigilance ; elle ne nous autorise pas à mépriser qui que ce soit, mais nous oblige à nous tenir aux pieds de tous et à servir ; car nous n'avons rien qu'en participation d'un douaire auquel tous ont également droit.

Mais aussi quand nous entourons les justes de notre charité, quelle sympathie que nous puissions avoir pour les justes des autres confessions chrétiennes et pour

ceux de la disparité de culte, nous n'y pouvons apporter ni la même sécurité, ni le même élan qu'envers ceux avec qui nous unit le triple lien dogmatique, sacramentel et hiérarchique de la Confession Romaine, dans laquelle Jésus-Christ lui-même nous est garant de notre assurance et de notre fidélité.

C'est envers eux aussi que nous astreint plus étroitement notre triple office de garder, de promouvoir, de consommer l'unité de la vérité par le lien de la paix.

Le juste achève le Christ. — La vie du juste s'élargit infiniment par la charité pour devenir la vie de tous : *Communio Sanctorum*. Chaque âme dans l'Eglise porte la vie de toute l'humanité, car toute l'humanité doit devenir l'Eglise, et chaque âme est déjà l'Eglise : Vous êtes le Corps du Christ et ses membres, chacun pour sa part⁴¹.

Le juste par sa vie doit « achever » le Christ, au même titre que l'Eglise.

« La grâce sanctifiante crée en lui un état divin dont le caractère propre est de le lier à la sainte humanité du Sauveur ; cette liaison n'est pas seulement originelle, en ce sens que le juste doit sa vie au Verbe incarné ; elle est actuelle, car cette vie humainement divine et divinement humaine qui lui est communiquée par l'Esprit Saint fait de lui un autre Jésus-Christ » (Bérulle).

Jésus vit en lui et renouvelle ses états et ses mystères. « Si en effet, en tant qu'actions et dispositions de l'Homme-Dieu, ils sont historiquement complets et définitifs, ils demeurent en tant qu'actions et dispositions du Chef perpétuellement présents et actuels pour informer, animer, diriger et modeler les actes et dispositions de chaque membre ».

Tout juste, et toute l'Eglise, et même toute l'Humanité, verra donc se dérouler dans sa vie le cycle même de la vie du Chef. Bethléem, Nazareth, Jérusalem, le Thabor et le Calvaire, la Résurrection et l'Ascension se retrouveront dans la vie du *Christ total* qu'est l'Eglise, et du

41. 1 Cor., 12, 27.

Christ partiel qu'est le juste, celui-ci vivant plus rapidement que celui-là, accomplissant plus vite son évolution, jusqu'à la plénitude de l'âge du Christ.

« Jésus est en agonie jusqu'à la fin du monde, écrit Pascal. Il ne faut point dormir pendant ce temps-là ».

A certaines périodes de son histoire, l'Eglise ; à certaines heures de leur existence, des justes, renouvellent visiblement « les passions » du Christ-Chef pour son corps et dans son corps. En quelques prédestinés, miraculeusement : saint François, sainte Catherine de Sienne, stigmatisés. Mais « la chair ne sert de rien ; c'est l'Esprit qui vivifie ». Aussi est-ce à l'ordinaire dans le secret d'une réitération mystique, à peine soupçonnée par celui qui en est l'acteur et la victime, que le Christ souffre en son élu.

Au pied de la Croix la Très Sainte Vierge Marie totalisait en son cœur immaculé toute la foi, toute la compassion, qui devait à jamais animer l'Eglise. Les torrents de grâce de la Communion des Saints refluaient vers leur source, ne trouvant plus à s'épancher dans le monde incrédule et violemment rebelle à son Créateur. Le B. P. Eymard, par une intuition profonde, estimait que toute la Passion du Fils et toute la Compassion de la Mère forment comme un océan dont les flots se déplacent, mais ne diminuent pas, envahissant certaines âmes, quand elles sont refusées par d'autres, afin que la somme des douleurs réparatrices demeure égale aux iniquités.

Ne vous étonnez donc pas, ô justes, de tant souffrir ; ne vous scandalisez pas de souffrir de tout, car vos souffrances sauvent le monde ; et il vaut mieux que vous ne le sachiez pas, afin de n'en concevoir ni vanité ni présomption ; si parfois même le soupçon vous en effleure, restez humiliés qu'un si grand prix soit attaché à si peu de chose !

Cette participation aux souffrances du Seigneur est la contre-partie passive du travail de conformité à ses vertus que doit fournir le juste sous la motion du même Esprit :

« Car ceux que Dieu a connus d'avance, il les a

aussi prédestinés à être conformés à l'image de son Fils afin que ce Fils soit le premier-né d'un grand nombre de frères ⁴². En sorte que réfléchissant comme dans un miroir la gloire du Seigneur, ils sont transformés en la même image de plus en plus resplendissante, par l'Esprit du Seigneur » ⁴³.

Jésus a parlé de ce mystérieux travail dans sa symbolique comparaison de l'Eglise à la vraie Vigne. Tout sarment qui porte du fruit — tout juste qui opère les œuvres de la justice et reproduit les vertus de son Maître divin — le Père l'émonde afin qu'il en porte davantage, c'est-à-dire qu'il reproduise les états intérieurs du Fils de Dieu, après qu'il a imité ses actions extérieures.

Organes et fonctions. — Nous avons résumé dans la souffrance la participation aux mystères de Jésus ; non que la souffrance ait une valeur plus grande que celle d'un moyen, ou qu'elle soit le seul état auquel communiquent les justes. Mais dans la condition actuelle du monde l'adoration, la louange, l'impétration, l'oblation, tout se solde en douleur.

Nous devons néanmoins parler des fonctions que par ses membres, Jésus continue d'accomplir dans l'humanité. La souffrance est pour ainsi dire la fonction du juste en tant que juste. Car nous avons dit que chaque chrétien garde son autonomie, son individualité, sous la motion de l'âme sociale qui est l'Esprit Saint. Mais le Corps mystique n'est pas une somme d'individus ; il est sous son Chef et par son Esprit, une personnalité qui a ses propres devoirs et son activité particulière.

Le salut des hommes est une œuvre unique et complexe ; il est à la fois tout du Saint-Esprit, tout de l'Eglise et tout de chacun des élus. Ainsi les caractères que trace en ce moment notre plume sur le papier ont pour causes et l'encre, et la plume et la main avec le corps auquel elle appartient, et les facultés spirituelles d'intelligence et de volonté, sans faire intervenir les agents surnaturels qui assistent l'auteur d'une œuvre de

42. Rom., 8, 29. — 43. 2 Cor., 4, 18.

doctrine et d'édification. Chacune de ces causes peut revendiquer la totalité de l'œuvre, car sans encre ni plume, sans main ni cerveau, non plus que sans intelligence, rien ne serait écrit. Cependant toutes ces causes ensemble n'opèrent rien que par l'union de leur activité, leur synergie.

Il a plu à Dieu que le salut des hommes fût ainsi l'œuvre d'instruments multiples et unifiés dans la Communion des Saints ; ce sont ces instruments que saint Paul appelle les membres ou les organes du Corps mystique, et dont il a produit plusieurs énumérations⁴⁴.

Sans doute est-il difficile, sinon impossible, de poursuivre dans un infime détail l'analogie du Corps mystique et de ses membres avec la diversité des fonctions.

Un génial Léonard de Vinci pourra ébaucher, sans tomber dans le grotesque, une foule mouvante d'hommes de plus en plus dégagés et purs, dont les efforts synergiques soutiennent comme au sommet d'une colonne le sage en contemplation.

On peut ainsi imaginer que dans le corps mystique la hiérarchie forme l'ossature dont la solidité affermit l'ensemble ; que l'autorité est le cerveau qui pourvoit ; le ministère la main qui agit ; le savoir doctoral sera la pensée qui guide, le zèle le pied qui court ; la prédication la voix qui instruit. Saint Augustin compare les infirmes aux pieds proches de la poussière, les pécheurs aux chancres qui dévorent la chair... Aller plus avant dans le symbolisme serait puéril et même offensant : c'est l'esprit qui vivifie, répétons-le ; la chair ne sert de rien.

D'autant que chaque membre et chaque organe ne vaut que par son insertion vitale au Corps mystique. Saint Jean Chrysostome nous le dit dans un passage qu'on peut citer :

(Dans le Corps mystique) nous tenons le rang des pieds, et les martyrs sont proches de la tête. Mais la tête n'a pas le droit de dire aux pieds : je n'ai pas besoin de vous⁴⁵.

44. Rom., 12, 5 ; 1 Cor., 12, 8-20 ; Ephes., 4, 11. —
45. 1 Cor., 12, 21.

« Que certains membres soient glorieux, l'excellence de leur gloire ne les sépare pas de l'union où ils se trouvent avec les autres parties du corps ; au contraire, ils sont d'autant plus glorieux qu'ils ne brisent point les relations qu'ils ont avec nous.

« Par exemple, l'œil : encore qu'il soit plus splendide que tout le reste du corps, cependant il ne conserve sa splendeur qu'à la condition de ne point en être arraché », car sorti de son orbite, il n'est plus qu'un objet de dégoût (Panégyrique de saint Romain).

Il ne faut pas oublier non plus que dans le corps mystique, ainsi que dans le corps humain, aucun organe n'est inutile. Saint Paul le dit nettement : « Les membres du corps qui paraissent les plus faibles, sont plus nécessaires ; ceux qu'on juge les moins honorables, sont entourés de plus d'honneur... Dieu a disposé le corps, de façon qu'il ne soit point de division parmi les membres, mais qu'ils aient tous également souci les uns des autres. Si l'un souffre, tous les autres souffrent avec lui ; si l'un est honoré, tous avec lui se réjouissent »⁴⁶.

L'anatomie a signalé dans le corps humain des organes presque invisibles et dont le fonctionnement conditionne tout l'équilibre de l'organisme. Ainsi dans le corps mystique, certaines vies secrètes, certaines existences méprisées et qui paraissaient inutiles, se révéleront au grand jour comme ayant conditionné le salut de beaucoup d'âmes, d'une cité peut-être ou d'une nation.

Justes qui s'ignorent eux-mêmes ; ou qui trompés par une fausse interprétation des valeurs surnaturelles, se dépitent et se découragent parce que leur destinée ne s'est pas déroulée sur le plan qu'ils avaient imaginé ; ou qui estiment leur vie gâchée parce qu'il ne leur a pas été accordé de choisir une part qu'ils jugeaient la meilleure ; et qu'ils ont été comme contraints d'accepter sans la choisir la part providentiellement ajustée par Dieu à leurs capacités et à leur éternelle vocation !... Ce n'est point la divine réalité qui a manqué, âmes élues et chères, à votre générosité ; mais votre confiance en

46. 1 Cor., 12, 22-26.

la bonté de Dieu, en la sagesse du Chef divin dont vous êtes les membres ; mais la docilité au Saint-Esprit, âme du Corps mystique.

Il n'est même pas trop tard pour reconnaître votre erreur, qui d'ailleurs est bien plus dans la sensibilité que dans la volonté ; car vous n'avez jamais cessé d'accomplir votre tâche, même sans élan et sans joie. Reprenez conscience de votre état et de votre fonction ; « choisissez avec une réelle préférence de cœur », ce que Jésus a choisi pour vous ; car à votre place, à votre lieu, votre action concourt à la récapitulation de toutes choses dans le Christ, et vous êtes les meilleures ouvrières de la Communion des Saints, à la seule condition d'accepter et d'accomplir votre tâche providentielle.

Quand on n'a plus de raisons personnelles ni de goût à vivre, mais qu'on vit pour Dieu et dans le Christ, pour fournir humblement et généreusement sa part du travail commun, c'est alors que la vie est utile et féconde. Car « dans l'Eglise l'union des âmes est si profonde que rien de ce qui concourt au bien commun ne s'accomplit sans un commun effort ».

Cette doctrine console et valorise les existences stériles et comme paralysées des infirmes et des valétudinaires à perpétuité, dont tout le rôle en ce monde est de souffrir de leur impuissance ; elle réintègre dans leur efficacité les efforts qui semblaient ne pas aboutir ; dans leur équilibre les situations fausses, intolérables et qui se prolongent sans espoir d'en sortir ; elle justifie les complices malgré soi d'un péché qu'ils doivent subir pour éviter une pire catastrophe ou le malheur des enfants.

Le sang versé de l'opéré ou du blessé se mêle au sang de Jésus pour la rédemption des âmes ; les vies en *porte-à-faux* reproduisent la souffrance de Jésus pendu à la croix sur des plaies, et qui ne trouvait pas de *position* ni pour sa tête couronnée d'épines, ni pour ses membres déchirés.

Mieux encore, puisque tout est nôtre ! Tant de souffrances qui seraient perdues parce que ceux qu'elles accablent n'en connaissent ni l'origine, ni le prix, ou

au contraire les blasphèment ; nous qui savons, et qui sommes UN avec le Christ dans son sacerdoce royal et sa fonction médiatrice, nous pouvons les prendre, les ramasser à terre où elles seraient profanées et les offrir à Dieu avec celles de son Fils, pour le salut de ceux qui les endurent, et pour l'Humanité.

Car dans la Communion des Saints, nous ne nous connaissons plus d'ennemis, et non plus d'adversaires ! Il n'est plus que des ignorants et des égarés que notre amour secrètement cerne et capture, non pour nous et pour notre repos, mais pour leur éternel salut, et pour la gloire de notre commun Dieu et Père.

Le cœur. — Valeur méconnue des humbles vies inutiles ! Nous en avons dit assez pour ouvrir la consolation féconde, pour orienter la générosité des âmes justes qui se penseront de ce nombre, et leur indiquer la voie des héroïques compensations. N'oublions pas de revendiquer l'utilité des humbles vies méconnues.

Un prédicateur protestant, d'une juste réputation de piété et de savoir, et dont nous nous plaçons à reconnaître qu'il est ordinairement plus chrétiennement inspiré, écrit :

« Il faut savoir qu'un grand trouble est jeté dans des âmes venues au Christianisme avec leur volonté de « se soumettre à tout ce que Dieu est », de prendre au sérieux l'exigence de totalité que leur paraît devoir incarner leur vie chrétienne, par tant de chrétiens qui semblent ne pas vivre dans l'humanité d'aujourd'hui ; qui paraissent ignorer qu'au moment où ils chantent les louanges de Dieu dans leurs sanctuaires et lui rendent grâces pour le privilège qu'ils ont de le connaître, les peuples angoissés devant les incertitudes du présent et les lourdes menaces de l'avenir » ⁴⁷.

C'est évidemment nos communautés contemplatives que vise ce reproche. Mais la réponse est bien simple, et il est étonnant qu'elle ne se soit pas présentée à un esprit nourri de la Bible.

Lorsque le peuple hébreu fut assailli dans le désert

47. Pasteur Bœgner, *La Vie chrétienne*, p. 91.

par les Amalécites, Moïse monta sur la colline des Raphidim et tout le jour il leva ses mains vers Dieu dans une ardente supplication. Quand lassé de son effort, il laissait retomber ses membres, l'armée d'Israël voyait l'ennemi l'emporter sur elle ; quand stimulé par le danger de son peuple, il les élevait, Amalec reculait devant le peuple de Dieu. Aaron et Hur, qui avaient accompagné Moïse, placèrent sous lui un quartier de roc pour qu'il pût se tenir debout, et tous deux soutinrent les bras du prophète. Amalec fut vaincu, au soir de ce jour-là ⁴⁸.

Monsieur le Pasteur blâmerait-il Moïse, qui non seulement ne se bat pas, mais qui retient auprès de lui deux vaillants hommes dont la présence pouvait être nécessaire au combat?... Non sûrement. Car la prière de Moïse, bien plus que les efforts des guerriers, assura la victoire à son peuple.

Les contemplatifs ni n'oublient ni se désintéressent. Mais ils ont appris que le concours le plus efficace qu'ils pouvaient apporter au monde anxieux était encore la prière, l'expiation volontaire, la réparation. Cette prière, cette expiation, ne sont-elles pas des devoirs que l'Humanité doit rendre à Dieu ? Les contemplatifs assument un service social, de plus grande importance que celui de secourir les pauvres ou de calmer les agités de ce siècle, qui de plus n'accepteraient point les conditions d'apaisement qu'ils leur proposeraient. D'autant que l'Eglise ne se désintéresse ni des pauvres ni même des agités, et qu'elle met à leur service des organismes appropriés. Il n'est point nécessaire, il est même nuisible que les membres empiètent sur les fonctions les uns des autres.

Sainte Thérèse d'Avila, dit-on, convertit de son cloître autant d'âmes que saint François-Xavier par ses missions. Ne gardons de cette révélation que sa valeur de symbole : elle suffit amplement à justifier d'égoïsme les vies encloses des moniales et de leurs émules.

Pourquoi ne serait-il pas dans le Corps mystique comme dans le corps humain, un organe qui normalement ne se voit ni ne s'entend ; qui noble et désintéressé ne

48. Ex., 17, 9 sq.

travaille pas pour soi, le premier à la peine et le dernier ; qui ne se repose pas quand tous les autres dorment ; en qui se répercute toute émotion et tout sentiment de l'être : LE CŒUR ! Organe matériel, mais si proche de l'âme que l'Écriture les confond, organe même de la vie qui semble y prendre sa source et son renouvellement, si divin en un mot que Jésus se résume dans son Cœur.

Les âmes contemplatives, celles du cloître et les autres que le divin Chef retient au milieu du monde pour l'exemple et la sécurité de son Eglise, accomplissent dans le Corps mystique les fonctions du cœur. Qui osera dire que le cœur est égoïste, qu'il fuit la peine de vivre, qu'il ne bat que pour soi !...

Réversibilité et suppléances. — Jamais un juste n'est enfermé dans sa personnalité et dans ses propres besoins. Sa vie, c'est le Christ⁴⁹. Sa vie donc se dilate dans la Communion des Saints. Cet emploi suffit à étouffer en lui le personnelisme même inconscient, capable de stériliser la vie d'un homme qui n'est qu'un homme. Le juste est comme un levier, dont le Christ se sert pour soulever le monde ; son point d'appui s'appelle *réversibilité des mérites*.

Ce qu'il ne faut pas entendre comme si par l'action généreuse du juste le pécheur était justifié malgré lui, ainsi qu'est purifiée l'âme du Purgatoire sans un effort personnel. Car l'âme séparée ne peut plus fournir cet effort, et le secours que lui apporte la Communion des Saints est une aumône gratuite à un indigent qui s'en est prouvé digne. La justification du pécheur exige un effort personnel, parce que son état est volontaire, conscient, coupable. Mais cet effort est sollicité, facilité, aidé par l'intercession du juste.

L'ordre est rétabli, maintenu, et enfin vengé : Dieu pardonne au pécheur, mais il ne laisse pas le péché impuni. Le juste assume cette juste peine. Ne suffit-il point à la superbe des puritains qui volontiers se font les juges de Dieu même !

49. Phil., 1, 21.

Une dernière considération.

La réversibilité des mérites dont nous venons de parler, ne s'excuse pas seulement dans l'ordre de la compensation et de la réparation. Elle est une fonction universelle.

La biologie nous parle de suppléances fonctionnelles entre les organes du corps. L'un assume le service d'un autre accidentellement empêché. Cette entr'aide s'observe aussi parmi les abeilles d'une ruche, annonciatrices en leur ordre inconscient de la solidarité consciente des hommes.

Un phénomène de même ordre peut se remarquer parmi les membres de l'Eglise.

Il est visible, par exemple, au lecteur assidu des Epîtres de saint Paul, que le grand Apôtre pressé par les besoins des Eglises et des fidèles, a pris au cours de son apostolat une science plus explicite du riche contenu du dépôt qui lui avait été confié. Tout ce qu'il développe si magnifiquement et profondément dans sa Lettre aux Ephésiens, il le savait quand dix ans plus tôt il écrivait aux Corinthiens ; mais quel mûrissement, si l'on ose dire, de sa doctrine, apparaît dans le dernier exposé !

Sans prendre un exemple si sublime, quel prêtre attentif ne reconnaît pas avoir reçu au service des âmes l'intelligence des thèses qu'il avait cependant sérieusement étudiées au séminaire ? Or Jésus l'a promis : l'Esprit Saint vous remémorera ce que vous avez appris de moi ; il vous introduira dans toute vérité ⁵⁰.

Aussi saint Ambroise dit-il que celui qui parle reçoit selon le mérite et le besoin de celui qui écoute...

La contre-partie n'est pas moins vérifiée : Quel fidèle sincère et diligent n'a pas rencontré, en réponse à sa prière, le prêtre et le conseil dont il avait besoin pour son avancement ?

Ces nécessités de la Chrétienté à toutes les époques ont suscité les ouvriers et les doctrines qui devaient y pourvoir :

50. Joan., 14, 26 ; 16, 13 ; 1 Joan., 2, 27.

Saint Athanase contre l'Arianisme, saint Augustin contre Pélage et Donat ; saint Bernard, saint Dominique, saint François, contre les maux de leur époque ; saint Ignace, saint Vincent de Paul, saint Alphonse, contre les détresses de la leur ; Jésus révélant son Cœur dans un temps où sa divine Humanité s'effaçait de la piété chrétienne ; Marie se manifestant au nôtre pour opposer au naturalisme le démenti du miracle en permanence.

Ce sont là, parmi la multitude des autres, quelques exemples éclatants. Mais secondant le zèle des missionnaires, réparant les erreurs de tactique, exaltant les efforts nécessaires, livrant ses ressources et payant de sa vie, que de labeurs ignorés, que de dévouements inconnus fournis par les plus humbles d'entre nos frères, nous seront révélés au dernier Jour, comme ayant réalisé l'unité de l'esprit dans la charité, et coopéré efficacement à la Récapitulation de toutes choses dans le Christ, à la gloire du Père !

Flux et reflux de la Communion des Saints ; Pourquoi multiplier ces pages ? Livrons-les à la méditation de nos frères à qui doublement nous en sommes débiteur !

CONCLUSION. RÉSOLUTION. PRIÈRE

Conclusion

« Communion des Saints ! Quelle joyeuse et bienheureuse clarté ! C'est le trésor caché, la joie intime du Catholique. En pensant à la Communion des Saints, son cœur se dilate. Il sort de l'étroitesse et de l'isolement de l'espace et du temps, du MOI. Il se sent en une communauté intime, inexprimable, d'esprit et de vie, qui exalte infiniment ses besoins et ses aspirations. Communion avec toutes ces grandes âmes que la grâce de Dieu a élevées, de la vulgaire humanité jusqu'à sa hauteur, jusqu'à la participation de son être ! Plus de limites de l'espace et du temps ! Des siècles passés, des civilisations et des pays, dont le souvenir ne vit plus guère que dans la légende, les âmes lui sont présentes, l'appellent « FRÈRE ! » et l'embrassent dans leur charité !

Le Catholique n'est jamais seul ! Toujours le Christ, sa Tête, est près de lui et avec la Tête tous les membres de son Corps au ciel et sur la terre ; des courants de vie invisible et mystérieuse en découlent à travers la communauté catholique, des forces fécondantes, une charité bienfaisante, des puissances de renouvellement d'une jeunesse toujours épanouie. Elles se joignent aux énergies visibles de la vie de l'Eglise catholique, en particulier au Pape et à l'Evêque, les complétant et les perfectionnant. Qui ne les voit pas et ne les apprécie pas, ne peut saisir et se représenter vraiment le Catholicisme dans son essence et dans son action. Mais à vrai dire, c'est la foi simple de l'enfant qui seule les voit. Aussi seule ouvre-t-elle les voies de la sainteté, selon la prière de Jésus :

« Je vous bénis, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages (à leurs propres yeux) et aux prudents (selon la chair) et les avez révélées aux petits. Oui, je vous bénis, ô Père, de ce qu'il vous a plus ainsi. ⁵¹ »

51. Lc., 10, 21 ; K. Adam, *Le vrai visage du Catholicisme*, p. 182.

Résolution

Et toi, âme chrétienne qui as compris la splendeur de ta foi, tressaille avec ton Chef dans son Saint-Esprit ; bénis ton Père céleste, et forme cette *résolution* :

Chaque jour désormais, ou du moins après chacune de mes communions, pour l'exaltation de ma foi, pour l'affermissement de mon espérance, pour la dilatation de ma charité, pour le parachèvement de toutes choses en notre commun Chef ; en hommage de gratitude et de joie, je visiterai en esprit l'une et triple Eglise, militante, souffrante et triomphante.

Je renouvellerai ma fidélité à la Sainte Eglise hiérarchique ; je m'unirai aux justes dans le Cœur de Jésus ; je prierai pour la conversion des pécheurs et le salut des infidèles ; je porterai aux âmes du Purgatoire l'annonce de leur délivrance ; car riche de tous les trésors de la Communion des Saints, à tous je ferai largesse, aux justes, aux pécheurs, aux infidèles, aux défunts.

Je terminerai mon pèlerinage au ciel, implorant pour moi et pour tous ceux dont j'ai assumé la tutelle en cours de route, l'intercession des Vierges et des Confesseurs, des Martyrs et des Apôtres, et des Ordres angéliques et de la Reine de tous les Saints, Mère de Jésus, auprès de Celui qui est la Tête et dont la plénitude déborde en tous à la gloire de Dieu.

PÈRE, FILS ET SAINT-ESPRIT

Amen.

Prière pour la Communion des Saints

O JÉSUS, divin Chef qui nous avez incorporés à Vous, nous ordonnant de nous aimer les uns les autres dans votre dilection, afin d'être ainsi connus pour vos disciples ; pardonnez-nous toutes les fautes que nous commettons contre votre commandement nouveau ; ne permettez pas que, même par légèreté, nous fassions si peu

que ce soit obstacle à l'Unité de votre Corps mystique ; ni que désormais de pensée, de parole ou d'action, nous blessions la charité répandue dans nos cœurs ; mais accordez-nous de réaliser en nous et de fomenter en tous l'union des membres avec leur Chef, par l'oubli et le don généreux de nous-mêmes, par une parfaite docilité à votre Saint-Esprit, et par une mansuétude participée de la vôtre.

Par les mérites des Anges et des Saints dont vous nous avez voulu les frères, pour l'amour de Marie votre mère et la nôtre, ô vous qui priez votre Père de nous consommer dans l'Unité, exaucez-nous.

Ainsi soit-il

Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous. Amen.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	9
INTRODUCTION : Le sens de la formule dogmatique. Explication des mots. — I. Sans verbal. — II. Sens doctrinal....	17

PREMIÈRE PARTIE, HISTORIQUE :

LA COMMUNION DES SAINTS DANS LA PENSÉE CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER. — *L'insertion de la formule au Symbole.*

I. Analogies. — II. Nicéas de Rémésiana et Fauste de Riez. — III. Conclusion	37
---	----

CHAPITRE II. — *Les écrits.*

I. L'âge apostolique. Origène. Les Pères Grecs. — II. L'âge patristique (<i>Suite</i>). Les Latins. Saint Augustin. — III. L'âge scolastique. Saint Bonaventure. — IV. Les déformations protestantes	47
--	----

CHAPITRE III. — *Les Faits.*

Les monuments de l'antiquité chrétienne. Epitaphes de Pectorius et d'Abercius. Conclusion	75
---	----

DEUXIÈME PARTIE, DOCTRINALE :

LA COMMUNION DES SAINTS DANS LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER. — *L'Enseignement révélé.*

I. Les synoptiques : le Royaume de Dieu. — II. Saint Jean : La vraie vigne. — III. Saint Paul : le Temple de Dieu. L'épouse mystique. Le Corps du Christ	85
--	----

CHAPITRE II.

L'analogie paulinienne du Corps mystique. Explications.

- I. Le Chef, sa fonction. Le Corps. — II. Les membres, leur nature : l'Eglise triomphante ; l'Eglise militante ; l'Eglise souffrante. Conclusion 103

CHAPITRE III

Une réalisation typique de la Communion des Saints : l'Eucharistie.

- I. Figure et réalité : le caractère sacramentel dans l'économie de l'Incarnation. — II. Réalisation figurative : les espèces sacramentelles ; les effets de la communion..... 125

TROISIÈME PARTIE, SPIRITUELLE :

LA COMMUNION DES SAINTS
DANS LA VIE CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER

Le don de Dieu antérieur au devoir qu'il fait naître.

- I. Sa cause : Jésus-Christ et l'Eglise. — II. Sa conséquence : la dette contractée 137

CHAPITRE II. — *Notre devoir : réaliser l'Unité envers le Chef.*

- I. Sauvegarder l'union : la médiation du Christ nécessaire ; elle n'est pas en sa faveur, mais en la nôtre ; le péché, le schisme, l'hérésie. — II. Promouvoir l'unité : la conformité ; ses degrés, ses objets, sa méthode ; le divin Exemple. Prière du Chef. — III. Consommer l'Unité. La Croix.... 147

CHAPITRE III. — *Notre devoir : réaliser l'unité envers le Corps.*

- I. L'Eglise : l'Eglise personnifie le Christ ; la hiérarchie, sa fonction ; l'Unité sauvegardée et promue ; l'unité consommée ; l'œuvre de la Liturgie ; grandeur de l'Eglise. — II. Les membres : l'Eglise triomphante ; l'Eglise souffrante ; L'Eglise militante 165

- Conclusion, Résolution, Prière 202

ACHEVÉ d'imprimer
sur les presses de
l'IMPRIMERIE d'ARCUEIL,
33, RUE DE LA VALLÉE À
ARCUEIL (SEINE).